

*Avenues anecdotiques, pittoresques et
historiques ; vagabondages dans notre
pays et ailleurs*

Volume XIX



Jean-Marie Barnas, 2026

Table des matières

Une peine dégradante : la tonte	7
<i>Des Suisses aussi</i>	8
Une chapelle dans la roche	8
Le doyen des Suisses, un Bullois de 109 ans... ..	9
Chez nous à Bulle... ..	10
Service obligatoire à la campagne, le SOC... ..	12
Rare, mais poison violent, la ciguë	13
<i>Dans le canton de Fribourg</i>	14
<i>Jadis, une plante calmante</i>	14
Propos réconfortants de Léonce Duruz, préfet de la Broye, en 1935	14
Nos enfances, en hiver à Onnens	15
Fribourg au temps des trams	16
Avry : détonants et étonnants souvenirs !.....	17
<i>La genèse des tensions</i>	17
<i>1971 et premiers mois de 1972 : on tempore... ..</i>	17
<i>Le mémorable samedi matin 3 juin 1972</i>	18
<i>La Tribune de Lausanne ajoute quelques renseignements</i>	18
Familles Nordmann et Maus : un tissu aussi étendu que compliqué !	19
<i>L'engagement d'Isidore, communautaire et associatif.....</i>	20
<i>Alliance Nordmann-Bloch.....</i>	20
<i>L'alliance Nordmann-Maus, les Nordmann de Genève.....</i>	20
<i>Antisémisme en Suisse, « L’Affaire Bloch »</i>	21
Étienne Raboud, un précurseur rayonnant en pays de Fribourg	21
<i>Son émergence des oubliettes de l’Histoire</i>	21
<i>Son ministère paroissial.....</i>	22
<i>Curé de Siviriez</i>	22
<i>Le chapelain Étienne Raboud</i>	23
<i>Le témoignage de l'abbé Bovet.....</i>	23
De Treyvaux à Nova Friburgo	24
<i>En cinq langues</i>	24
<i>Aperçus.....</i>	24
Esquisse d'un historique du Collège St-Joseph de Matran	25
<i>L'histoire de l'institution, en partie d'après l'IA :</i>	26
Bien distinguer Louis-Auguste-Augustin d’Affry et son fils Louis d’Affry... ..	27

Jacques Bullet, 1910-1979, personnalité staviacoise de premier plan !	28
<i>Carrière militaire</i>	29
<i>Service social de l'armée</i>	29
<i>Le Chalet du Régiment (Chalet du Soldat) et dévouements inlassables</i>	29
Zaanse Schans, aux Pays Bas, je ne connaissais pas...	30
Brève information sur nos restaurants	31
<i>Quatre noms d'auberge parmi tant d'autres !</i>	31
Le chef « dramaturge »	32
Quand Romont était en effervescence religieuse...	33
<i>Les capucins de Romont déposent une plainte pour diffamation</i>	33
<i>Appartenance au « Manifeste des 32 »</i>	34
<i>Les bourgeois de Romont et les « capucins rouges »</i>	34
<i>Présences à l'étranger</i>	34
<i>Jean-Marie et Charles Dousse : une seule personne !</i>	35
Joël et sa famille à Rotterdam	35
Jeu scénique « La grande aile », d'Auguste Overney, en 1960	36
Armes de jadis généralement oubliées...	37
À la mémoire des Polonais internés à Charmey, cérémonie en juillet 1998	38
<i>Internés dans de « petits camps »</i>	38
<i>Une plaque commémorative en hommage</i>	38
<i>L'apport des Polonais à la Suisse</i>	39
Eugène Burnand et Charles le Téméraire	39
Vacances de la famille de Joël juillet 2026	40
Elle court elle court, la rumeur...	41
<i>La rumeur hier et aujourd'hui</i>	41
Épisodes napoléoniens	42
<i>Rappel succinct de la carrière de Napoléon</i>	42
<i>Waterloo, où « la pâle mort mêlait les sombres bataillons » Victor Hugo</i>	42
<i>Le Musée Wellington</i>	42
<i>Le Mémorial</i>	43
Licenciés diplômés de l'Uni, sur un rang rassemblement !	44
<i>Georges Gremaud était resté hors de la rangée d' « Intellos »</i>	45
Le diplomate Yves Rossier : une carrière remarquable	45
<i>« La Liberté » du 18 février 2021 présente sa carrière</i>	45
Une vie trop courte pour ma grand-maman	46

<i>Frère Roger, charismatique, fondateur de Taizé, assassiné</i>	47
<i>La Communauté de Taizé</i>	48
<i>L'assassinat</i>	48
<i>Le drame de Montrevers : 11 enfants décédés.....</i>	48
<i>La tragique méprise a fait onze morts</i>	49
<i>Quand 20 000 protestants français s'établissent en Suisse</i>	49
<i>L'Édit de Nantes</i>	49
<i>Révocation de l'Édit de Nantes</i>	49
<i>Les Camisards.....</i>	50
<i>Francis Jammes, 1868-1938.....</i>	50
<i>Un passage du dernier chapitre de « Clara d'Ellébeuse »</i>	50
<i>Une découverte : le patrimoine militaire exceptionnel du Portugal</i>	51
<i>Abbaye de Fahr ? Pas ou peu connue en Romandie.....</i>	52
<i>Évolution</i>	52
<i>Premier août</i>	53
<i>Marc Waeber, Marcus le grand Bolze</i>	54
<i>L'hommage de François Gross.....</i>	54
<i>Militants genevois opposés, années 30-40</i>	55
<i>Trésors au bord du chemin</i>	56
<i>Sissi.....</i>	57
<i>Un protocole insupportable pour Sissi ; son « affection » pour son mari</i>	57
<i>Sissi assassinée.....</i>	58
<i>Note d'histoire, la fin de l'Autriche-Hongrie.....</i>	58
<i>Des symboles récents.....</i>	58
<i>Talleyrand, le Diable boiteux, 1754-1838</i>	59
<i>Deux pensées de Talleyrand</i>	60
<i>Cologne (Köln), son histoire et ses caractéristiques</i>	60
<i>Évolution de Cologne</i>	60
<i>La Cathédrale</i>	61
<i>L'eau de Cologne</i>	62
<i>Verdun, « Le pique-nique en enfer »</i>	62
<i>Le Kronprinz, Guillaume de Prusse (1882-1951)</i>	64
<i>Église catholique de Gland (Vd)</i>	64
<i>Superstitions résultant d'hallucinations : scepticisme du recteur J.J. Jaccoud... ..</i>	65
<i>Article de « La Liberté », avec de légères modifications</i>	65

<i>Un penchant pour tout ce qui est surnaturel</i>	66
<i>Atala et René, de Chateaubriand, bref aperçu</i>	67
<i>Mai 1940 – mai 1945</i>	68
<i>Mézières - Jorat, La « Grange Sublime »</i>	69
<i>Gilbert Rappo (1921-2017), au service des jeunes</i>	71
<i>Le CAS a adressé un hommage à Gibert Rappo :</i>	71
<i>Alpiniste et chef de camp</i>	72
<i>Pétain et Sigmaringen</i>	72
<i>Philipp(e) Albert Stapfer (1766-1840), un ministre clairvoyant</i>	73
<i>Plus grave que certains châtiments corporels ?</i>	74
<i>Edmond-Henri Crisinel, écrivain romand surdoué, marginal, malheureux</i>	75
<i>À Onnens, la grange qui devient appartements</i>	76
<i>Un livre célèbre, « Marie-Claire » de Marguerite Audoux</i>	77
<i>Octave Mirbeau écrit :</i>	77
<i>Marguerite Audoux (1863-1937)</i>	78
<i>Un passage de « Marie-Claire »</i>	78
<i>Flash sur un Prix Nobel original !</i>	78
<i>Brefs extraits d'Annie Ernaux</i>	79
<i>Ouvrages d'Annie Ernaux</i>	79
<i>Josué</i>	80
<i>Guerres de Bourgogne, triste fin de Charles le Téméraire</i>	81
<i>Nancy</i>	81
<i>Défiguré, puis inhumé</i>	81
<i>Charles-Quint</i>	82
<i>L'héroïque Dr André-Charles Marsault, 1888-1970</i>	82
<i>Janusz Korczak, un visionnaire décédé dans une chambre à gaz</i>	83
<i>Quelques propos de Korczak</i>	84
<i>Quelques-unes des nombreuses études sur Korczak</i>	84
<i>Les massacres de Jully (France). Auteurs deux jeunes Fribourgeois de 16 et 14 ans</i>	85
<i>Les massacres</i>	85
<i>Arrestations et condamnations</i>	85
<i>« La Gruyère » du 18 décembre 1909 ; brefs extraits</i>	86
<i>Edmond Lateltin, défenseur efficace du patrimoine</i>	87
<i>Restaurations</i>	87
<i>Sur le plan fédéral</i>	87

<i>Eugénie et Jean-Marie</i>	89
<i>Parabole du toit et des fondations, Dr Léon Barbey</i>	89
<i>La parabole</i>	89
<i>Démissions forcées et voies de garage...</i>	90
<i>Aux Facultés catholiques de Lyon</i>	91
<i>De retour à Fribourg</i>	91
<i>Abbé Gilbert Perritaz et son ami Denis Clerc, conseiller d'État</i>	92
<i>Denis Clerc, l'homme de la vérité « La Gruyère » 8 mai 2012</i>	92
<i>Au pensionnat St-Charles</i>	92
<i>Gilbert défend Denis</i>	92
<i>Parmi les souvenirs de Corpataux, par Denis din Bou</i>	94
<i>Tirelugnû</i>	95
<i>Inauguration de l'école des Neigles, octobre 1932</i>	96
<i>Le bâtiment</i>	96
<i>Le redécouvrir : Alexis Peiry !</i>	97
<i>Alexis Peiry, conteur gruérien, par G. G. « La Gruyère » 6 décembre 1952</i>	98
<i>1555 : La fin d'une glorieuse histoire</i>	99
<i>La création des frontières modernes (1798 - 1803)</i>	100
<i>Le chanoine Schorderet provoquait autant de haine que d'admiration !</i>	100
<i>Extraits d'une page de « La Liberté » 24/25 avril 1993, par Patrice Borcard</i>	100
<i>Quand le chanoine Schorderet « politicaille »...</i>	100
<i>Père Barthélemy : Joseph Schorderet</i>	101

Une peine dégradante : la tonte

Le châtiment de la tonte existe depuis l'Antiquité. En Grèce, les esclaves avaient le crâne rasé. Chez les Celtes, seuls les serviteurs et les condamnés avaient les cheveux coupés ras. Les Romains infligeaient parfois la tonte aux peuples vaincus.

Au Moyen Âge, les cheveux rasés étaient un signe de subordination. Les serfs étaient tondus. La tonte était une peine infamante pour les femmes adultères. La tonsure des moines est en revanche une soumission volontaire pour signifier le renoncement et rappeler la couronne d'épines du Christ. Sous l'Ancien Régime, les prostituées étaient tondues.

Au XX^e siècle, la tonte des femmes a été pratiquée en temps de guerre ou lors de crises économiques aiguës. En Belgique, en 1918, elle a été accompagnée de déshabillages forcés et fessées publiques. Pendant la guerre civile espagnole, elle se voulait purificatrice, les « hérétiques républicaines » devant en plus boire de l'huile de ricin, comme le raconte la chercheuse du CNRS Yannick Ripa. Sous le III^e Reich, elle est pratiquée dès 1933 par les nazis, principalement à l'encontre des opposantes politiques.

A la Libération, la tonte punit massivement les Danoises pour « aide sexuelle à l'ennemi » et autres actes de collaboration. Idem en France, en Italie ou en Hollande. Le châtiment existe encore aujourd'hui. En 2004, en Inde, des femmes converties au christianisme ont été tondues par des radicaux hindous.



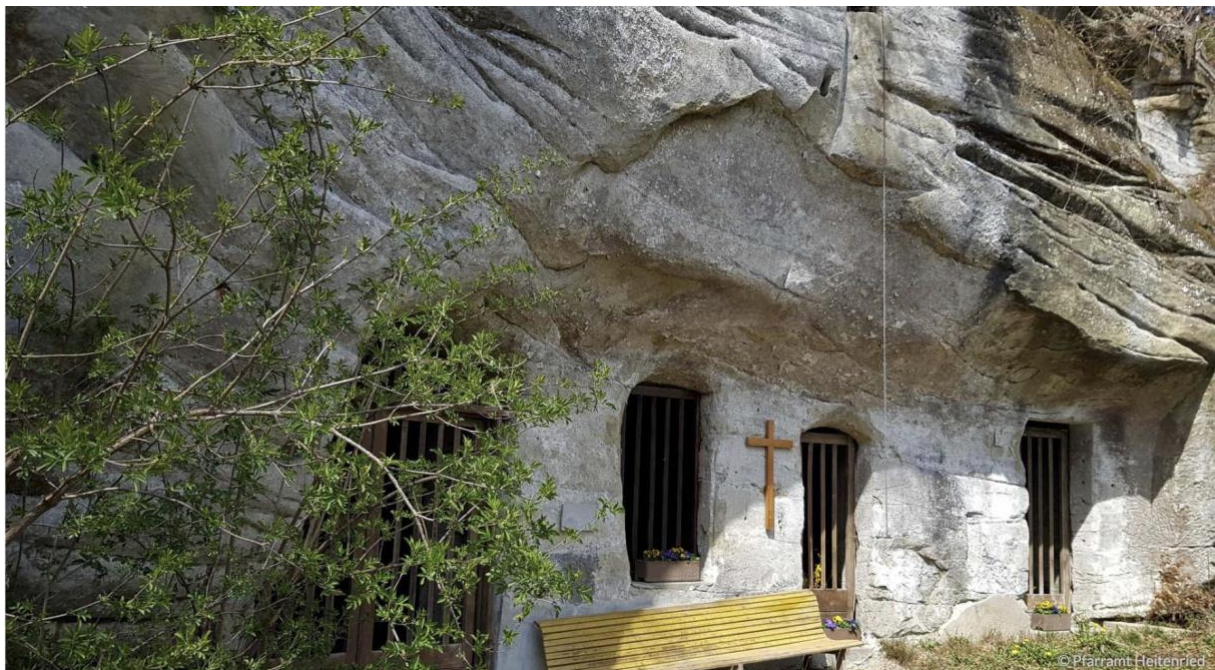
Le supplice de la tonte sur la place publique: une humiliation subie par des milliers de femmes lors de la Libération. TSR

Des Suisses aussi

Des Suisses ont aussi été pris dans les exigences de l' « épuration » qui s'est produite en France à la fin de la Seconde Guerre mondiale. L'historien neuchâtelois Christian Favre, qui a étudié les persécutions subies par l'importante communauté suisse de Franche-Comté à la Libération, a recensé des cas de représailles contre 184 Suisses, dont vingt assassinats, et au moins quatre femmes tondues et un homme rasé, entre les étés 1943 et 1945. Près des deux tiers de ces immigrants suisses touchés par l'épuration étaient alémaniques. Souvent fromagers, ils étaient sollicités par les troupes allemandes surtout comme traducteurs et pour le ravitaillement. « À la Libération, ils sont devenus de parfaits boucs émissaires ».

L'exemple du lynchage de l'agriculteur alémanique Oscar Krüttli et de son fils, en septembre 1944 à Loray (Doubs), est symptomatique des amalgames faits communément par la population pour des raisons linguistiques. Attaqué par des résistants, le père a eu la moitié du crâne et de la moustache rasés, tandis que le fils se faisait tatouer une croix gammée sur la poitrine. Les deux hommes ont ensuite été exhibés aux moqueries et crachats des badauds. Pourtant, cette famille avait rendu d'utiles services aux maquis de la région. Le consul de Suisse à Besançon a demandé « juste réparation », mais ce n'est que quatre ans plus tard qu'une enquête de gendarmerie attestera officiellement de leur attitude irréprochable pendant l'Occupation. Christian Favre estime à environ 300 le nombre de Suisses à être rentrés au pays en raison de l'épuration. Parmi eux, trois Romandes, condamnées à la tonte par un tribunal du maquis, pour dénonciations et relations intimes avec des soldats allemands. On ignore ce qu'elles sont devenues.

Une chapelle dans la roche



Dans la forêt du château, au-dessus du village de Heitenried, se trouve la chapelle creusée dans la roche en 1700. Dans le langage populaire, elle est également appelée « Waldkapelle »

(chapelle de la forêt) et est dédiée à Sainte-Madeleine. En plus de la chapelle, il y a deux petites maisons de prière qui abritent chacune une image de la Passion de Jésus.

Notes : Le château est devenu l'école. Commune et paroisse l'ont acheté en 1878. Heitenried se trouve entre Tavel et Schwarzenbourg.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Heitenried>



Eglise et château de Heitenried, une vue depuis l'est, première moitié du XIX^e siècle (Collection privée; photographie Service archéologique du canton de Fribourg).

Le doyen des Suisses, un Bullois de 109 ans...

Le plus vieil homme ayant jamais vécu en Suisse, Pierre Gremion, s'est éteint au foyer médicalisé « La Rose des Vents », à Broc, le lundi 13 février 2012 à l'âge de 109 ans et 345 jours. Le Bullois aurait soufflé ses 110 bougies le 5 mars prochain... Pierre Gremion était un homme extraordinaire qui a eu une vie ordinaire. Cela a poussé Jean-Bernard Répond, directeur des Éditions La Sarine, à publier « Les 106 printemps de Pierre ». Un livre qui raconte le parcours du Bullois et qui fait la part belle à l'image. Précision importante : ce sont les photographies que Pierre Gremion a prises durant sa vie qui illustrent l'ouvrage. « Cela a toujours été mon hobby », déclare le centenaire.

À travers la vie de Pierre Gremion, c'est toute une région qui défile. C'était le bon temps des vaches sur la plaine de la Condémine, du pont de Thusy, des familles qui comptaient douze enfants et des balades dominicales avec toute la marmaille. C'est l'histoire, à la fois exceptionnelle et banale de la Gruyère. Pierre Gremion avait 12 ans à la déclaration de la Première Guerre mondiale et 37 lors de la Seconde... Il ne s'attendait pas à ce qu'on lui consacrerait un livre. « Ça fera un joli souvenir pour mes enfants », résume-t-il. À l'occasion de la sortie en librairie des « 106 printemps de Pierre », le Gruérien a été fêté comme il se doit. Une cérémonie qui a eu lieu à Bulle, au foyer de Bouleyres.

L'homme, bien qu'en pleine possession de ses moyens, ne cachait pas sa lassitude depuis quelques années. Ni son impatience de retrouver ses deux épouses : Yvonne, décédée en 1975, et qui lui avait donné onze enfants. Il fut 72 fois grand-père et arrière-grand-père. Sa seconde femme était Marie, avec laquelle il a cheminé de 1977 à 1986. « Il se préparait depuis des années

au moment où elles viendraient le chercher. Je ressens donc ce départ comme un immense réconfort pour lui », confie l'éditeur Jean-Bernard Repond.



Sa vie, Pierre Gremion avait déjà eu maintes fois le loisir de la retracer. Une vie de labeur, à la scierie Nestlé dès sa sortie d'école, puis dès 1924 à la quincaillerie Glasson, à Bulle, enseigne qu'il n'a plus quittée jusqu'à sa retraite en 1967. Le travail : c'était ça, le secret de la longévité, disait-il invariablement. Mais c'est autre chose que ses enfants ont retenu : « Il nous a légué la foi, un message d'amour », confie Edith Vallélian. « Il nous a aussi transmis l'honnêteté, le sens de la famille et la joie de vivre. » Et il était gai ! Il avait su être heureux dans la simplicité. Il adorait parler. Il suffisait de lancer quelques notes et il pouvait chanter pendant une demi-heure, radieux.

Chez nous à Bulle...

« La Gruyère » 20 juillet 1971, extraits d'un texte d'Henri Perrochon

(...) Bulle n'est pas une bourgade comme les autres. Pour échapper aux Bernois, cette propriété de l'évêque de Lausanne tomba dans le chaudron de Fribourg en 1536. La grue ainsi ne fut pas dévorée par l'ours. Mais les Bullois regrettèrent les prélats qui avaient fortifié leur bourg, l'avaient doté de franchises, de foires et de marchés achalandés.

En 1781, ils firent leur révolution avant celle de la Bastille parisienne. Son chef, Pierre-Nicolas Chenaux, fut assassiné et son cadavre, écartelé. Statufié, il continue de protester, face au château, résidence préfectorale. Il invite encore à des marches, mais pacifiques, ainsi celle qui finança la construction d'une patinoire artificielle.

Chef-lieu de district, capitale de toute une contrée férue d'indépendance, Bulle a ses concours de taureaux, ses spectacles, sa piscine olympique, ses cinquante sociétés et ses traditions, le monument de l'abbé Bovet, le barde, et celui du Pauvre Jacques, armailli à Versailles, et de son épouse. Au jardin anglais, une aile de bronze s'élève en souvenir de l'aviateur Léon Progin, précurseur des pilotes des glaciers. Dans un ancien hôtel converti en musée, la fondation Victor Tissot accumule estampes et documents, où voisinent parchemins des comtes de Gruyère, autographes de Verlaine et de Maupassant. (...) Le Musée gruérien est riche en art local. C'est l'un des plus importants musées régionaux de la Suisse. Quand il sera moins à l'étroit, il sera tout à fait digne de son bienfaiteur, créateur de l'« Almanach Hachette » et auteur du « Voyage au pays des milliards ».



Des industries nouvelles ne font pas oublier dentelles, gâteaux et coutumes... Troupeaux qui, en mai, montent à l'alpage et en descendent à la bémichon. Capucins populaires qui reçoivent vin, bois et viande de la commune et qui offrent leur assistance aux fidèles et, une fois l'an, des escargots bien apprêtés aux magistrats.

Les Bullois demeurent aimables et gentils, d'esprit alerte et vif, critiques, non enrégimentés, rebelles à la tyrannie. Ainsi les définissait Léon Savary qui vécut à Bulle ses dernières années et qui souhaitait qu'il n'y eut pas un ou deux députés gruériens aux Chambres fédérales, mais si possible deux cents. Et un écrivain genevois trouve le vocabulaire des Bullois si riche et élégant qu'il conseille à tous d'aller prendre l'apéritif dans cette cité privilégiée.. (...)

Service obligatoire à la campagne, le SOC...

Quel pays a pu « mobiliser les enfants, sans le consentement de leurs parents, pour les envoyer travailler comme des esclaves chez des paysans inconnus, où ils pouvaient être, et où ils ont été en effet, bien ou mal traités... » ? Pas question ici de quelque nation asiatique où sévissent des exploiters de tout jeunes enfants. Ce pays, c'est la Suisse et son Service obligatoire à la campagne (SOC, Landdienst).

Dénonciateur, le journaliste et écrivain Léon Savary (1895-1968). Pamphlétaire acerbe autant que brillant, l'auteur vitriole le Conseil fédéral, instaurateur du SOC en vertu de ses pleins pouvoirs en 1939-1945. Dans ses « Lettres à Suzanne » (1949), Léon Savary parle de sa propre fille mineure, expédiée par le SOC chez un paysan alémanique « rustaud, habitué à mener les bêtes à coup de fouet et les gens à coup de jurons ».



Les jeunes étaient répartis, écrit-il, « sans rien prévoir des drames affreux qui peuvent se déclencher dans une exploitation agricole où un enfant, isolé de tout contact avec le monde, est livré d'avance à tous les abus ». La plupart furent bien traités. Dans l'Antiquité, rétorque Savary, des maîtres traitaient bien leurs esclaves. Est-ce un argument en faveur de l'esclavage ? En envoyant des citadins travailler aux champs, le Conseil fédéral prétendait les sensibiliser aux valeurs et difficultés des ruraux. Encore faut-il dire qu'au milieu de la période de « mob », quand les salaires des ouvriers étaient au plus bas, le revenu net des paysans culminait. De ces derniers, le pays avait besoin, il les cajolait. Pas d'accord, Léon Savary : « Si quelqu'un n'est pas à plaindre, c'est le paysan suisse, qui obtient tout ce qu'il veut... Existe-t-

il un métier dont le produit soit acheté d'avance par l'État, comme c'est le cas pour ces individus ? » Rage citadine d'un temps révolu !

Pourtant Léon Savary retrouve l'actualité. Sa cible, c'est la propension de l'Autorité de l'époque à militariser une société sur la défensive. Le Service obligatoire à la campagne, écrit-il, « est une copie des usages introduits dans le Troisième Reich par Hitler ». Il y voit « une conception purement naziste des prérogatives de l'État ». Bref, « le Conseil fédéral s'est mis à exercer la dictature, à l'exemple de Hitler et de Mussolini... »

Criantes, les outrances du polémiste Léon Savary. Reste qu'en pleine tourmente déjà, le grand lettré mettait le doigt sur une plaie toujours pas cautérisée après cinquante ans. Une Suisse bien-pensante a tiré sur le lèse-tabou Savary, un peu comme elle tire aujourd'hui sur Ziegler, en s'indignant de ses (réels) simplismes outranciers. Sous prétexte que l'excès entraîne la nullité, elle peut tenter de se rendormir du sommeil du Juste. Arrive le moment où le Juste devient insomniaque ! D'outre-tombe même, ses oublis le réveillent et réclament leur juste part. **Michel Gremaud, « La Gruyère » 25 mars 1997**

Rare, mais poison violent, la ciguë

La ciguë désigne un genre de plantes herbacées de la famille des ombellifères. Elle est connue pour être un poison violent. Elle est historiquement célèbre pour avoir été utilisée comme breuvage mortel dans l'Antiquité, notamment pour exécuter le philosophe Socrate. Le procès de Socrate est l'un des procès les plus célèbres de l'Histoire.

Le philosophe athénien Socrate était accusé de corrompre la jeunesse, de nier les dieux de la cité et d'introduire des divinités nouvelles à Athènes. Socrate fut condamné à mort à Athènes, en 399 avant J.-C. Plusieurs amis de Socrate ont proposé de le défendre, mais il a refusé leur aide. Acceptant la sentence, bien que se défendant de l'accusation d'impiété, il a bu volontairement un breuvage à base de ciguë.



Dans le canton de Fribourg

Juste à côté de l'entrée du Jardin botanique, dans l'espace des plantes médicinales, se trouvent les variétés franchement toxiques. La grande ciguë est l'une d'elles. Elle fait partie des plantes indigènes les plus vénéneuses de Suisse. Pourtant, son aspect ne laisse aucunement penser qu'elle peut être mortelle. « Il s'agit même d'une très belle plante », fait remarquer Nicolas Küffer, collaborateur au Jardin botanique.

La grande ciguë - ou ciguë tachetée - peut être observée en lisière de forêt, au bord des chemins, dans des décharges ou dans des haies. Elle apprécie tout particulièrement les habitats chauds et secs. « Elle est toutefois assez rare », constate Nicolas Küffer. En ville de Fribourg, elle peut être trouvée à l'arrière des Grandes-Rames. « À ma connaissance, il s'agit de l'un des rares lieux du canton de Fribourg où elle pousse. » En raison d'un important chantier en cours, il n'est toutefois pas certain qu'on l'y dénicherait encore, précise le botaniste.

Jadis, une plante calmante

Autrefois, à petite dose et non sans risque, les fleurs, les feuilles et les fruits de la grande ciguë étaient employés en médecine comme calmants, narcotiques, sédatifs, antispasmodiques et analgésiques. Particulièrement pour soigner les douleurs persistantes, les névralgies ou les cancers, mais aussi l'épilepsie.

Propos réconfortants de Léonce Duruz, préfet de la Broye, en 1935

« Je voudrais cette année mentionner un autre trait frappant de l'école primaire broyarde. Il s'agit de la timidité excessive de nos élèves. Certes, nous ne désirons pas rencontrer à l'école des enfants arrogants et effrontés. Mais il semble que chez nous l'on pêche un peu trop par excès contraire. Interrogez un élève lors d'une visite de classe, demandez-lui simplement son nom : il vous répondra d'une voix faible, les yeux baissés, au lieu de fixer crânement son interlocuteur. Toute son attitude démontrera qu'il est embarrassé, craintif, qu'il manque de confiance en lui-même.

De là naît cet absurde sentiment d'infériorité qu'éprouvent beaucoup de Fribourgeois lorsqu'ils se trouvent en compagnie de ressortissants d'autres cantons. Tous ceux, par exemple, qui ont fait du service militaire à Colombier connaissent cela. Eh bien, je suis persuadé que c'est à l'école primaire qu'il importe de réagir - et avec une énergie indomptable - contre cette « *maladie fribourgeoise* ». Si on réussit à donner à nos enfants à l'école déjà une allure décidée, cela leur profitera pour toute la vie. Et la formation du caractère n'est assurément pas le dernier but de l'école. »

Archives de l'État de Fribourg, rapport du préfet de la Broye, 1935. Il faut préciser que Léonce Duruz est né à Berne et qu'il y a suivi toute sa scolarité, jusqu'à la fin du gymnase. D'autre part, il est officier - colonel de justice militaire ! - et aime donc les attitudes martiales...

Nos enfances, en hiver à Onnens

En hiver, ce sont les batailles de boules de neige. Et les jets de boules à distance avec, souvent, une pierre à l'intérieur. On dit alors que le projectile est « *plombé* ». On vise parfois le cadran de l'horloge de l'église. Etant nul dans cet exercice - une nullité qui fera de moi un danger public lorsque vint le temps de lancer des grenades de guerre - j'en admirais les virtuoses. Les jets puissants et précis de Jean-Pierre Favre, de la main gauche, sont inscrits dans les annales des années 40 : il parvenait à changer les heures à l'horloge de l'église en lançant des pierres !



Et on se glisse. Depuis l'hydrant qui était au coin du jardin de l'école jusqu'aux bancs qui avoisinent la cure. Les plus rapides sont ceux à qui le maréchal a mis des fers aux galoches. Ils freinent en crachant le feu. Exercice impossible pour ceux à qui l'on a cloué des bouts de pneus sous les galoches ou qui ont des galoches ferrées !

Les hivers bien enneigés permettent des parties de luge formidables. Pas de sable ni de sel sur les routes ! Quasiment pas de circulation. Le triangle chargé d'un groupe d'hommes - éméchés ! -, et tiré par plusieurs chevaux, est passé le matin pour déneiger. Durant les récréations et après l'école, tous se lugent « *en bas l'église* ». À plat ventre, les pieds accrochés à une autre luge où ont pris place deux ou trois camarades, un grand « *fait le bob* », la tête dressée, l'œil fixé sur la trajectoire et les mains solidement arrimées. Une fille qui « *fait le bob* » est regardée en coin, passant pour un garçon manqué. Il arrive que le cortège des luges s'élance du sommet du « *Grabou* » pour terminer la course « *en bas Souvy* ». On doit marcher quelques mètres - ou « *faire la grenouille* » - entre la maison Favre et la croix de la mission... et ça repart de plus belle. Instantanément, les hurlements des lugeurs écartent tout obstacle vivant.

Les plus grands sont parfois bien téméraires. Ils installent les plus jeunes sur les bancs d'un traîneau. Assis sur une luge, occupant la place du cheval, ils tiennent les limonnières d'une main ferme, et les émotions fortes des occupants croissent proportionnellement à la vitesse que prend le véhicule.

Fribourg au temps des trams

En 1951, première suppression de ligne de tram à Fribourg. Elle concerne la ligne Vignettaz - Pont de Zaehringen, trop chargée pour les petites voitures de tram. La ligne de Grandfey subit le même sort en 1955 mais pour une raison opposée : elle est fort peu fréquentée. Par contre, le maintien du tram entre Pérolles et St-Léonard est décidé et la voie est entièrement renouvelée entre 1946 et 1951.



Toutefois, le débat concernant l'avenir du tramway s'accroît à partir de 1960. Les voies sont à nouveau en mauvais état. Les 13 automotrices, âgées de 50 à 70 ans, sont trop petites et le tram gêne de plus en plus le trafic. Ainsi, les trams disparaissent le 31 mars 1965, après 68 ans de service. Ils sont remplacés par 10 nouveaux trolleybus.

En 1967, la ville de Fribourg fait enlever les rails de tram dans les principales rues. C'est une étape dans l'urbanisation de la ville et dans sa modernisation. Du moins le croyait-on à l'époque ! Or aujourd'hui, le tram revient à la mode dans les grandes villes asphyxiées par le trafic automobile...

Avry : détonants et étonnants souvenirs !

« Il a osé », « Il » c'est le Conseil communal d'Avry en place durant la période qui court de 1966 à 1978. Il était présidé jusqu'en 1970 par Joseph Gummy, puis de 1970 à 1978 par Charles Biemann. Qu'a donc osé ce Conseil communal ? Il s'est insurgé vigoureusement - avec le concours de toute la population d'Avry et des communes environnantes - contre un projet soutenu par l'intelligentsia cantonale et paramilitaire visant l'édification d'une place de tir de 100 cibles à proximité de Courtaney. Fribourg avait perdu son stand des Neigles à la suite de la mise en eau du lac de Schiffenen en 1963. Et la ville était pressentie pour l'organisation du Tir fédéral de 1974 ! La région de Fribourg devait donc impérativement être dotée d'un stand.

La genèse des tensions

Les tensions ont commencé en 1966. Le vendredi 11 février, se réunit une Commission chargée de comparer deux emplacements susceptibles d'accueillir une place de tir, le Bois des Morts entre Matran et Neyruz, et Courtaney. Ce groupe d'étude est formé du commandant de corps Frick, du brigadier Lüthi, du procureur général du canton de Fribourg Joseph-Daniel Piller chargé d'instruire le dossier et de délégués des communes. Les experts choisissent Courtaney !

D'emblée, Avry prévoit les inévitables nuisances qui, non seulement perturberaient le village mais hypothéqueraient son avenir. Le stand de Courtaney, avec sa centaine de cibles, aurait accueilli dans la journée les tirs des écoles de recrues de Fribourg et des unités stationnées ou passant dans la région ; en soirée, les tirs d'entraînement des matcheurs et des différentes sociétés ; le samedi et le dimanche les tirs d'entraînement, les tirs obligatoires, les concours de tous genres. Impensable !

Les principaux acteurs de la guérilla qui va durer des années sont, côté Avry, dans le rôle des ténors de l'opposition et porte-parole du village, Charles Biemann, syndic, Marius Barras, secrétaire communal, Georges Rochat, enseignant. Les conseillers communaux et la population, sûrs de leur bon droit, les appuient. Côté opposé, l'un des protagonistes les plus percutant est Laurent Butty, préfet de la Sarine, président de la Société cantonale des tireurs et conseiller national dès 1971.

1971 et premiers mois de 1972 : on temporise...

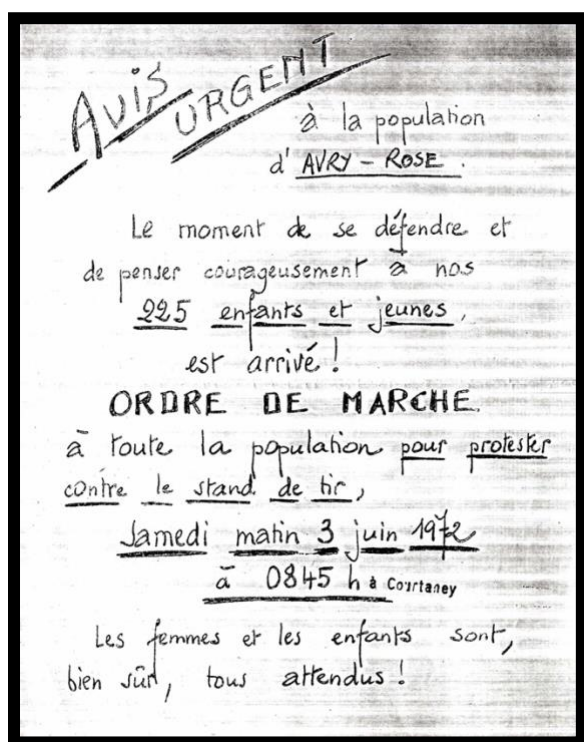
La période 1966-1971 est relativement calme. Quelques escarmouches de temps à autre. D'un côté, la ville de Fribourg qui poursuit ses études avec, dans son viseur, Courtaney en bonne place ; de l'autre côté, Avry dont l'opposition va crescendo. Une guerre d'usure s'instaure.

Dans la Boîte aux lettres de « *La Liberté* » du 16 juin 1971, le Conseil communal d'Avry s'insurge : lors du tir en campagne à Rossens, le 6 juin, Hubert Corboud, président de la Fédération des sociétés de tir de la Sarine s'est lancé dans une attaque virulente et blessante contre Avry qui refuse une place de tir à Courtaney. La presse romande se fait régulièrement l'écho des démêlés fribourgo-apriliens. Le préfet Laurent Butty annonce même que le Tir fédéral de 1974, d'une durée de trois semaines et qui accueillera 85 000 tireurs, est prévu à Avry-sur-Matran ! Il ajoute que ce projet est distinct de celui relatif à l'implantation d'un stand permanent. Il y a donc deux projets, le Tir fédéral et le stand permanent. (« *La Liberté* » du 21 octobre 1971)

Dès la fin du mois de septembre 1971, les plans du futur stand sont déposés à Avry par la commune de Fribourg. Avry refuse de les mettre à l'enquête, malgré diverses interventions, notamment de la préfecture. Le Conseil d'État va être saisi, assure le syndic de Fribourg Lucien Nussbaumer, dont les propos sont rapportés dans la presse. Avry se rebiffe : « *La ville nous traite comme des esclaves. Nous avons droit au dialogue et à des essais de tir*, lit-on dans « *La Liberté* » du 28 mars 1972. *Vu la manière dont nous sommes traités, nous refusons de mettre les plans à l'enquête.* » Et « *La Tribune de Lausanne* » du 29 mars 1972 ajoute cette remarque du Conseil communal d'Avry : « *Cette mise à l'enquête est légale, mais elle n'est pas morale... Nous avons demandé une entrevue aux autorités de Fribourg. Que l'on nous envoie au moins une personne. Mais rien !* »

Le mémorable samedi matin 3 juin 1972

La date du 3 juin 1972 est gravée dans les mémoires avryliennes ! Les journaux des 4 et 5 juin ont titré : *Un village en ébullition, Population intransigeante, Barricades et sabotage...* L'article de « *La Liberté* » du 5 juin 1972, signé Gérard Périsset résume bien cette matinée :



« L'affaire de Courtaney, comme il convient de l'appeler désormais, est entrée samedi matin dans une phase nouvelle. On connaît en effet, depuis passablement de temps déjà la farouche opposition des citoyens d'Avry-sur-Matran au projet d'implanter à proximité du village le stand de tir de la ville de Fribourg. À plusieurs reprises, nous en avons fait état dans nos colonnes.

« Une guerre d'usure s'est instaurée. On sait avec certitude que la réalisation envisagée ne s'effectuera pas sans peine, sans beaucoup de peine même. La population a prouvé samedi matin, lors d'une manifestation pacifique, certes, mais empreinte d'une irréductible fermeté, qu'elle n'était nullement disposée à se laisser marcher sur les pieds.

« On l'a constaté avec le boucllement des routes conduisant à Courtaney, sur les calicots portés par les enfants de l'endroit et, surtout par le démontage nuitamment du stand provisoire où devaient avoir lieu les essais de tir. Devant la ferme de Courtaney où était prévue la rencontre des experts du DMF et des conseillers communaux d'Avry, les dizaines de villageois et de badauds ont vainement attendu le début d'un dialogue. Celui-ci ne vint pas, à cause de l'absence des experts bloqués en bordure de la route cantonale et qui ne jugèrent pas utile d'accomplir à pied le trajet restant. Que va-t-il se passer maintenant? La question est posée. »
(gp)

La Tribune de Lausanne ajoute quelques renseignements

Pourquoi le sabotage, durant la nuit, de l'estrade de 7 mètres que la ville de Fribourg avait fait installer en vue des essais ? La réponse : on veut implanter une ligne à 300 m. Or, l'estrade

avait été érigée à 205 mètres des cibles. « La malhonnêteté continue », lit-on à ce propos sur une pancarte. « Nous ne voulons pas votre bruit. Nous défendons notre tranquillité, comme des Suisses libres. » Ailleurs : « S'il ne fait pas de bruit, mettez-le aux Grand-Places. »

A Nonan, le colonel Corboz, du Département militaire fédéral, expert pour les places de tir, appelé par le Conseil d'État pour diriger cet essai, Joseph Haymoz, chef de service à la direction militaire, Jean-Claude Bardy, délégué aux sports de la ville de Fribourg, de nombreux gendarmes, des tireurs et autres personnalités attendaient que la voie s'ouvre à leurs voitures. Pendant ce temps, à 1,5 km de distance, à Courtaney, le syndic d'Avry-sur-Matran, Charles Biemann, était au rendez-vous. « Nous avons fixé la rencontre à 9 h à cet endroit. Ils n'ont qu'à faire le chemin à pied comme tout le monde. Nous attendrons jusqu'à 10 h. » Et les essais planifiés par la ville de Fribourg s'en sont allés en eau de boudin !

Le 9 janvier 1973, le Conseil communal d'Avry envoyait à l'Inspectorat cantonal des constructions - après mise à l'enquête des plans - un dossier contenant 102 oppositions avec 402 signatures, ainsi que 10 oppositions de communes.

La route est barrée : les autorités fédérales, cantonales et militaires refusent d'aller à pied au rendez-vous fixé à Courtaney...

Cortège d'opposition des enfants...



Stand de tir et Tir fédéral : deux projets dont le trépas fut lent et pénible, mais définitif. Il y eut des conséquences. Le préfet Laurent Butty - lorsqu'il passa un savon à l'inspecteur scolaire JMB qui ne s'était pas opposé à la présence des enfants à la manifestation - souffrait d'un eczéma imputable à l'échec du projet de stand...

Familles Nordmann et Maus : un tissu aussi étendu que compliqué !

Isidore Nordmann (1876-1957) est l'une des personnalités les plus marquantes des Nordmann. Il a cumulé les fonctions de commerçant, d'officier supérieur et de figure politique et associative. Il a joué un rôle central dans l'essor commercial de la famille Nordmann et dans l'intégration de la communauté juive à Fribourg. Il rachète en 1919 un grand magasin

fribourgeois baptisé « Les Trois Tours ». Cette enseigne changera de nom pour devenir « La Placette » en 1976, avant d'adopter la marque globale « Manor » en 2001.

L'engagement d'Isidore, communautaire et associatif

Isidore Nordmann a pris la tête de la Communauté israélite de Fribourg (CIF) en 1922. Sous sa direction, la communauté a pu développer ses activités culturelles, sociales et caritatives. Passionné de musique, il a assumé la présidence et la direction de la fanfare officielle fribourgeoise, la Landwehr. Il a atteint en sa qualité d'officier le grade de lieutenant-colonel. En politique, il s'est engagé dans le Parti radical.

Alliance Nordmann-Bloch

Alice Bloch - épouse d'Isidore - est une figure clé de l'histoire des grands magasins à Fribourg grâce à l'alliance des familles Bloch et Nordmann. Fille de Léopold Bloch, elle permet à son époux Isidore de reprendre plusieurs magasins « À la ville de Paris ». En 1919, Isidore rachète un grand magasin à Fribourg qui est renommé, « Les Trois Tours ». Ce commerce historique fribourgeois est devenu « La Placette » en 1976, avant d'être transformé en grand magasin « Manor » en 2001. En Suisse, Manor est la plus importante chaîne de grands magasins du pays. Au décès d'Isidore en 1957, son fils Jean Nordmann (1908-1986) reprend le flambeau familial et communautaire. Jean deviendra le tout premier citoyen de confession juive à atteindre le grade de colonel au sein de l'armée suisse.



L'alliance Nordmann-Maus, les Nordmann de Genève

Robert Nordmann (1898–1986) était un éminent commerçant et chef d'entreprise genevois, célèbre pour avoir cofondé et développé l'empire commercial Manor et présidé la holding Maus Frères SA. Son mariage avec Simone Maus en 1929 a scellé l'alliance historique entre deux grandes familles de commerçants suisses, propulsant leurs grands magasins au sommet de la distribution helvétique. Simone Maus (1908-2007) est la fille d'Ernest Maus (1871–1945), un entrepreneur et grossiste, célèbre pour avoir cofondé le groupe commercial Maus Frères SA et posé les bases de la chaîne de grands magasins Manor. Le

mariage Robert Nordmann et Simone Maus renforce l'association des Nordmann et des Maus. Il scelle définitivement le destin de l'entreprise familiale. C'est ce mariage qui donnera naissance à l'enseigne Manor, contraction de MAus et NORdmann. Les deux familles contrôlent de nombreux grands magasins en Suisse et à l'étranger, dont la Rheinbrücke de Bâle la plus grande surface commerciale du pays. Leur chiffre d'affaires était estimé en 1992 à dix milliards de francs.

Antisémitisme en Suisse, « L'Affaire Bloch »

Arthur Bloch était un marchand de bétail juif bernois, né en 1882, notoirement connu pour avoir été sauvagement assassiné le 16 avril 1942 à Payerne par des sympathisants nazis suisses. Cet assassinat antisémite, commis en pleine Seconde Guerre mondiale, reste l'un des événements les plus sombres de l'histoire moderne de la Suisse. Lors de la foire aux bestiaux de Payerne, Arthur Bloch est attiré dans une écurie sous prétexte de voir un taureau. Ses assaillants, membres d'une cellule frontiste locale - extrême droite suisse affiliée au « Mouvement national suisse » - le battent à mort et lui tirent dessus. Son corps est ensuite dépecé et dissimulé dans des boilles à lait, avant d'être jeté dans le lac de Neuchâtel. Les meurtriers voulaient faire un « exemple » antisémite pour prouver leur allégeance au régime d'Adolf Hitler et purifier la région des commerçants juifs.

Parmi les promoteurs ou auteurs de cet assassinat, il convient en premier lieu de citer l'ancien pasteur Philippe Lugrin et le garagiste Fernand Ischi. Philippe Lugrin est une figure majeure du fascisme et du national-socialisme en Suisse romande durant les années 1930 et 1940. Fernand Ischi, chef d'une cellule pro-nazie locale à Payerne, est le principal instigateur de l'assassinat d'Arthur Bloch.

Étienne Raboud, un précurseur rayonnant en pays de Fribourg

Une figure glânoise ouverte aux arts et à la vie : l'abbé Étienne Raboud (1858-1930) ! Je lui ai déjà consacré un article jadis. Mais des curés de cette envergure méritent que leur exemple soit rappelé !

Si, au détour d'une lecture, on croise un personnage qui nous paraît sortir de l'ordinaire, il est tentant de partir à sa découverte. C'est ce qui m'est arrivé avec Étienne Raboud, de Villargiroud. À diverses reprises, j'ai trouvé son nom accolé à l'histoire de l'évolution du chant dans le canton de Fribourg. Je me suis rendu à l'église de Villarsiviriaux où eut lieu son enterrement le 19 septembre 1930, pensant découvrir une stèle ou une plaque évoquant son souvenir. Rien !

Son émergence des oubliettes de l'Histoire

Étienne Raboud est né à Villargiroud le 22 janvier 1858. Son père, Jean Raboud dit « de Farvalaz » était surnommé « *Jean des saints* ». Pour quelle raison ? Il faisait partie du petit groupe parti à pied à Rome chercher des reliques de saints destinées à l'église d'Orsonnens. Jean Raboud meurt alors que son fils Étienne n'a que trois ans. C'est donc à sa mère, Nanette, née Delabays, du Châtelard, qu'est confiée l'éducation du jeune Étienne. L'abbé Georges Hessel- dernier chapelain et premier curé de Villarsiviriaux dès la constitution de cette paroisse en 1869 - remarque les prédispositions du jeune garçon et l'initie au latin pendant

deux ans. Etienne Raboud fréquente ensuite les collèges de Saint-Maurice et d'Einsiedeln où s'épanouissent ses qualités et sa culture.

Dans les « *Nouvelles Etrennes jribourgeoises* » de 1931, le biographe d'Étienne Raboud utilise des termes fort élogieux pour décrire sa personnalité dès l'époque de ses études : exquise sensibilité, esthète de bon goût, chanteur modèle, ami délicat... C'est enfin le séminaire diocésain qui le conduit à la prêtrise en juillet 1882.

Son ministère paroissial

Après une année de vicariat à Vevey, l'abbé Raboud est nommé curé de Courtion en 1883. Il a 25 ans. Ses premières préoccupations portent sur l'exiguïté de l'église dont l'agrandissement est, à ses yeux, une nécessité. Et sur le chant d'église qu'il convient absolument d'améliorer. Pour la transformation de l'église, il s'adresse à son confrère l'abbé Ambroise Villard, curé de Farvagny, féru d'architecture néo-gothique et néo-romane, à qui le canton de Fribourg doit plusieurs de ses édifices religieux. Les travaux, commencés au début de 1886, sont terminés l'année suivante et Mgr Mermillod consacre une église de Courtion notablement modifiée.

Parallèlement, le curé Étienne Raboud fonde un chœur d'hommes - une cécilienne - et s'efforce, dans les années suivantes, de diffuser une conception de meilleur goût, moins scandée et moins « claironnante » du chant d'église. Il collabore à la création de céciliennes paroissiales avec d'autres bons musiciens, notamment avec Alexis Rosset, le régent de Prez-vers-Noréaz. Dans le décanat de Ste-Croix auquel appartient la paroisse de Courtion, la rencontre annuelle des chœurs paroissiaux portait le nom de « *Grégorienne* ». Anecdote : en 1901, lors de la « *Grégorienne* » qui eut lieu à Matran, le prix du banquet s'élevait à 2,30 fr., vin compris...

En 1891, l'abbé Raboud est appelé au Collège St-Michel en qualité de préfet des externes. Mais il est jugé trop bon pour appliquer les rigueurs du règlement... L'évêque lui demande de reprendre un ministère paroissial.

Curé de Siviriez

Il est à Siviriez de 1892 à 1916. Sa cure devient l'une des plus hospitalières du diocèse. À Siviriez, l'abbé Raboud ne se contente pas d'exercer son ministère avec autant de piété que de disponibilité. Il y crée une cécilienne paroissiale qui se distingue rapidement et il collabore étroitement au développement des sociétés de chant glânoises.

En 1894, il écrit à l'évêché que la Glâne compte onze sections. Il soumet à l'autorité diocésaine les statuts de la « *Cécilienne glânoise* » - groupement de toutes les chorales - dont il est le président. Extraits de ces statuts : Chaque année, au printemps, se tiendra une réunion générale. Le président sera toujours un des prêtres du district. La réunion annuelle comprendra une messe solennelle chantée par les sections, un sermon de circonstance, une assemblée générale, un repas frugal, un concours à l'église qui se tiendra l'après-midi, la bénédiction du St-Sacrement et un chant d'ensemble. Chaque société, lors du concours, chantera une pièce de plain-chant et un morceau de musique.

Parmi les autres responsabilités musicales exercées par l'abbé Raboud, il faut mentionner la présidence cantonale des céciliennes et son activité au sein de la Commission diocésaine de chant sacré.

Le chapelain Étienne Raboud



Les heurts inévitables et d'épuisantes contradictions l'incitent, en 1916, à s'établir dans la chapellenie qu'il a fait construire à Prez-vers-Siviriez. Le doyen Raboud - il est doyen du décanat de Romont depuis 1913 - devient ainsi chapelain de Prez-vers-Siviriez.

Les dernières années de sa vie, de 1921 à 1930, Étienne Raboud les passera à la chapellenie de Cottens. (Cottens n'est devenu paroisse indépendante qu'en 1930.) Il continuera jusqu'à la fin de ses jours à s'intéresser à la musique, à la peinture, aux œuvres d'art religieux et à la poésie. Les lettres manuscrites parcourues aux archives de l'évêché sont des témoignages éloquents de sa finesse et de sa culture.

Église de Villarsiviriaux où repose l'abbé Raboud

Le témoignage de l'abbé Bovet

La nécrologie publiée dans « *La Liberté* » du jeudi 18 septembre 1930 est suivie d'un long témoignage écrit par l'abbé Joseph Bovet. Bref résumé :

« Le vénéré défunt que nous pleurons, l'abbé Étienne Raboud, était doté d'un goût très sûr pour les questions d'art ecclésiastique grâce à de fréquentes lectures, à des voyages, à des relations avec maints artistes. Il était au courant des tendances diverses et nouvelles de l'art religieux. Mais, ce qui l'intéressait le plus et lui tenait le plus à cœur, c'était le chant liturgique. Il a compris la tâche qui s'offrait à lui auprès de nos chantres habitués à un plain-chant lourd, lent, sans goût, ni piété ni délicatesse. M. Raboud fut de tout temps l'enthousiaste admirateur du fameux Franz Witt, le fondateur des céciliennes d'Allemagne.

Préparé par des voyages à l'abbaye de Solesmes, par les conseils et les exemples pratiques de Dom Delpech, il mena une croisade en faveur du chant grégorien dans tous les postes qui lui furent confiés. Il arriva bien vite à des résultats remarquables. Mais, les assauts contre le mauvais goût et les habitudes déplorables ne peuvent être conduits sans heurts. Seules une délicatesse de procédés et une persévérance optimiste en peuvent venir à bout. C'est ce qui caractérisa l'action de l'abbé Raboud. Celui-ci, doué d'une voix souple très agréable, humble et discrète, donnait aux chanteurs rangés autour de lui des exemples convaincants. Ils sortaient des répétitions conquis et enthousiasmés. Voilà, brièvement esquissée, la vie d'un prêtre fribourgeois dont le rayonnement, me semble-t-il, méritait d'être rappelé. Ne serait-il pas intéressant qu'il y eût parfois, dans nos journaux, une rubrique réservée à certaines figures oubliées qui ont marqué leur coin de pays ? » *Joseph Bovet*

De Treyvaux à Nova Friburgo

Anne-Marie Yerly a raconté dans une pièce créée en patois en 1976, «Têra Novala», la vie des émigrés fribourgeois au Brésil.

Ils s'appellent Batichte, Dzojè, Piéro, leurs femmes Mariè, Goton et Nannèta. Originaires de Treyvaux, ils ont émigré à Nova Friburgo en 1819, année de fondation de la colonie helvétique au Brésil. Ce sont des personnages inventés par Anne-Marie Yerly, écrivaine et patoisante, mais leur destin est semblable à celui des émigrés fribourgeois. Ils sont les héros de la pièce en patois « Têra Novala » (Terre Nouvelle). La parution de cet ouvrage est le fruit des relations fortes qui continuent d'unir les deux associations Fribourg-Nova Friburgo en Suisse et au Brésil. Du côté brésilien, l'économiste et historien Alberto Wermelinger Monnerat a découvert la pièce d'Anne-Marie Yerly en faisant des recherches autour de ses ancêtres suisses. Il a rencontré l'auteure en 2009 lors d'un voyage de Fribourgeois à Nova Friburgo. Le projet de parution a rapidement pris de l'ampleur.

En cinq langues

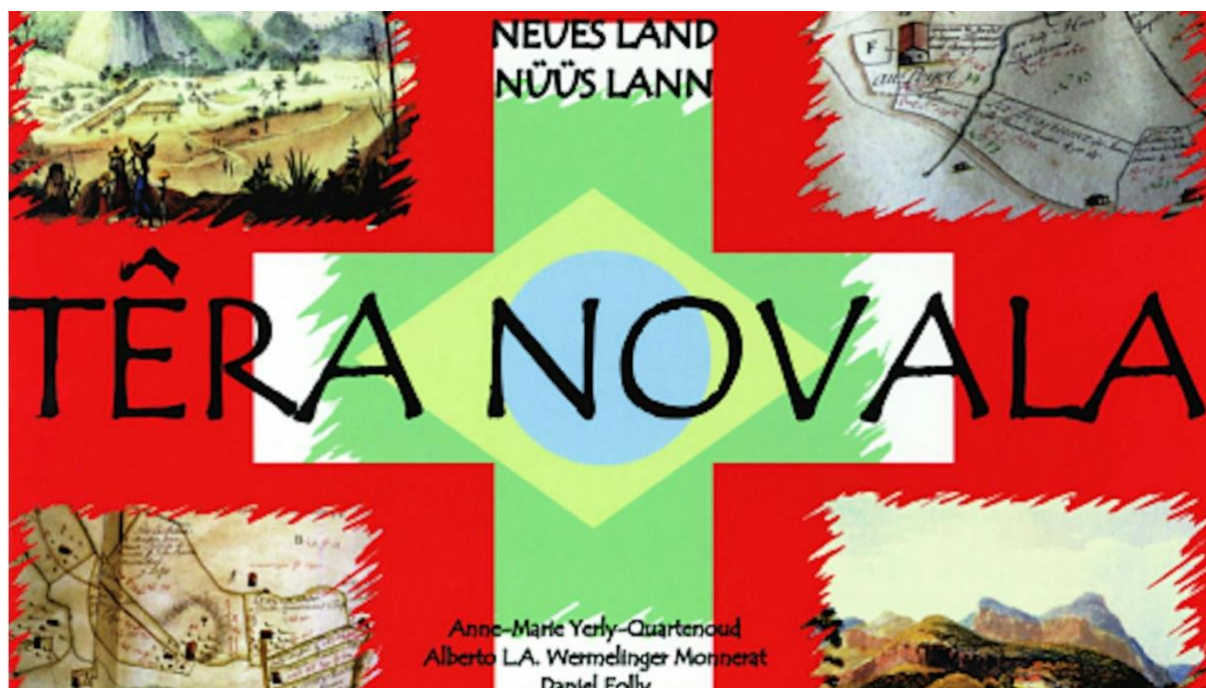
Créée en 1976 par la troupe « Lè Tsêrdziniolè », qui maintient à Treyvaux un répertoire de pièces de théâtre en patois, « Têra Novala » avait « contribué à renouveler le genre », écrit l'historien Patrice Borcard dans sa préface. « En faisant revivre un lointain épisode de notre histoire, Anne-Marie Yerly sortait le patois d'un carcan bucolique et pastoral dans lequel il s'était progressivement enfermé. La langue paysanne embrassait la grande histoire », celle de l'émigration forcée. Pour l'auteure, c'était une première, qui a eu des suites. De nombreuses pièces en patois sont nées sous sa plume après cet essai réussi et « Lè Tsêrdziniolè » ont repris « Têra Novala » en 1992. En vue de la parution, Anne-Marie Yerly a elle-même traduit son texte en français. S'y ajoute aussi une traduction en portugais, la langue du Brésil, réalisée par Alberto Wermelinger Monnerat, ainsi qu'une traduction en allemand et une en dialecte singinois, assumées par Daniel Folly, Fribourgeois de Tavel qui a émigré au Brésil il y a treize ans.

C'est donc en cinq langues que la pièce est désormais disponible. Les pages sont découpées en cinq colonnes, qui permettent de lire les différentes versions côte à côte. Le livre répond à la fois au souci de défendre une langue menacée à moyen terme, le patois, et d'encourager le dialogue et les échanges entre Fribourgeois francophones, alémaniques et brésiliens.

Aperçus

Dans la pièce, est exposé le drame de trois familles d'un petit village de la Gruyère, obligées d'émigrer en raison des difficultés économiques que la Suisse connaissait au début du 19^e siècle. Entre 1819 et 1820, 261 familles – 161 de plus que ce qui avait été prévu – sont ainsi arrivées au Brésil et ont fondé la ville de Nova Friburgo, baptisée en hommage au canton d'origine de la plupart d'entre elles.

Le premier acte de « Têra Novala » décrit la pauvreté des campagnes fribourgeoises à une époque où Fribourg est une terre d'émigration. Anne-Marie Yerly s'était documentée pour écrire sa pièce. « Une utile piqure de rappel en ces temps de repli identitaire », comme l'écrit encore Patrice Borcard. « Fribourg n'a pas toujours connu la démographie galopante qu'on lui envie depuis quelques années. Fribourg fut longtemps contrainte de laisser partir ses enfants vers des terres plus propices. »



En arrivant au Brésil, la terre d'accueil n'a rien à voir avec l'Eden rêvé. Les émigrés s'enlisent dans la boue et la misère, comme le raconte Anne-Marie Yerly dans le troisième acte. Elle a développé son intrigue autour de différents éléments dramatiques : une histoire d'amour contrariée, la transmission entre générations, la mortalité infantile, la présence d'une « sorcière » qui rappelle la superstition à une époque où la religion est très présente au quotidien. Sans oublier une pointe d'humour et un fort sentiment de solidarité, sans quoi les Treyvaliens n'auraient pas réussi à fêter dignement la bénédiction !

Le livre comprend aussi d'anciennes vues de Treyvaux ainsi que des photos souvenirs des deux représentations de « Têra Novala ». Un cinquième du prix du livre (vendu 50 francs) est destiné à soutenir un projet social de formation d'apprentis à Nova Friburgo.

Anne-Marie Yerly-Quartenoud, « Têra Novala », livre édité à Nova Friburgo, au Brésil, par Alberto Wermelinger Monnerat.

Article publié dans « La Liberté » du 3 octobre 2011, signé Elisabeth Haas.

Esquisse d'un historique du Collège St-Joseph de Matran

Au début du XX^e siècle, la province strasbourgeoise des rédemptoristes dirigeait, avec le concours de confrères suisses, un internat à Fribourg dans le quartier de Bertigny. En 1948, la province suisse se constitue et acquiert en 1954 une parcelle de terrain à Matran pour y ériger le collège et l'internat Saint-Joseph. Le 1^{er} mai 1956, a eu lieu l'inauguration du Collège, construction dirigée par l'architecte Virgile Jaquet, de Matran.



Cet établissement, lit-on dans « La Liberté » du 2 mai 1956, était destiné à accueillir les jeunes étudiants qui se destinaient à la vie religieuse dans l'Ordre des Rédemptoristes. C'est le Ministre général de l'Ordre, le Père Godereau, qui est venu lui-même présider cette inauguration. Le conseiller d'État Georges Python, président du gouvernement fribourgeois, figurait parmi les personnalités invitées.

La chapelle fut construite plus tard et inaugurée en 1969. La première rentrée scolaire, en octobre 1955, comptait 47 élèves. À son apogée, le collège a accueilli 83 étudiants alémaniques et romands, répartis en six classes gymnasiales. Comme d'autres établissements religieux, le Collège Saint-Joseph a vu le nombre de ses élèves fortement diminuer dans les années septante. En 1981-1982, lors de sa dernière saison scolaire, il n'y avait plus que quelques classes de cinq élèves.

La Maison Saint-Joseph a réussi sa reconversion a expliqué jadis le Père Hugo. « Depuis vingt ans, les agents pastoraux francophones du canton s'y réunissent chaque année. « Nous disposons de 42 lits, sans compter le château, et accueillons tout le monde à condition d'accepter de vivre avec d'autres. Viennent ici des familles avec enfants, des musiciens ou des groupes de formation continue ».

L'histoire de l'institution, en partie d'après l'IA :

- 1955 – 1982 : Construction et exploitation du collège comme Petit Séminaire par la communauté des religieux rédemptoristes. Il ferme ses portes en raison de la baisse des vocations.
- 1982 – 2012 : Reconversion partielle en Maison St-Joseph, accueillant des retraites spirituelles, puis location des locaux à un home pour personnes âgées et à une école internationale.
- 2012 : Vente définitive de la propriété par la congrégation religieuse en raison du vieillissement de ses membres.
- C'est en 2016 que Caritas Suisse a acheté aux Pères rédemptoristes la Maison Saint-Joseph, à Matran, afin d'y loger des réfugiés. Ce rachat avait suscité l'inquiétude des habitants qui avaient lancé une pétition contre l'implantation du centre de réfugiés. Le canton s'était engagé à jouer un rôle de facilitateur, en vue d'élaborer un projet le plus favorable possible à l'intégration

<https://cath.ch/newsf/la-maison-de-formation-et-dintegration-de-matran-a-cinq-ans>

Bien distinguer Louis-Auguste-Augustin d'Affry et son fils Louis d'Affry...

Illustration : La prise des Tuileries le 10 août 1792, huile sur toile de Jacques Bertaux, 1793, musée du château de Versailles



La Garde suisse est commandée par Louis-Auguste-Augustin d'Affry. Il est général de corps d'armée, gouverneur militaire de Paris, général en chef de toutes les troupes suisses au service de la France, colonel de la Garde suisse du roi de France, ambassadeur des intérêts de la Confédération Helvétique en France. Sa santé défailante l'a fait s'abstenir de prendre part

tant au 14 juillet 1789 qu'au 10 août 1792. Il est né à Versailles en 1713 et il est décédé à Saint-Bathélemy, ancien district d'Échallens, en 1793. Il a épousé, le 2 juillet 1738, à Vuissens, Marie-Elisabeth d'Alt von Tiefenthal (Prévondavaux), fille de Protais, colonel au service de Sardaigne. Louis-Auguste-Augustin est le père du célèbre Louis d'Affry, premier landamann de la Suisse.

Soldats massacrés

La journée du 10 août 1792 est, après le 14 juillet 1789, l'une des journées les plus décisives de la Révolution française, avec le massacre de la Garde suisse. Cette journée est organisée et menée par la Commune insurrectionnelle de Paris. Après plusieurs assauts, la foule d'insurgés prend le palais des Tuileries, siège du pouvoir exécutif. C'est aussi la première fois, depuis le début de la Révolution, qu'une journée révolutionnaire est dirigée également contre l'Assemblée. Des soldats suisses ont été égorgés, d'autres littéralement découpés en morceaux... Bonaparte notera que « des femmes bien mises se portent aux dernières indécences sur les cadavres des Suisses ». Combien d'entre eux mourront-ils ce jour-là ? Environ 500. Parmi les soldats massacrés, il y a une centaine de Fribourgeois.

Cette journée révolutionnaire a marqué en France la chute de la monarchie constitutionnelle.



Le Lion de Lucerne rappelle ce massacre.

Jacques Bullet, 1910-1979, personnalité staviacoise de premier plan !

Les conseillers communaux staviacois se sont réunis à la Grenette afin d'élire le successeur de Jacques Bullet, membre de l'exécutif local durant 32 ans dès 1946, dont 16 en qualité de syndic. A l'unanimité, les conseillers ont fait appel à François Torche, député, avocat et notaire. Jacques Bullet est décédé au printemps 1979 à 69 ans.

Il a obtenu en 1938 son diplôme de pharmacien au terme d'études effectuées dans les universités de Fribourg et de Berne. Homme d'une très grande intégrité, doué d'un sens du

contact peu commun, Jacques Bullet a vécu la période des années 50 marquant l'entrée d'Estavayer dans l'ère industrielle. « La ville a dès lors littéralement éclaté affirmait-il parfois non sans évoquer avec un brin de nostalgie l'époque désormais lointaine voyant la cité somnoler dans ses remparts. « Car Estavayer doit vivre et prospérer, devenir un centre de district conscient de ses responsabilités »

Carrière militaire

On ne saurait bien sûr manquer d'évoquer la carrière militaire de Jacques Bullet, promu colonel brigadier en 1962. Ancien commandant du Rgt 7, l'officier supérieur fribourgeois s'est vu par la suite appelé aux fonctions de chef d'État-major du 1^{er} corps d'armée. Il fut envoyé en Corée, en qualité d'adjoint au commandant de la délégation suisse. On le retrouve plus tard vice-président du Conseil international des sports militaires, mission qu'il abandonnera à fin 77 après avoir parcouru de nombreux pays et rencontré maints chefs d'État, comme l'ancien président Nixon, le général Mobutu ou Georges Pompidou.

Service social de l'armée

Le Conseil fédéral l'a appelé à la tête du Service social de l'armée de 1968 à 1976 et lui a confié diverses missions à l'étranger. Ce Service a pour rôle de contribuer au mieux-être des militaires et de leurs familles. Les militaires de tout grade en butte à des difficultés quelconques imputables au service militaire peuvent recourir au Service social. Avec ses collaborateurs, le brigadier Bullet a pu, dans la majorité des situations délicates, trouver une solution satisfaisante. Il convient aussi de relever l'aide qu'apporte le Service social aux familles paysannes montagnardes, allant par exemple jusqu'à fournir un remplaçant du fils à de vieux parents seuls sur leur domaine.

Le Chalet du Régiment (Chalet du Soldat) et dévouements inlassables

Le colonel brigadier Bullet était aussi l'un des fondateurs et premier administrateur du Chalet du Régiment en 1944, lorsqu'il était capitaine EMG. Une salle du Chalet porte son nom. Le major Paul Wolf avait projeté de construire un « Chalet du Régiment ». Il s'agit du régiment 7, troupe fribourgeoise. La folie de l'idée Wolf a pris corps... Le 12 février 1944, le Chalet du Régiment est constitué officiellement en « Fondation ». Et son comité est mis en place : le major Paul Wolf en prend la présidence alors que le capitaine EMG Jacques Bullet en devient l'administrateur. Les objectifs du Chalet sont fixés, avant même que la construction en soit ébauchée : il doit permettre l'entraînement des patrouilles alpines et le déroulement des cours de montagne d'été et d'hiver. Et doit s'ouvrir à l'alpinisme civil, avec priorité à l'époque pour les officiers, sous-officiers et soldats des troupes ayant participé à la Mobilisation 1939-1945 ?

<https://chaletdusoldat.ch/chalet-du-soldat/historique/>

Personnalité d'une très grande disponibilité, Jacques Bullet a prêté aussi son concours à l'organisation de plusieurs fêtes dont celle des chanteurs fribourgeois qu'il présida en 1972. Le disparu a dirigé encore le Conseil d'administration du Crédit agricole et industriel de la Broye. Il était aussi gouverneur de la Confrérie des Bastians ou des bons maris... bien que célibataire.

En 1976, le colonel brigadier Jacques Bullet, syndic de la ville d'Estavayer-le-Lac, abandonnait ses fonctions de chef des œuvres sociales de l'armée auxquelles le Conseil fédéral l'avait

appelé en 1968. La mission du brigadier Bullet au sein de l'armée ne s'interrompt cependant pas. Il conserve une Charge importante dans le cadre du Don national et au Conseil international du sport militaire dont il est l'un des trois vice-présidents aux côtés d'un général français et d'un colonel brésilien .



Des personnalités d'Estavayer : de gauche à droite, François Torche, avocat et notaire, qui fut syndic d'Estavayer, président du Grand Conseil en 1982 ; Jacques Bullet, décédé en 1979, pharmacien à Estavayer, syndic lui aussi, brigadier à l'armée, de 1969 à 1976 chef du Service social de l'armée, premier administrateur du Chalet du soldat (appelé aussi Chalet du Régiment) en 1944, alors qu'il était capitaine EMG ; André Bise, agent général d'assurance, très actif président de la Société de développement d'Estavayer, président du Grand Conseil en 1974



Zaanse Schans, aux Pays Bas, je ne connaissais pas...



La famille de Joël aux Pays-Bas : de droite à gauche sur la photo, Joëlle, épouse de Joël, Joël, Claire, Loïc avec Zélie sur ses épaules.

La famille de notre petit-fils Joël Oberson en séjour aux Pays-Bas profite – entre autres – de l'enrichissante visite de Zaanse Schans.

Situé à seulement 20 minutes au nord d'Amsterdam, le **Zaanse Schans** est un musée à ciel ouvert mondialement connu pour ses moulins à vent, ses maisons en bois vertes et ses ateliers d'artisans. Zaanse Schans est un quartier historique. Le site attire de nombreux visiteurs en raison de ses moulins en activité, de ses maisons traditionnelles et de ses ateliers notamment de saboterie, de fromagerie...

Brève information sur nos restaurants

En dehors des grandes agglomérations, les restaurants et cafés ont tendance à disparaître. Dans les environs d'Avry, à Onnens, Noréaz, Corserey, etc., les « bistrots » ont disparu... Mais quand ces établissements ferment, c'est souvent une partie de l'âme des villages qui disparaît avec eux. Certains villageois s'engagent donc pour sauver ces lieux de rencontre et d'échanges.



Ces disparitions sont un phénomène qui se produit où la densité de population est plus faible. Mais c'est là aussi que ces fermetures ont le plus d'impact dans la vie locale. « C'est pour venir causer, les bistrots de village. Ce n'est pas pour venir boire, c'est pour discuter, pour se retrouver ensemble » témoigne un habitué d'un Café villageois.



Il n'est pas nécessaire d'indiquer les raisons de l'appellation Grütli, nom du restaurant de Saint-Aubin fermé en 2019.

Quatre noms d'auberge parmi tant d'autres !

Le choix le plus insolite ? L'auberge « À La Mort » à Bulle, appelée « L'Union »

au milieu du XIX^e siècle. C'est un nom qui marchait bien pendant la période romantique. C'était presque une attraction : des écrivains y allaient pour décrire leur expérience de dormir « À La Mort ». Cette auberge devait son nom atypique à une déformation. On trouvait sur son enseigne non pas un mort, mais un Maure.

Mon village d'Onnens avait l'« Auberge de l'Union fédérale », devenue par la suite - et c'est dommage !- « Auberge de l'Union » comme en bien d'autres endroits. L'auberge a été fermée en 2010. La photo date des années 35-36. Les deux enfants sont Gabriel et Gérard Guisolan, fils d'Émile, cafetier à l'époque à Onnens, avant Prez et Fribourg.

Les auberges étaient à l'origine des salles à boire dans un bâtiment construit à la manière d'une ferme, explique Aloys Lauper. Elles devaient être en mesure d'accueillir les voyageurs à pied ou à cheval. Il cite comme exemple l'auberge de « La Croix-Blanche » au Mouret. C'est l'une des plus grandes que l'on trouve encore dans la région. Et l'une des plus anciennes aussi. Si le bâtiment actuel date de 1829, cette auberge était déjà signalée au XVII^e siècle. Sa longévité s'explique par sa situation, sur une route autrefois importante, avec tout autour de grandes foires au niveau régional.

À Romont, l'expression « Les Trois Rois », souvent appelée « À l'Union des Trois Rois » fait référence à une ancienne enseigne d'auberge historique de la ville. Ce nom puise son origine dans la tradition religieuse et médiévale des Rois Mages, dont la figure était très populaire dans les enseignes. Le bâtiment romontois abrite actuellement un bureau d'architecte.

« L'Enfant de Bon Cœur » à Pont-la-Ville, avait également son origine dans la tradition religieuse.

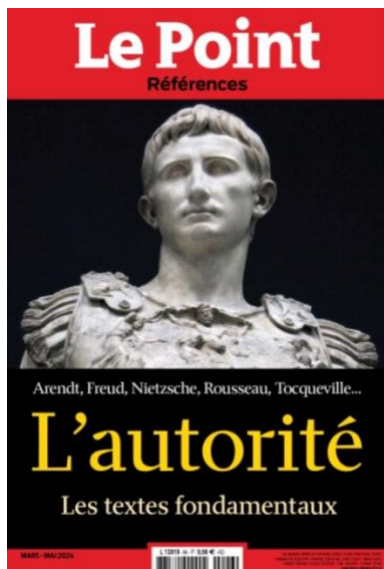
Le chef « dramaturge »

Ce dramaturge, sans en être conscient, met en évidence une des qualités qui fait le vrai chef politique ou militaire, le meneur d'hommes et de femmes, qu'il se trouve à la tête d'une unité, d'une entreprise ou d'une école. Il doit être un comédien au sens noble du terme, car il joue un rôle sous le regard d'un certain public. Sa fonction l'amène à cacher des préoccupations, des réactions qui pourraient ulcérer ses subordonnés. Ainsi, un directeur d'école ne dira pas de but en blanc à sa collègue qui vient lui annoncer qu'elle est enceinte, que la nouvelle l'ennuie parce qu'il devra trouver un remplaçant pendant seize semaines. Même si l'information ne fait pas vibrer sa fibre sensible, il doit donner l'impression d'être en communion avec la future heureuse maman.

Même s'il entretient des relations tendues avec certains de ses maîtres, il n'oubliera pas de les féliciter « chaleureusement » à l'occasion de leurs vingt-cinq ans de service, de compatir aux malheurs qui les touchent. Se taire dans de telles circonstances, c'est laisser s'installer une atmosphère délétère. L'école, l'entreprise ou l'unité est un assemblage délicat d'individus qui donneront le meilleur d'eux-mêmes si on sait les motiver, les entraîner, les conduire. Le chef s'efforcera de tenir compte des spécificités de ses collaborateurs, de ses subordonnés.

Le succès de la conduite, dans toutes les activités, dépend aussi de l'engagement du patron au profit de ceux qu'il dirige, du soutien et de la protection qu'il leur accorde lorsqu'ils se trouvent en butte à des critiques ou des attaques plus ou moins honnêtes. Il examine d'une manière critique les plaintes qu'on lui soumet, afin de détecter la mauvaise foi, l'ambition, la défense d'intérêts particuliers ou simplement la bêtise. Dans la majorité des cas, le « dossier » n'aura pas d'autres suites. S'il s'avère qu'un subordonné a commis une erreur somme toute excusable - qui n'en commet pas -, le patron le lui dira franchement, les yeux dans les yeux, sans pour autant « déballer le linge sale » en public et communiquer ouvertement sa sentence.

Enfin et surtout, le chef civil ou militaire est un communicateur qui veille comme à la prunelle de ses yeux à l'«esprit d'entreprise», à l'«esprit de corps» dans les formations militaires.



Pour y parvenir, il profite de toute occasion favorable pour réunir son monde. Il rencontre le plus souvent possible les personnes qui travaillent sous ses ordres, il les écoute et il leur parle. Est-ce normal qu'un collaborateur direct n'ait jamais un entretien informel avec son patron, que l'absence d'atomes crochus empêche le dialogue ? Un vrai chef sait parier, même à ceux qui ne lui inspirent pas une évidente sympathie. Un certain Lafontaine - il n'a rien avoir avec le fabuliste - rappelle que «les galons sont comme les reliques : quand on les porte, il faut se garder de certaines illusions vaniteuses.» Incontestablement, s'il n'y prend garde, le pouvoir tend à isoler, à transformer l'individu qui en est investi, à l'«enivrer».

Extrait d'un article du Colonel Hervé de Weck dans la RMS de février 1995

<https://diju.ch/f/notices/detail/1000149-weck-herve-de-1943>

Quand Romont était en effervescence religieuse...

Le conflit - en l'espèce droite-gauche, intégristes-progressistes - est à son comble lors de la messe du dimanche soir 13 janvier 1974. Durant l'office, le Frère Christian, capucin, prononce un sermon très engagé et critique à caractère politique.

Le Dr Francis Lang (1915-1992), médecin-chef de l'Hôpital de Billens et président du Conseil paroissial de Romont, refuse de tolérer ces propos. Représentant la bourgeoisie et les notables traditionnels catholiques, il se lève publiquement en plein milieu du sermon avec un autre conseiller pour interrompre le prédicateur. Cet éclat public a provoqué un immense écho dans les médias et l'opinion publique fribourgeoise. Il a symbolisé la rupture ouverte entre une notabilité fribourgeoise attachée à l'ordre et au rôle traditionnel de l'Église et une partie du clergé influencée par la théologie de la libération et les mouvements de contestation sociale.

Les capucins de Romont déposent une plainte pour diffamation

Les capucins de Romont s'estiment accusés par les propos du Dr Lang, d'une part lorsqu'il a interrompu l'homélie du Frère Christian, et d'autre part par les propos tenus à la Radio et à la Télévision romandes. Selon les capucins, il leur est reproché :

- de propager des idées marxistes-léninistes
- d'inciter les paysans à attaquer l'entreprise « Migros » et l'un de ses directeurs, M. Arnold
- d'avoir provoqué des troubles dans l'armée en endoctrinant certains jeunes Glânois.



L'ancienne église des capucins de Romont est devenue un lieu idéal et original pour des concerts, conférences, expositions

Appartenance au « Manifeste des 32 »

Des capucins de Romont faisaient partie du « Manifeste des 32 ». Celui-ci désigne un acte de contestation sociale mené par un groupe de 32 prêtres et ministres du culte. Dans l'esprit de Mai 68 et des débats entourant la justice sociale, ces ministres du culte ont pris des positions pacifistes et politiques fortes, allant jusqu'à refuser de servir dans l'armée. Ces prises de position, tout comme celles des « Capucins rouges », ont provoqué d'importantes tensions avec les instances catholiques traditionnelles et ont contribué à une vague de contestations au sein du séminaire de Fribourg. L'épiscopat suisse a condamné le « Manifeste des 32 » dont les deux capucins romontois sont signataires. Le chapitre provincial des capucins a d'ailleurs fait de même. Entre 1968 et 1978, ce sont plus de 140 prêtres catholiques qui ont quitté le sacerdoce en Suisse romande. Ces événements historiques sont analysés par les historiens comme des moments charnières de l'évolution du catholicisme en Suisse.

Les bourgeois de Romont et les « capucins rouges »

Le comité de soutien aux bourgeois affirme que les sermons des deux Frères capucins servent à soutenir les objecteurs de conscience, à inviter à la désobéissance... Il rappelle que le couvent, propriété de la bourgeoisie, héberge un mouvement révolutionnaire. Il s'agit du mouvement socialiste autonome, le MSA. Il est vrai que ce mouvement a pour objectif la prise du pouvoir par la violence si c'est nécessaire et qu'il existe des liens étroits entre le MSA, la jeunesse rurale catholique (JRC) et le couvent des capucins de Romont.

Présences à l'étranger

Le Père Christian Grand a travaillé dans un bidonville près de Paris et le Père Jean-Marie Dousse en République du Tchad. Ces deux contestataires y étaient certainement plus à l'aise pour exercer leur vocation politique et révolutionnaire. Pourquoi ont-ils quitté ces postes ? Au Père provincial de répondre qu'un article favorable aux deux religieux a paru dans un hebdomadaire illustré. Article vigoureusement contredit par le comité de soutien à la

bourgeoisie. On apprend, enfin, que 1500 personnes ont apposé leur nom sur les listes de soutien à la bourgeoisie.

Jean-Marie et Charles Dousse : une seule personne !

Né Jean-Marie Dousse, il a pris le nom en religion de Frère Charles, capucin. Il est devenu une figure marquante de la défense du monde paysan dans le canton de Fribourg dès les années 1970. Il a notamment été le fondateur et aumônier de l'Action catholique agricole rurale (ACAR). Il appartenait au groupe surnommé les « capucins rouges », comme le Frère Blaise Favre et le Frère Christian Grand, des religieux fribourgeois qui n'hésitaient pas à quitter temporairement la bure pour travailler comme gardes-génisses ou bergers à l'alpage, partageant les luttes des paysans de montagne. Après avoir notamment été missionnaire au Tchad au milieu des années 1960, le Frère Charles a consacré sa vie au monde de la terre. Il était le neveu de Max Dousse, le fondateur des « Greffons », mouvement chrétien de renaissance rurale. Le Frère Charles Dousse est décédé le 6 mars 2017 à Sion, âgé de 87 ans.

La présence des capucins à Romont a pris fin en 1979, Les capucins étaient arrivés à Romont en 1727. Ils y sont restés plus de 250 ans.

Joël et sa famille à Rotterdam

Beaucoup ne connaissent le port de Rotterdam que par une seule de ses caractéristiques : Le Rhin se jette dans la mer du Nord et termine sa course aux Pays-Bas, principalement dans la région de Rotterdam, après un parcours de plus de 1 200 kilomètres depuis les Alpes suisses.

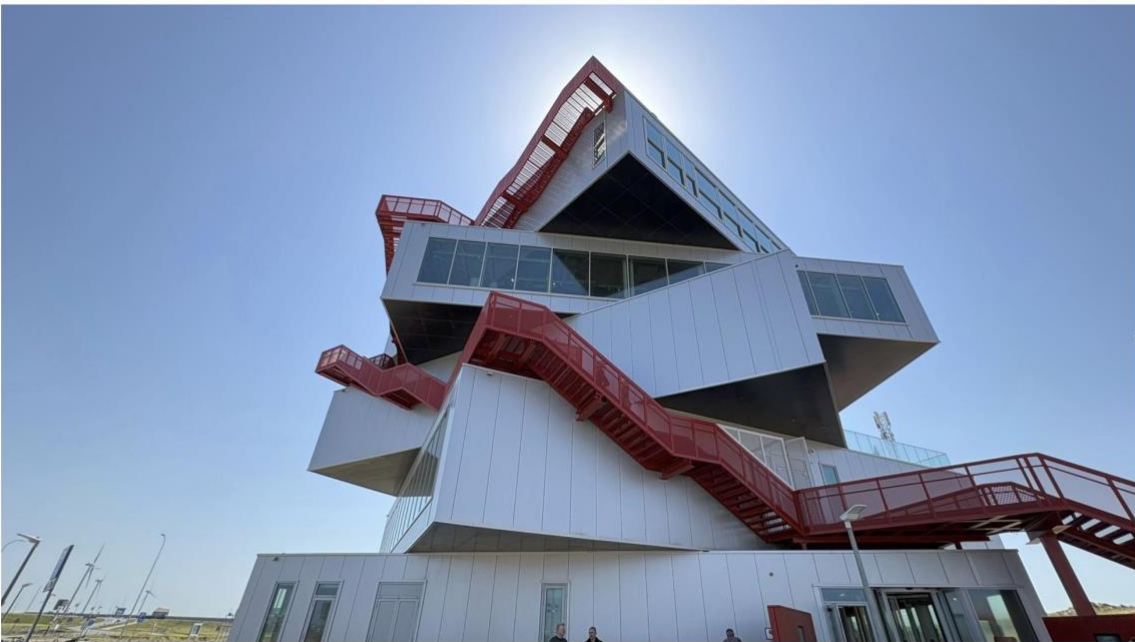
Pendant des siècles, la ville de Rotterdam et son port ont grandi de concert, unis dans une parfaite symbiose. Au XXI^e siècle, le port amorce l'une des mutations les plus importantes de son histoire, et engage sa transition vers un fonctionnement durable et à faible consommation d'énergie. Portlantis est un nouveau centre d'accueil des visiteurs et un espace d'exposition entièrement dédié au port de Rotterdam. Situé à l'extrémité ouest du port, l'édifice est composé de cinq espaces d'exposition pivotant les uns sur les autres. Il offre aux visiteurs autant de vues panoramiques spectaculaires sur la mer du Nord, le littoral et le port.

Mail de Joël reçu le 5 juillet 2026

Voici quelques clichés pris au port de Rotterdam hier. Cet endroit a beaucoup plu aux enfants. Nous étions en particulier à « Portlantis »:

Quelques chiffres qui donnent le vertige : plus de 40 km de zone portuaire, environ 182 000 emplois directs et indirects, 428 millions de tonnes de marchandises par an et 14,2 millions de conteneurs en 2025. Des flux qui s'incarnent aussi dans ces porteconteneurs géants pouvant atteindre 400 mètres de long et transporter jusqu'à 20 000 conteneurs, véritables immeubles flottants du commerce mondial. À l'horizon, les éoliennes rappellent la transition énergétique en cours : le parc de Maasvlakte 2 compte 22 turbines et produit environ 416 GWh d'électricité verte par an, soit l'équivalent de la consommation d'environ 160 000 foyers néerlandais. Autre détail impressionnant : la nouvelle partie du port où nous nous trouvons a été littéralement

gagnée sur la mer, grâce à des centaines de millions de mètres cubes de sable dragués en mer du Nord. À Portlantis, on comprend mieux comment ce géant industriel, logistique et maritime continue de se transformer pour l'avenir.



Photos prises par Joël

Jeu scénique « La grande aile », d'Auguste Overney, en 1960

De gauche à droite: Georges Gremaud, metteur en scène, Pierre Kaelin, auteur de la musique, Daniel Fillion, acteur, Auguste Overney, auteur. Il a réalisé « La Grande Aile » pour les Sœurs de St-Vincent-de-Paul. Ce jeu scénique a été présenté à l'aula de l'Université le 20 novembre



1960 et plusieurs supplémentaires en ont prouvé le grand succès. Les décors ont été été brossés par le peintre Yoki. La partie chorégraphique était confiée aux classes de ballets d'Alexandra Gremaud, qui l'avait préparée en collaboration avec son mari. (Taper sur Google, « La Grande aile », Auguste Overney ; voir articles de divers journaux sur la « Grande aile ») Photo, fonds Jacques Thévoz

Armes de jadis généralement oubliées...

Les auteurs nous apprennent que la fameuse pique, l'arme terrible des Confédérés, était lourde à manier. Le morgenstern, avec sa tête hérissée de pointes, était moins fréquent.

La pique était en frêne, longue de 11 pieds (3,35 m). Son maniement difficile exigeait beaucoup d'exercice. Ce n'est qu'à force de mouvements d'ensemble qu'une troupe de piquiers acquérait la sûreté et la rapidité d'évolution indispensable. La pique était l'arme des soldats de métier, car elle exigeait une habileté professionnelle. C'est par l'instruction intense des piquiers que les carrés suisses ont appris à se rire de la cavalerie chargée d'armures et justement crainte à cette époque. En temps de paix, la préparation à la guerre était l'objet de la sollicitude constante de l'État.

Reconstitution d'une compagnie armée de piques



Les villes et les villages avaient des champs d'exercice où les hommes et les jeunes gens s'assemblaient pour apprendre à manier la pique, à évoluer en cadence et au

commandement. En 1465, lorsque la « Ligue » entre en campagne contre Louis XI, les Suisses, au service de la « Ligue », font l'admiration des seigneurs français par leur science militaire. La « Ligue » mentionnée à l'époque de Louis XI est la « Ligue du Bien public ». Il s'agit d'une vaste coalition de grands seigneurs français soulevés contre l'autorité royale et sa politique de centralisation.

Dans l'escouade - petit groupe de soldats - on utilise déjà les trois armes. Écoutez le chroniqueur de l'époque : « Ils combattaient toujours trois ensemble, un piquier, un arbalétrier et un coulevrinier qui se secouraient l'un l'autre. »

Le terme **piquier** désigne un soldat d'infanterie du Moyen Âge et de l'époque moderne armé d'une **pique**. La pique était une très longue lance mesurant de 3 à 6 mètres. Ces soldats se regroupaient en grands blocs compacts pour former une puissante barrière de pointes. Cette tactique servait à arrêter les charges de cavalerie et à briser les formations ennemies. **L'arbalétrier** est un soldat qui tire à l'arbalète. **Le coulevrinier** est un soldat du Moyen Âge et de la Renaissance qui utilise une **couleuvrine**, un ancêtre du canon. Cette arme tire des boulets. Le soldat peut utiliser une arme portée à l'épaule ou une pièce sur roues.

À la mémoire des Polonais internés à Charmey, cérémonie en juillet 1998

En bordure de la route du Gros-Mont, le 18 juillet 1998, une cérémonie commémorative a rendu hommage à une quarantaine de soldats polonais internés à Charmey en 1944. Au camp de « Dom Hugon », ils avaient travaillé à la construction d'une route muletière pour le compte de l'armée suisse. Une plaque commémorative a été bénie par l'abbé Stepien Andrey en présence du consul et de l'attaché militaire de Pologne.

Internés dans de « petits camps »

Quelque 12 500 soldats polonais ont traversé la frontière helvétique, les 19 et 20 juin 1940, au lendemain de la capitulation de la France. Internés d'abord dans le canton de Berne, ils furent répartis dans tout le pays dès le printemps 1941. De petits camps furent organisés, principalement dans le but d'aider à la réalisation du plan Wahlen, programme de récoltes intensives. Ainsi, des soldats polonais ont travaillé à l'irrigation et au drainage de champs, au défrichement de forêts. L'un de ces petits camps a été établi à Charmey, le « Dom Hugon ». Il s'est agi de construire une route muletière reliant le Gros-Mont à la vallée du Motélon pour les besoins de l'armée, dans le concept du Réduit national. Ouvert en juillet 1944, il a occupé une quarantaine de soldats jusqu'en octobre.

Une plaque commémorative en hommage

Un hommage a été rendu à ces Polonais. Financée par la fondation « Archivum Helveto Polonicum », une plaque commémorative a été bénie par l'abbé Stepien Andrey, de la Mission catholique polonaise de Marly. Le gouvernement polonais était représenté à cette cérémonie par le consul Dariusz Dobrowolski et l'attaché militaire, le colonel Stefan Janus. André Remy, syndic de Charmey, a relevé devant une cinquantaine d'invités les bons souvenirs que Charmey garde des réfugiés polonais. Il a confié que sa tante avait épousé l'un d'eux. Également présent

à cette cérémonie, Antoine Ciemniakowski. Il est l'un des internés survivants. Instituteur retraité à Marly, il fut interné en Suisse de 1940 à 1945 et a préparé une licence en pédagogie à l'Université de Fribourg. De 1949 à 1965, il vécut à nouveau dans son pays et fut directeur de lycée, avant de revenir à Marly.



Une plaque commémorative a été bénie par l'abbé Stepien Andrey en présence du consul et de l'attaché militaire de Pologne

L'apport des Polonais à la Suisse

En cinq ans, ils ont fourni 8,3 mio de journées de travail. Ils ont réalisé 300 km de routes et construit 500 ponts. Ils ont permis finalement de doubler la surface des terrains de culture par rapport à l'avant-guerre. En outre, quelques centaines de soldats ont pu étudier dans des universités ou préparer des maturités en Suisse. À la fin des hostilités, certains sont retournés dans leur patrie alors que bon nombre d'entre eux ont émigré en France, en Amérique ou en Australie. Un millier seulement est resté en Suisse.

« La Gruyère » 21 juillet 1998, *MTPP*

Eugène Burnand et Charles le Téméraire

Eugène Burnand - Moudon, 1850- 1921 -, a son propre musée à Moudon. Architecte diplômé, il s'est voué à la peinture pour vivre une carrière artistique internationale. « La fuite de Charles le Téméraire », œuvre peinte en 1894-1895, est une huile sur toile de grande dimension (320 x 540 cm). Dépôt de la Confédération suisse, Office fédéral de la culture, Berne, 1896 ; Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne. Sur internet : Wikipedia, Eugène Burnand

Avec cette toile monumentale, Burnand entend s'illustrer dans la peinture d'histoire après avoir abordé avec succès les registres rural et animalier. Comme Hodler, il arrête son choix sur la bataille de Morat, cet épisode des guerres de Bourgogne où, en 1476, les Confédérés victorieux ont conquis leur réputation et la supériorité du système de l'armée de milice : « Outre que le Téméraire est connu de tous, sa fuite éperdue, l'effondrement de sa grandeur ont une signification morale et sociale qui dépasse le fait immédiat. L'œuvre d'art revêt un caractère général, typique et humain. »



Pour réaliser son grand projet naturaliste, Burnand, obsédé par l'exactitude et l'authenticité, lit les historiens. Il se rend dans les musées pour copier des bijoux, des tissus et des armures d'époque. Il fait poser ses modèles habillés de costumes cousus par son épouse : un colporteur italien pour le duc bourguignon et des habitants de son village de Seppey pour les autres figurants. Plus que par cette cavalcade stupéfiante et merveilleuse, on est finalement frappé par le rôle que Burnand attribue à la nature, à cette sombre forêt du Jorat...

Vacances de la famille de Joël juillet 2026



Flashs vacances de la famille de Joël et de Joëlle Oberson
1 et 2. La remarquable ville de Bruges, au Nord de la Belgique est une célèbre ville médiévale située dans le nord-ouest de la Belgique. Elle est le chef-lieu et la plus grande ville de la province de Flandre-Occidentale, en Région flamande. Elle a aussi son beffroi. Elle attire d'innombrables visiteurs.

3. La Grand-Place de Bruxelles est un ensemble remarquablement homogène de bâtiments publics et privés, datant principalement de la fin du XVIIIe siècle. L'architecture résume et illustre de manière probante la qualité sociale et culturelle de cet important centre politique et commercial.

4. Le film « Bienvenue chez les Ch'tis » a été tourné à Bergues, ville située dans le département français du Nord (région des Hauts-de-France, anciennement Nord-Pas-de-Calais). Magnifique beffroi au cœur de la bourgade

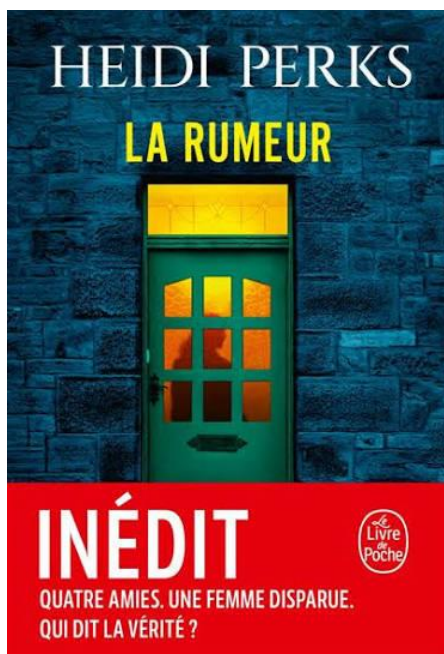


Elle court elle court, la rumeur...

« J'aimerais attirer votre attention sur ce qui suit. Dénoncez ces tortures et agissez ! À New York, il y a un magasin japonais qui vend des « bonsai-kittens », des chatons élevés en bouteille. Ça a l'air amusant ? Non ! Ces animaux sont enfermés dans un petit bocal. Leur urine et leurs excréments sont évacués par des sondes. Ils sont nourris par un genre de tube, avec des produits chimiques pour que leurs os soient mous et flexibles. But : que les chatons grandissent dans l'espace de la petite bouteille. Les animaux y restent aussi longtemps qu'ils sont en vie. Ils ne peuvent ni marcher, ni bouger, ou faire leur toilette. Les « bonsai-kittens » sont en train de devenir à la mode à New York et en Asie...

Pour voir cette horreur, un site : www.bonsaikitten.com. Certains auront peut-être reçu ce message. On nous demande de signer une pétition et de forwarder - faire suivre - le même message à nos amis. Prenez votre courage à deux mains, mais aussi un certain temps et tout votre esprit critique pour visiter ce site. Pas évident de constater au premier coup d'œil que le site incriminé est une sorte de gag. Tout semble vrai, et pourtant, au fur et à mesure des pages et des explications, on voit que son auteur s'est appliqué à créer de toutes pièces une tromperie. La plaisanterie est particulièrement mauvaise, convenons-en, mais elle s'avère assez habile et étayée pour provoquer la diffusion mondiale du mail qui figure en introduction de cette rubrique.

La rumeur hier et aujourd'hui



La rumeur a un très long passé. Du temps des Grecs déjà, chez Hésiode- il a vécu à la fin du VIII^e ou au début du VII^e siècle av. J.-C. - la rumeur apparaît comme divinité. Pour conjurer sa puissance, les Athéniens ont dressé un autel à la déesse Pheme, la voix divine, qui correspond à Fama chez les Romains. Philon d'Alexandrie - 13 av. J.-C. - 50 apr. J.-C. - décrit les rumeurs comme des actes extraordinaires qui sont admirés, du moins ceux qui concernent des faits louables. Or les rumeurs relatives à des faits méprisables rencontrent le blâme et la réprobation.

Virgile, dans son Énéide, qualifie la rumeur de « plus rapide de tous les fléaux ». À l'époque de Virgile - 70 - 19 av. J.-C. - et longtemps après encore, Rome était la capitale des bruits et de la rumeur. Celle-ci est un bruit qui court, c'est-à-dire un fait inhabituel, susceptible d'attirer l'attention, de choquer, de faire peur. Sur internet, les rumeurs les plus fréquentes concernent les faux virus. Ce sont des messages

bienveillants provenant de gens qui vous veulent soi-disant du bien et vous avertissent de ne pas ouvrir certains fichiers. Remarquez que le message est crédible...

Et pourtant, plus de 99% de ces messages ne sont que des rumeurs complètement fausses et ne méritent aucune autre destination que la poubelle. Il y a des milliers d'années, la rumeur empruntait uniquement la voie orale et se répandait de bouche à oreille. Puis vinrent les médias, presse écrite, radio, TV et surtout internet qui peuvent faire naître une rumeur, voire

en être une courroie de transmission. Un apprentissage initial et le développement d'un esprit critique sont indispensables pour discerner une info d'une intox.

Pierre Schwaller, extrait de « La Gruyère » 10 juillet 2001

Épisodes napoléoniens

Joël et Joëlle, Loïc, Claire, Zélie ont passé dans le Nord des vacances riches en découvertes. Waterloo, au sud de Bruxelles, la cité belge marquée par la défaite de Napoléon, leur a ouvert de précieux horizons historiques. Même des souvenirs en uniformes français...

Rappel succinct de la carrière de Napoléon

De 1792 à 1815, sept Coalitions - elles comprenaient toutes le Royaume-Uni - se forment contre la France, durant ce qu'on appelle les guerres de Coalitions.

- Pendant les guerres de la Révolution française, la France bat la Première Coalition.
- Sous le Consulat de Napoléon Bonaparte, la France vient à bout de la Deuxième Coalition.
- Devenu empereur, Napoléon bat l'Autriche et la Russie dans la Troisième Coalition, lors des batailles d'Ulm et d'Austerlitz.
- Lors de la Quatrième Coalition, il se défait de la Prusse et de la Russie à Iéna, Eylau, Friedland.
- Puis de l'Autriche seule, lors de la Cinquième Coalition, Eckmühl, Wagram.
- Après l'échec d'une tentative d'invasion de la Russie par la France, la Sixième Coalition est victorieuse à Leipzig et renverse Napoléon en 1814.
- L'année suivante, l'Empereur revenu au pouvoir est définitivement vaincu par la Septième Coalition à Waterloo.

Waterloo, où « la pâle mort mêlait les sombres bataillons » Victor Hugo

La bataille de Waterloo, livrée le 18 juin 1815, regroupait les forces anglo-néerlandaises et allemandes dirigées par le duc de Wellington, et l'armée prussienne commandée par le feld-maréchal von Blücher. Cette victoire a entraîné la défaite définitive de l'empereur Napoléon I^{er}.

Le symbole absolu de Waterloo est la Butte du Lion. Ce monument étonnant, érigé entre 1823 et 1826, est une immense colline artificielle de 40 mètres de haut surmontée d'une statue colossale en fonte représentant un lion. Le lion symbolise la victoire des Alliés face à Napoléon I^{er}. Sa patte posée sur un globe représente la paix retrouvée en Europe. Sa gueule ouverte est symboliquement tournée vers la France.

Le Musée Wellington

L'ancien quartier général du Duc de Wellington, futur Prince de Waterloo, où il a logé les nuits des 17 et 18 juin 1815. C'est là qu'il a rédigé son communiqué de victoire. Par des souvenirs authentiques, des armes, des gravures, les salles du musée retracent les événements

de l'époque et perpétuent le souvenir des nations et des combattants qui participèrent à l'affrontement.

Le Mémorial

Le Mémorial de Waterloo 1815 est le centre névralgique pour découvrir l'histoire des soldats français de Napoléon. Il abrite une vaste collection d'objets, d'armes et d'armures ayant appartenu à la Grande Armée. Le domaine propose aussi le Panorama, une fresque géante de 110 mètres de long illustrant les charges françaises, et la Ferme d'Hougoumont, qui intègre le seul monument dédié aux soldats français.



Zélie, l'Aigle, Claire, Loïc, La Butte



Licenciés diplômés de l'Uni, sur un rang rassemblement !

École normale, 1984. Louis Dietrich a dû abandonner la direction en février pour des raisons de santé. Et la succession - oh la la ! - a provoqué des turbulences. Les professeurs titulaires d'une licence ou d'un doctorat de l'Uni se sont réunis à la salle des maîtres. Décision avait été prise de ne pas inviter les professeurs ne disposant que d'un « brevet secondaire ». Michel Bavaud, au contraire, souhaitait leur présence. Les profs qui se considéraient supérieurs ont siégé derrière plusieurs tables alignées. L'un d'entre eux dirigeait la séance. Il était applaudi par ses collègues qui frappaient sur la table, le poing fermé, comme à l'Uni... Le propos le plus percutant de ce « président » : « Nous ne voulons pas un directeur « taborniau » Coups de poing approbateurs sur les tables. En l'occurrence, le taborniau c'était moi et peut-être aussi Armand Maillard. Un prof titulaire d'une licence avait écrit un article dans « La Liberté » où il affirmait que le futur directeur devait posséder une culture éclatée !

J'étais présent à la salle des maîtres, accompagné d'un collègue, Georges Gremaud. Il me semble que Georges avait traité les collègues méprisant les « brevets secondaires » d'une bande de demeurés. À ma remarque, l'ancien directeur Fernand Ducrest était donc un taborniau ? Réponse : Non, il était l'exception !

Je n'ai pas été vexé. Au contraire, j'ai rigolé en racontant la séance farfelue aux inspecteurs. J'ai félicité Louis Dietrich pour sa nomination et nous avons été amis. Et c'est moi qui lui ai succédé. Les gradés de l'Uni ne m'ont alors pas traité de taborniau. Quelle était la pensée profonde de certains ? Mystère !



En 1998, la promotion 1978 se réunit à l'EN; tout à gauche, J.M. Barras, 1er rang de g. à dr. Roger Walter, Georges Gremaud, Michel Sulger, Louis Dietrich, Pierre Telley, derrière Louis Dietrich, Jean-Pierre Papaux ; entre Roger Walter et Georges Gremaud, Nicolas Gisler.

Les anciens sortis en 1978 : dernier rang, Eric Conus, Claude-Alain Gaillet, Roland Sturny ; avant-dernier rang, Jean-Bernard Repond, José Yerly, devant lui Dominique Brülhart, puis Charles Aeby, Marcel Bulliard, Yvan Python ; tout à droite, Stéphane Carrupt.

Georges Gremaud était resté hors de la rangée d' « Intellos »

Georges Gremaud, né en 1923, a fait ses études à Fribourg, au Collège St-Michel et à l'Université, puis au Conservatoire de Lausanne. À Paris durant 5 ans, il s'entraîne à toutes les disciplines du spectacle : mime, danse classique et moderne, acrobatie, art oratoire et art de comédien.

Il est assistant metteur en scène quand Aloys Fornerod, directeur du Conservatoire de Fribourg, lui confie la mise en scène de l'opérette « Véronique » de Messager, en 1956. Il hésite entre vivre à Paris ou à Fribourg... Il aime sa ville natale. Il existe bien un théâtre d'abonnement, mais c'est tout. Il accepte alors d'ouvrir une classe d'art dramatique au Conservatoire de Fribourg. Puis il pratique cette même discipline à l'École Normale cantonale et au Collège St-Michel. Il enseigne aussi l'Histoire du théâtre à l'Institut de Français de l'Université ainsi que la « parole en public » à l'Institut de pastorale et liturgie. Et durant 40 années de pratique, il signe aussi la mise en scène de grands spectacles comme celui de la SAFFA à Zürich, celui des chanteurs fribourgeois ou encore celui du Noble Contingent des Grenadiers au concours folklorique international de Dijon. Rompu à toutes les disciplines du spectacle, il accepte d'assumer la mise en scène de « Harmonie et Couleurs » pour la fête du 20^{ème} anniversaire du Giron des fanfares de la Sarine en 1997, à Corpataux-Magnedens.

Il est décédé le 10 juin 2009 âgé de 86 ans.

Le diplomate Yves Rossier : une carrière remarquable

Originaire de La Brillaz, (Lovens) et d'Avry-sur-Matran, Yves Rossier est à l'aise dans trois langues, le français, l'allemand et l'anglais. Il est né le 14 novembre 1960 à Delémont, ville jurassienne d'où venait sa maman. Il a un frère cadet, le metteur en scène et comédien Nicolas Rossier. Yves Rossier est le fils de René-Louis Rossier, sous-directeur puis directeur de la SBS Fribourg, un ami de mon frère Raphaël Barras. Il a été très actif dans les relations avec Nova Friburgo. L'Association Fribourg-Nova Friburgo est née dans les années 1970, à l'initiative de Martin Nicoulin, René-Louis Rossier et Pierre Kaelin.

La maman d'Yves Rossier était une secrétaire jurassienne prénommée Simone. Yves a vécu à Bâle où son père était au service de la SBS, puis à Fribourg dans le quartier du Schoenberg. Il obtient une licence en droit de l'Université de Fribourg. Il étudie ensuite le droit européen au Collège d'Europe à Bruges, puis il conquiert un master en droit de l'Université McGill à Montréal. Marié, il est le papa de cinq enfants.

« La Liberté » du 18 février 2021 présente sa carrière

Les services du conseiller fédéral Ignazio Cassis, chef du Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), ont confirmé la démission d'Yves Rossier. Celui-ci est une personnalité politique de premier plan. Il a occupé des postes stratégiques depuis trois décennies. Sa démission a fait parler de lui dans les couloirs de la Berne fédérale. Car Yves Rossier, 60 ans, depuis quatre ans ambassadeur à Moscou, s'en est allé visiblement fâché. C'est un pavé de plus dans le jardin du conseiller fédéral Ignazio Cassis, qui doit affronter un flot de critiques sur la gestion de son département des affaires étrangères.

Yves Rossier a quitté le DFAE de son plein gré. Il a participé pendant de nombreuses années à la politique étrangère suisse, en tant que secrétaire d'État puis en tant qu'ambassadeur de Suisse à Moscou. Le DFAE ne s'est pas prononcé sur les raisons de cette démission et remercie le diplomate de 60 ans pour son engagement. Yves Rossier a commencé sa carrière dans l'administration fédérale au sein du DFAE. À partir de 1990, il a travaillé au Bureau de l'intégration et, quelques années plus tard, il a passé le concours diplomatique. Il a effectué son stage à la Division politique IT avant de travailler comme conseiller scientifique auprès des anciens conseillers fédéraux radicaux Jean-Pascal Delamuraz et Pascal Couchepin. Yves Rossier a été nommé directeur de l'Office fédéral des assurances sociales en février 2004. Puis il suit le conseiller fédéral Didier Burkhalter lorsque celui-ci prend la tête du Département fédéral des affaires étrangères (DFAE). Il est secrétaire d'État de 2012 à 2016. Yves Rossier a joué un rôle-clé notamment dans les négociations préalables de l'accord-cadre avec l'Union européenne. En 2016, Yves Rossier est devenu ambassadeur de Suisse en Russie. Son mandat à Moscou s'est terminé à la fin 2020 et le DFAE voulait le transférer à Riga, en Lettonie. Le Fribourgeois visait plutôt Londres ou Ankara. Le DFAE lui a ensuite proposé d'autres choix, dont un poste à Genève. Mais le diplomate les a tous rejetés. Il n'était pas satisfait des propositions soumises par son employeur.



Une vie trop courte pour ma grand-maman



Grand-maman Eugénie

Isidore Chatagny, de Corserey (1858-1927) épouse Eugénie Guisolan, d'Onnens (1878-1914) le 16 octobre 1896. Eugénie a 18 ans et Isidore 38. Ma grand-maman Eugénie est décédée à l'âge de 36 ans, à l'accouchement de son treizième enfant. Photo Isidore et Eugénie

Les 13 enfants, leur nom est suivi du nom de famille acquis lors du mariage : L'aînée est ma maman Gabrielle, 1897-1991, Barras ; Maria 1898-1954, Stern ; Zélie 1899-1930, Page ; Ida (Sr Antonie 1900-1952) ; Raphaël, 1903-1928, hémophile ; Sara 1904-1984, Zosso ; Bertha 1905-1985,

Telley ; Ernest 1906-1908, hémophile ; Jeanne, 1908-1925, décédée de la méningite ; Michel 1909-1997, Chatagny ; Adèle 1910-1993, Chatagny ; Augusta 1912-1914 ; André, 1914, décédé à la naissance. Noms et dates méritent réflexion ! Grand-maman Eugénie est décédée en 1914. Des factures relatives à son décès ont été retrouvées. Voici une copie de la facture du dîner d'enterrement !

Note
Sur repas d'enterrement à M^{me} Chatagny

<i>Janvier 13</i>	<i>Frs Ch</i>
<i>10% Vinus a 27.50 chs</i>	<i>267 50</i>
<i>2.9 litres a 1.20</i>	<i>34 80</i>
<i>10% café a 0.15 chs</i>	<i>16</i>
<i>Total</i>	<i>fs 318 30</i>

Onnens le 26 Janvier 1914
E. Saroy
acquitté le 25 Février 1914

Frère Roger, charismatique, fondateur de Taizé, assassiné

Roger Schutz-Marsauche - Frère Roger - est né le 12 mai 1915 dans le village vaudois de Provence où son père était Pasteur. Provence est situé dans le district de Jura-Nord vaudois.
<https://www.provence.ch>

Roger Schutz ou Frère Roger est mort assassiné le 16 août 2005 à 20 h 45 à Taizé. Il était le dernier des neuf enfants du pasteur de Provence Karl Ulrich Schutz et d'Amélie Henriette Schutz-Marsauche, une protestante française originaire de Bourgogne. Frère Roger a étudié la théologie protestante aux universités de Strasbourg et de Lausanne,

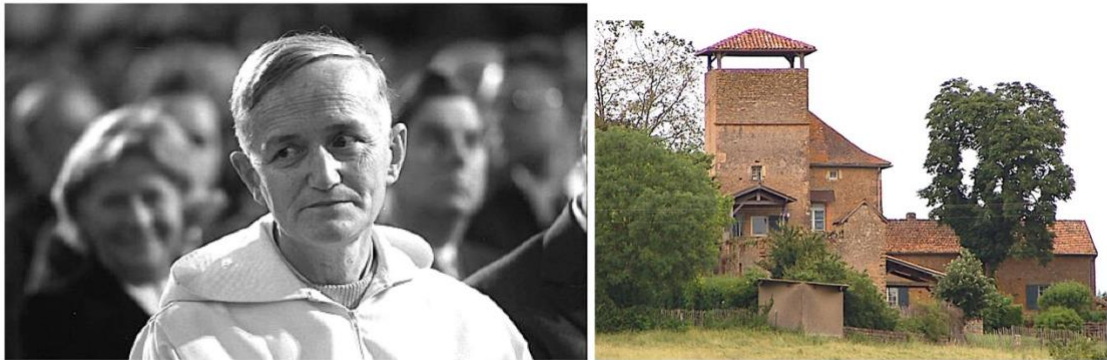
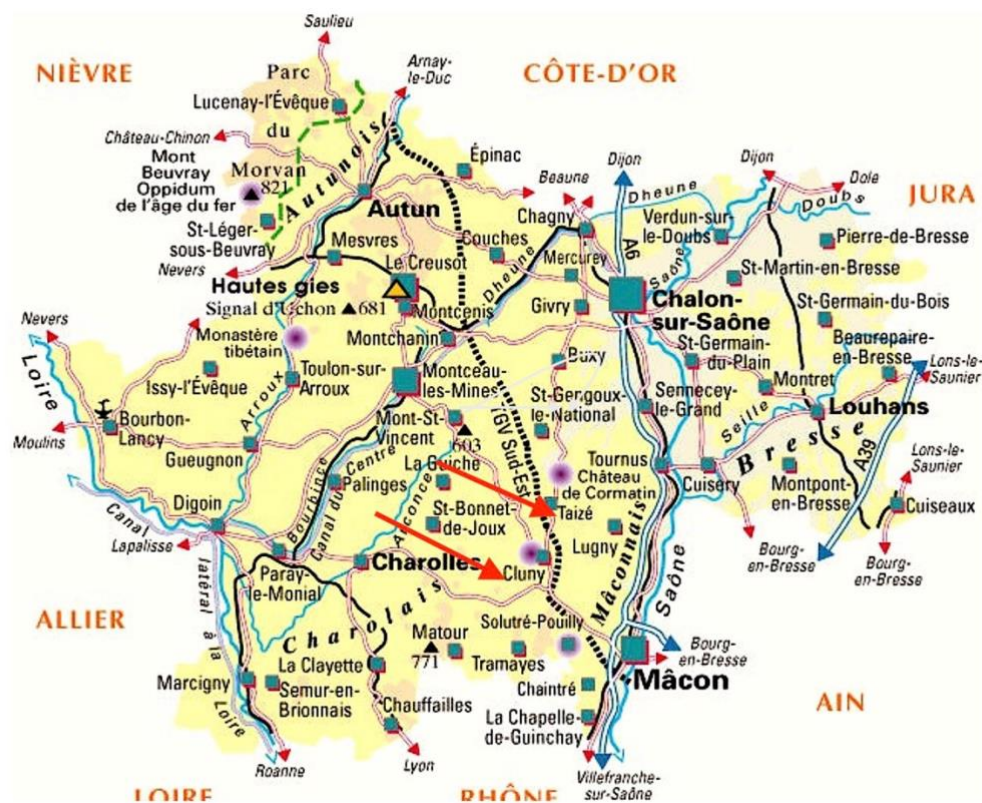


Photo de Frère Roger ; maison de la Communauté à Taizé ; carte du département de Saône et Loire avec mise en évidence de Taizé et Cluny



La Communauté de Taizé

Frère Roger est le fondateur de la Communauté monastique chrétienne œcuménique localisée à Taizé, en Saône-et-Loire. En août 1940, il s'installe avec trois compagnons sur un domaine agricole de la commune de Taizé. Roger Schutz prendra le nom de Frère Roger dans la maison acquise en 1940. La même année, il était consacré Pasteur. Le choix du lieu de cette implantation ne tient pas du hasard. La Communauté s'est inspirée de l'exemple clunisien. Taizé est situé à 9 km de Cluny. Fondée en 1944, la Communauté rassemble actuellement environ quatre-vingts Frères de diverses origines ecclésiales, catholiques, anglicans, protestants. Venant du monde entier, ils ont choisi de vivre ensemble une vie de prière et de célibat. Des contacts réguliers de Frère Roger et de ses successeurs avec le pape et d'autres éminentes personnalités n'ont cessé de marquer la vie exemplaire de Taizé.

Le village bourguignon devenu célèbre accueille chaque année des milliers de jeunes et visiteurs du monde entier pour des temps de prière méditative, de partage et de silence. Frère Roger avait voué son œuvre et sa vie au Christ. « Dépasser la haine, offrir le pardon et aimer » étaient les messages essentiels de Frère Roger. Auteur de nombreux ouvrages de prières et de réflexion, il a reçu le prix Unesco de l'éducation pour la paix en 1988.

L'assassinat

Son assassinat en 2005 à Taizé s'est déroulé en présence des 2500 jeunes de diverses nationalités qui assistaient à la prière traditionnelle dans l'Église de la Réconciliation. Une femme d'origine roumaine âgée de 36 ans a porté trois coups de couteau à la gorge de Frère Roger, décédé immédiatement. « La femme a réussi à s'introduire au milieu du chœur des Frères, a déclaré Frère Émile, porte-parole de la communauté. Elle s'est avancée vers lui, mais on ne l'a pas vue car on était de dos. On a entendu le cri, on s'est retourné, c'était déjà trop tard. » Maîtrisée par des fidèles sans opposer de résistance et placée en garde à vue, l'agresseuse présentait des symptômes de déséquilibre. Son geste est resté inexpliqué. Voir par exemple « La Gruyère » du 18 août 2005.

<https://www.taize.fr/fr/histoire>

un site qui présente les horizons de Taizé qui s'élargissent au loin à travers le monde.

Le drame de Montrevers : 11 enfants décédés

Le 8 janvier 1941, une tragédie médicale s'est produite à l'Institut Montrevers à Fribourg. Celui-ci était situé près de la Porte de Morat. Lors d'une campagne de vaccination contre la diphtérie, une grave erreur d'un laboratoire a provoqué l'administration de toxine diphtérique au lieu d'anatoxine, causant la mort de onze enfants.

Un grand merci au professeur et historien Jean-Pierre Dorand pour les renseignements précieux et indispensables qu'il m'a communiqués. Voici le texte de son dernier mail : Inoculation de 16 vaccins antidiphtériques mais ce fut de la toxine diphtérique. Bilan 11 morts. Procès : deux personnes de 79 ans, médecin et chef du laboratoire cantonal, et une de 39 ans, laborantine. Bilan : chef du laboratoire acquitté et la laborantine et le médecin ont trois mois avec sursis pour homicide par négligence. Voir : Jean Bourgnecht, au service de la cité, pages 49-52

La tragique méprise a fait onze morts

Des décès survenus à la suite d'une erreur commise à l'Institut de bactériologie dans l'envoi d'un flacon qui aurait dû contenir de l'anatoxine pour vacciner les enfants contre la diphtérie. Il contenait au contraire de la toxine... On ne sait pas exactement comment cette erreur a pu être commise. Une enquête a été ouverte par M. Neuhaus, juge d'instruction de la Sarine. Le flacon fatal a été envoyé par l'Institut de bactériologie à l'Institut de Montrevers. Le médecin traitant a fait les prélèvements nécessaires en vue de la vaccination. Quinze enfants se trouvaient dans l'Institut de Montrevers au moment où cette opération fut effectuée. Onze d'entre eux ont ressenti immédiatement des malaises avec une forte poussée de fièvre. On a cru tout d'abord qu'il s'agissait d'une réaction produite par l'injection du vaccin. On a fini par découvrir, avec horreur, qu'on avait employé la toxine. On avait ainsi injecté à forte dose le germe de la diphtérie dans l'organisme des enfants. Six sont morts dans la nuit de jeudi à vendredi, malgré tous les soins prodigués par les Sœurs. Quatre enfants ont été transportés à l'Hôpital cantonal dans un état désespéré, tandis qu'une fillette ne pouvait déjà plus être déplacée. Les quatre ont succombé à leur tour. « La Liberté » du 11 janvier 1941 donne les noms des enfants décédés.

À l'Institut de Montrevers, ce fut une désolation indescriptible. Cet Institut était tenu par des Sœurs de Saint-Charles. Les mêmes dirigeaient le Château du Bois à Belfaux. Ce sont en général des enfants nés dans la Maison de Belfaux qui étaient élevés à Montrevers.

Quand 20 000 protestants français s'établissent en Suisse

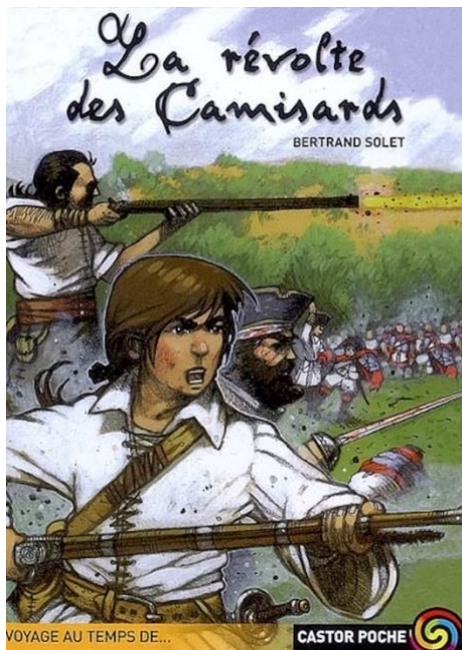
L'Édit de Nantes

Les guerres de religion en France sont les huit guerres civiles d'origine religieuse qui se sont succédé de 1562 à 1598. Elles opposaient partisans du catholicisme et partisans du protestantisme. Promulgué en avril 1598 par Henri IV, l'Édit de Nantes met fin aux guerres de Religion en France. Il instaure une coexistence pacifique entre catholiques et protestants en garantissant la liberté de conscience et des droits civils et politiques à la minorité protestante.

Révocation de l'Édit de Nantes

En octobre 1685, Louis XIV signe l'Édit de Fontainebleau. C'est une révocation de l'Édit de Nantes. Tout exercice de la religion protestante est violemment interdit. Les pasteurs ont quinze jours pour se convertir ou s'exiler. Au total, quelque 60 000 réfugiés ont traversé la Suisse, en prenant le soin d'éviter les régions catholiques. Mais le voyage n'était pas sans péril. Le 5 septembre 1687, deux barques remplies de voyageurs ont chaviré peu avant Lyss. Sur les 137 passagers, 111 ont perdu la vie.

La plupart des réfugiés ont quitté la Suisse et beaucoup se sont rendus dans le nord de l'Allemagne, dans une région dépeuplée par la guerre de Trente Ans. Environ 20 000 huguenots sont restés en Suisse. Si, au début, les activités locales ont été concurrencées, l'immigration a toutefois été positive à long terme pour l'économie. Les huguenots ont apporté de nouvelles idées et des modes de production innovants.



Les Camisards

Les Camisards sont des paysans protestants des Cévennes et du Bas-Languedoc qui se sont soulevés entre 1702 et 1704 contre les persécutions qui ont suivi la révocation de l'Édit de Nantes. Les Camisards portaient une chemise blanche par-dessus leurs vêtements pour se reconnaître de nuit. Ils se sont insurgés contre l'oppression et la violence des mercenaires de Louis XIV, les « Dragons ». Ces derniers, cruels et sans pitié, ont brisé les foyers de milliers de familles protestantes simplement parce qu'ils n'adhéraient pas à la religion catholique du roi. Les enfants étaient arrachés à leurs parents, les femmes étaient emprisonnées, et les hommes enchaînés sur les galères du roi ou mis à mort sans scrupules. La guerre des Camisards a causé la mort d'environ 12 000 à 15 000 personnes : combattants, civils et troupes royales.

Francis Jammes, 1868-1938



« Clara d'Ellébeuse » (lire dans Wikisource). J'ai relu ce roman au ton naïf, imprégné de la crédulité religieuse de jadis. La vie de Jammes fut tourmentée, pleine de rebondissements et de contrastes. Resté en marge des mouvements littéraires, Jammes développe un style caractérisé par sa simplicité dans la forme et le vocabulaire. Il prône dans ses poèmes une vie simple et proche de la nature, avec une dimension religieuse importante après sa conversion. Il a exercé une grande influence sur les auteurs de son temps, notamment Alain-Fournier, François Mauriac ou Anna de Noailles.

Un passage du dernier chapitre de « Clara d'Ellébeuse »

Ce fut par une sereine matinée de mars que Clara d'Ellébeuse se tua. Le ciel était limpide comme la nacre de certaines eaux; les nuages légers et rares s'écaillaient, à peine ardoisés. Mille oiseaux chantaient sur les platanes nus, et les lauriers-thyms étaient fleuris. Des coqs se répondaient. Les métairies luisaient sous les rosées. Les bourdonnements confus du printemps qui va venir s'élevaient des verdure jaunissantes des blés nouveaux. Ça et là, dans le parc, les corolles rosâtres des magnolias à fleurs nues semblaient des flammes. Sur les pelouses brillaient les anémones-sylvies aux feuilles tremblantes. Les primevères jaunes et roses, les violettes, les renoncules, les pulmonaires, les petits-houx ornaient les talus des haies. Les Pyrénées tremblaient au loin, pareilles à des glaçons flottants d'azur et de neige

Une découverte : le patrimoine militaire exceptionnel du Portugal

La compagne de mon petit-fils Gabriel Ayet, Katia Monteiro, a vécu en Belgique mais elle est originaire du Portugal. Criminologue, elle vit avec Gabriel et leurs jumeaux non loin d'Yverdon.



Elle m'a brièvement décrit la région portugaise à laquelle elle-même et sa famille sont attachées. Elle m'envoie entre autres une photo de la forteresse militaire médiévale de

Juromenha et elle précise que cette forteresse est dans la belle région d'Alentejo. Cette région s'étend sur 31 385 km² et comprend une grande partie de la moitié sud du pays. Elle se situe à une centaine de kilomètres d'Elvas, la ville d'origine de Katia classée au patrimoine mondial de l'Unesco. Elvas, dans l'Alentejo, possède le plus vaste système de fortifications bastionnées à douves sèches au monde. Explication : une douve, terme généralement employé au pluriel, est un fossé rempli d'eau ; sans eau, il s'agit de douves sèches. Une fortification pentagonale ou bastion est un ouvrage de défense militaire en forme de pentagone (5 côtés) .

<https://voyagista.fr/visiter-elvas-portugal-voir-faire/>

À voir à Elvas - recommande sa ressortissante -, le Forte da Graça qui est son monument préféré. Le **Forte da Graça**, officiellement « *Forte de Nossa Senhora da Graça* » est un chef-d'œuvre de l'architecture militaire situé à 1 km au nord d'Elvas. Perché à 412 m d'altitude, il domine la frontière espagnole et fait partie des fortifications d'Elvas, classées au **patrimoine mondial de l'Unesco**. « L'aqueduto Da Amoreira », *un très bel et énorme aqueduc* se trouve juste à l'extérieur du centre historique d'Elvas.

Le Portugal possède un patrimoine militaire exceptionnel, façonné par des siècles de conflits, des invasions maures à la guerre d'Indépendance. Ses places fortes majeures se concentrent le long de la frontière espagnole et sur ses côtes.

Un court trajet en voiture relie Elvas à Campo Maior, une ville pittoresque de l'Alentejo chargée d'histoire. La légende veut que Campo Maior ait été choisie comme refuge par un groupe de personnes cherchant à se protéger des invasions arabes, ce qui témoigne de sa situation stratégique et de sa beauté naturelle.

Abbaye de Fahr ? Pas ou peu connue en Romandie

Dans le canton d'Argovie, Würenlos possède une petite enclave, le couvent de Bénédictines de Fahr, à l'intérieur du canton de Zurich. *Fahr est aux portes de la ville de Zurich*. Cette enclave argovienne avec son couvent demeure une destination spirituelle, agricole et touristique très prisée. Actuellement, environ 18 à 20 Sœurs bénédictines vivent à Fahr. Ce couvent, sur la rivière Limmat, appartient au monastère d'Einsiedeln depuis sa fondation vers 1130. Il est le seul couvent d'Argovie qui ait survécu au Kulturkampf. Il forme le seul double monastère au monde avec l'abbaye d'Einsiedeln.

<https://eichinger.ch/eichifamilyhom/Kloester/FR/Fahr.htm>

Évolution

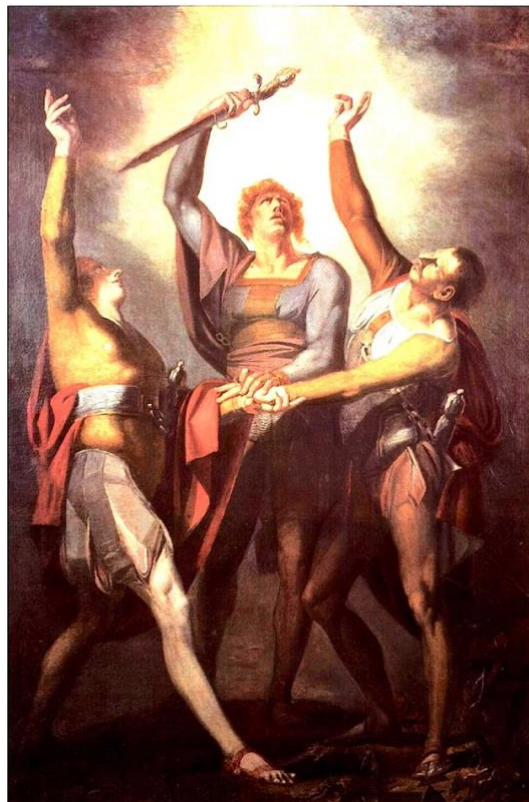
Le 1^{er} février 1944, l'abbaye a fondé une école ménagère agricole, active jusqu'en 2013. Fahr comprenait aussi une ferme-école, louée dès 2013 selon les critères de l'agriculture biologique. Le « magasin à la ferme » propose, en plus des propres produits frais de saison, des spécialités de producteurs et productrices régionaux. En outre, sont présentées différentes réalisations des Bénédictines.

Le premier jardin « Laudato si' » de Suisse alémanique a été inauguré en mai 2021 au couvent de Fahr, d'après une idée de la novice Judith Samson. Des herbes et des plantes médicinales indigènes, pas exotiques, y sont cultivées. « Laudato si' » est inspiré par la seconde encyclique du pape François. Ayant pour sous-titre « Sur la sauvegarde de la maison commune », elle est consacrée aux questions environnementales et sociales, à l'écologie intégrale, et de façon générale à la sauvegarde de la Création.

Photo : l'abbaye de Fahr et son jardin « Laudato si' »



Premier août



Le serment des trois Suisses au Grütli est un tableau de l'artiste suisse Johann Heinrich Füssli, (1741-1825), réalisé en 1779-1781. Füssli bénéficiait d'une renommée internationale.

Cette huile sur toile est une peinture d'histoire illustrant le moment du serment du Grütli, lequel voit les délégués des cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald se jurer de secouer le joug des Habsbourg sur la prairie du Grütli, en 1307. Les trois individus sont ici représentés les mains jointes et regardant vers le ciel, l'autre bras levé, la figure du centre en brandissant une épée. Commande de la ville de Zurich, l'œuvre est aujourd'hui conservée au Kunsthaus. C'est Aegidius Tschudi (1505-1572), au plus tard, qui donna aux « trois Suisses » une identité historicisante : Werner Stauffacher, de Schwytz, Walter Fürst, d'Uri et Arnold de Melchtal, d'Unterwald.

Marc Waeber, Marcus le grand Bolze

Extraits de « La Gruyère » du 19 août 1986

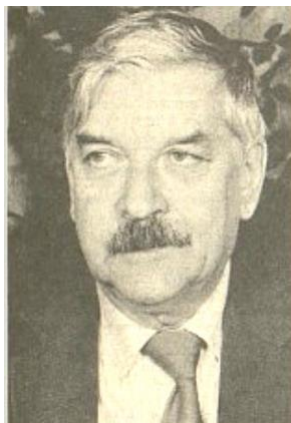
Sa plume si élégante, qui faisait vivre aussi bien les propos sensibles que les opinions tranchées, était à l'image de sa voix : la douceur du tissu ourlé d'humour n'empêchait pas la vivacité des angles. Marc Waeber- notre vieux Marcus - a quitté ce monde dans la nuit du 15 au 16 août. Il avait 66 ans. À sa religion du non-alignement, Marcus devait des incompréhensions et des inimitiés. Sans doute en avait-il cure. Mais c'était plus fort que lui : il devait continuer à donner comme à prendre les coups. Le parcours ? Aussi riche que sinueux, en toute fidélité à lui-même. Études de latin-sciences au Collège Saint-Michel, qui conduisent au greffe du Tribunal de la Sarine et à la police de sûreté. Puis il entame sa carrière de billettiste à « L'Indicateur ». C'est le dessus de l'iceberg. Marc Waeber, en coulisse, pond des quantités de pièces radiophoniques et, sous le pseudonyme de François Chabrey avec Marcel-G. Prêtre, il est l'auteur de sept douzaines de romans d'espionnage. Billettiste, il donne ses « En passant » à « La Gruyère », assumant une part des remplacements à la rédaction quand Gérard Glasson siège au Conseil national. Il est député au Grand Conseil dès 1966 pour trois périodes. Puis c'est la rupture, Marcus devient député indépendant. En 1982, il fonde le Parti libéral, et c'est sous cette étiquette qu'il poursuit un combat de parti. L'indépendant Marc Waeber, le libéral - dans l'acception non politique pour commencer - aura poursuivi une vie sociale d'une rare intensité. L'ancien athlète, cycliste, footballeur, hockeyeur et basketteur avait enfin découvert les plaisirs de la voile, au large de Chabrey. Il livrait combat dès lors que la cause lui semblait valoir son poids de vie.

D'après M.G.

L'hommage de François Gross

Ah! Le sourire de Marc Waeber. C'était son élégance, sa fleur à la boutonnière. Lumineux, juvénile, tendre comme son ironie, il le versait au cœur de tous ces Fribourgeois rencontrés au gré de ses balades dans la ville. Il était Bolze, et du Criblet. Cette qualité, fièrement claironnée d'un accent qui l'annonçait, lui donnait des droits sur « sa » ville. Une cité est administrée par des édiles élus, généralement intègres et parfois austères. Elle perd son âme quand elle ne compte pas, aussi, quelques inlassables tisseurs d'humanité. Marc Waeber s'était royalement octroyé cette magistrature. Il écoutait la voix de ceux qui ne savent se faire entendre. Il leur prêtait un style où ils se retrouvaient. Il aurait pu devenir lion, rugir tel un tribun. Mais il savait que « dans la vie, les gens sérieux ne sont jamais graves » et il avait évité cette glissade vers les cimes solitaires.

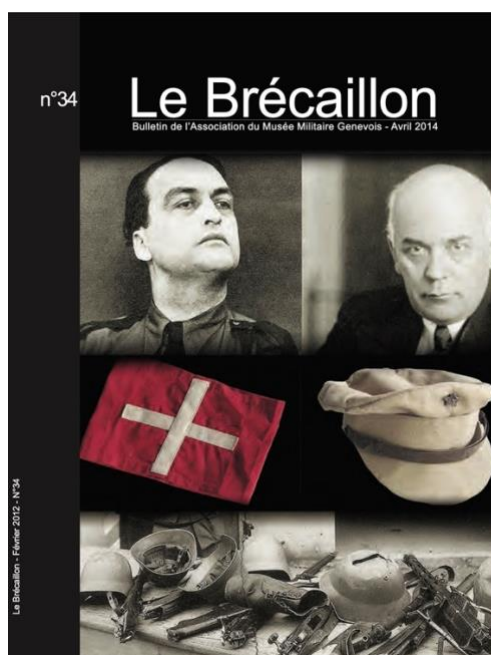
Fribourg était au centre de son univers. Mais Fribourg n'était pas son seul univers. Marc Waeber, romancier et auteur dramatique, a écrit, seul ou en collaboration, près d'une centaine de romans policiers et plus de cent cinquante pièces radiophoniques, théâtre populaire de l'ère des masses. Il était écrivain et pouvait, sur ce point, en remonter aux gens de peu de lettres. Mais il avait sa pudeur et préférait que l'on attribuât son œuvre littéraire à sa déconcertante facilité qu'aux heures passées devant sa machine à écrire. Sa façon d



apprêter les gens et les choses lui valut des adversaires et des adversités. S'en est-il attristé ? Il avait, soudain, de ces mélancolies comme en ont les enfants quand ils découvrent que la vie a sa part de chiennerie. Ce voltairien, cet amant de la beauté dici-bas était blessé par l'immensité et la profondeur de la bêtise humaine. D'autres seraient tombés dans l'aigreur ; lui décochait des pichenettes à la société et réservait à quelques rares intimes une tendresse qu'il enveloppait d'humour. C'est ce Marc Waeber-là que pleurent aujourd'hui les siens, parmi lesquels sa fille notre consœur et collaboratrice, Eliane Imstepf-Waeber que nous assurons de notre sympathie respectueuse et cordiale.

F. G « La Liberté » 18 août 1986

Militants genevois opposés, années 30-40



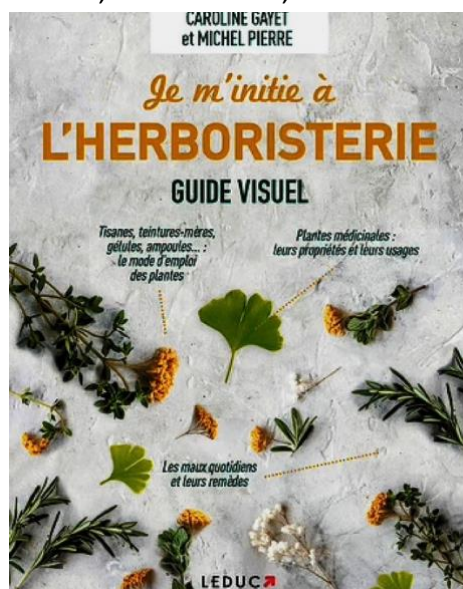
À gauche, Georges Oltramare, chef de l'Union nationale - militant fasciste et fervent de la collaboration en France pendant l'occupation nazie -, dans une posture très mussolinienne. Il affiche sur lui un emblème de l'Union nationale. À droite, Léon Nicole, leader du Parti socialiste genevois et rédacteur en chef du journal « Le Travail ». Devant lui, une casquette du type de celles portées par les militants communistes lors de l'enterrement de leur camarade Fürst, mécanicien et dirigeant du parti communiste genevois tué le 9 novembre par une rafale de fusil-mitrailleur. Cette coiffure est du modèle porté par les communistes allemands dans

les années 30. En bas, les armes et équipements ramassés après la fusillade au boulevard du Pont d'Arve. La fusillade du Pont d'Arve, fusillade de Plainpalais, a eu lieu le 9 novembre 1932 à Genève. Ce soir-là, des jeunes recrues de l'armée suisse ont ouvert le feu sur une foule de manifestants ouvriers et antifascistes, faisant 13 morts et plus de 65 blessés.

Trésors au bord du chemin

Gérard Glasson, une fois de plus, nous donne une leçon de style. C'est clair, c'est l'expression de détails précis et fleuris !

(...) Mais où sont donc les bonnes et braves tisanes d'antan : le taconnet, le serpolet, la choura, la centaurée, le trèfle de marais, la menthe poivrée ? Mon père était quelque peu



herboriste. À la saison propice, il se munissait d'un sac de toile. Il chaussait ses souliers cloutés. Et il battait la campagne et la montagne à la recherche de simples. Il connaissait toutes les caches et toutes les espèces. Il savait la différence entre une primevère banale et un « pekoji ». Il n'ignorait aucune des qualités de l'absinthe, fille parfumée de l'alpe. Il fouillait les sous-bois, les talus ensoleillés, les rives bruissantes des ruisseaux. Il ne se trompait jamais. Chaque année, à la période favorable, il prenait la même direction. Et il rentrait avec une abondante cueillette. Il la triait patiemment. Il l'analysait avec un air entendu. Il la faisait sécher à l'ombre, sur des feuilles de papier. Puis il la serrait dans une série de boîtes de fer-blanc soigneusement étiquetées.

Ainsi, les herbes médicinales faisaient partie du régime ordinaire de la famille. Chaque soir, un bol de tilleul, calmant réputé, remplaçait pour les enfants le traditionnel marchand de sable. Aviez-vous l'estomac chaviré ? C'était la camomille qui entraînait dans la danse. Pour les maux de reins et de vessie, les queues de cerise s'avéraient souveraines. Après l'extraction d'une dent, un rinçage de mauves s'imposait. Sur une plaie douloureuse, on appliquait une fleur de lis à l'eau-de-vie. Pour la constipation, papa connaissait le secret d'un mélange fort efficace. Pour la diarrhée, autre breuvage mystérieux dont les effets, joints à ceux du chocolat noir ou du vin rouge, étaient convaincants.

De la sorte, la maisonnée ne fournissait guère de clients au pharmacien. Et la marmaille jouissait d'une santé excellente. Et que ferait l'industrie chimique si les gens se mettaient à herboriser ? D'ailleurs, les esprits progressistes n'ont plus foi dans ce qu'ils nomment avec mépris les remèdes de bonne femme. Une publicité savamment organisée dit à chacun ce qu'il doit ingurgiter dans tel ou tel cas. Les statistiques prouvent que ces conseils sont suivis. La consommation des analgésiques, entre autres, est proprement effarante. Et les apothicaires, qui les vendent, en dénoncent eux-mêmes les dangers. L'heure n'a-t-elle pas sonné de revenir à la raison ?

J'ai reçu récemment un livre qui aurait fait plaisir à mon père. Il est intitulé « Trésors au bord du chemin ». Son auteur est Joseph Triponez. Celui-ci a rédigé - selon ses termes - un manuel d'herboristerie moderne. Dans sa préface, il écrit : « Après plus de trente-cinq ans de pratique active dans la belle et vaste profession que le destin m'a assignée et dont ma bonne et sainte mère m'inculquait les rudiments dans ma tendre enfance, je fais, aujourd'hui, une constatation à mon avis importante. Il n'existe, actuellement, en Suisse romande, et peut-être bien en France et en Belgique, aucun ouvrage de vulgarisation concernant l'herboristerie, vue à la lumière de la phytothérapie moderne. »

M. Triponez a décidé de suppléer à cette carence. Sa plume habile et son expérience immense apportent au lecteur une somme de connaissances extraordinaires. Chaque page est enrichissante. Elle évoque pour moi le temps heureux où le pot de tisane fumait sur la table familiale. Hélas ! lorsque je suis souffrant, j'ai tendance à perdre la mémoire. Et, je me précipite sur les médicaments les plus chers et... les plus radicaux. Mais qui s'en étonnerait ?

« La Gruyère », 6 août 1970, article de Gérard Glasson : « Trésors au bord du chemin », de Joseph Triponez. Editions Ed. Cherix et Filanosa S.A., Nyon, 1968

Sissi

Loin de la romance incarnée par Romy Schneider dans les films où elle est Sissi, la véritable histoire d'Élisabeth - Sissi - est une tragédie. Née Élisabeth Amélie Eugénie de Wittelsbach, (Maison qui a régné sur la Bavière devenue un État allemand le 1er janvier 1871, lors de la fondation de l'Empire allemand dirigé par la Prusse), Sissi est devenue l'impératrice d'Autriche et la reine de Hongrie en 1854, en épousant à 16 ans l'empereur d'Autriche-Hongrie François-Joseph 1^{er} de Habsbourg-Lorraine, mieux connu sous le nom de Franz. Même plus de 125 ans après son décès survenu en 1898, Sissi continue d'inspirer les mass media. Des nombreux récits sur sa vie, bien qu'ils soient plus ou moins fidèles à la réalité, on retient d'elle sa personnalité anticonformiste, sa beauté, sa vie palpitante et son sort tragique.



La célèbre trilogie cinématographique de **Sissi** avec Romy Schneider comprend trois films principaux réalisés par Ernst Marischka : *Sissi* (1955), *Sissi impératrice* (1956) et *Sissi face à son destin* (1957) En 1981, la mort accidentelle de son fils David à l'âge de 14 ans est un choc profond. Le 29 mai 1982, Romy Schneider est retrouvée morte dans son appartement parisien à l'âge de 43 ans, sans que les causes de son décès soient clairement définies.

Un protocole insupportable pour Sissi ; son « affection » pour son mari

Sissi a été étouffée par le protocole de la cour de Vienne et par sa belle-mère tyrannique, l'archiduchesse Sophie de Bavière, qui était d'ailleurs sa tante. Dépressive et obsédée par sa beauté, Sissi a vécu recluse à la fin de sa vie.

Elle a eu une forme d'affection pour François-Joseph, mais leur relation était complexe, marquée par l'étouffement de la cour de Vienne, les longs voyages de Sissi et son profond besoin de liberté. En 1853, lors de leur première rencontre à Bad Ischl - station thermale au sud de la Haute-Autriche -, la jeune Élisabeth avait été fascinée et charmée par l'empereur qui était éperdument amoureux d'elle. Très vite, Sissi s'est sentie prisonnière de la lourde charge de la cour viennoise et de l'emprise de sa belle-mère, ce qui l'a poussée à fuir en effectuant de multiples voyages. Avec les années, elle a développé avec son mari une relation platonique et respectueuse, allant même jusqu'à encourager la liaison de François-Joseph avec l'actrice Katharina Schratt pour rompre sa solitude. Sissi avait été profondément marquée par le décès de son fils l'archiduc Rodolphe. (En réalité un drôle de bonhomme !)

Voir : https://fr.wikipedia.org/wiki/Drame_de_Mayerling

Sissi assassinée



Sissi a été assassinée lors de son voyage en Suisse. Le samedi 10 septembre 1898, Sissi et sa dame d'honneur doivent prendre le bateau pour Montreux à 13 h 40. Habituellement pressée, l'impératrice d'Autriche s'attarde pourtant quelques minutes pour contempler le Mont Blanc. À 13 h 35, les deux femmes sortent de l'hôtel et accélèrent le pas pour se rendre au bateau à vapeur. En se dépêchant, les deux femmes ne remarquent pas la présence d'un homme posté derrière le douzième arbre du quai. Au moment où l'impératrice arrive à l'embarcadère, l'homme vient à sa rencontre, puis lève le poing droit serré sur Sissi. Après avoir vérifié son identité, il la poignarde d'un coup de lime de 9 cm au cœur. L'assassin est Luigi Lucheni, un anarchiste italien.

Note d'histoire, la fin de l'Autriche-Hongrie

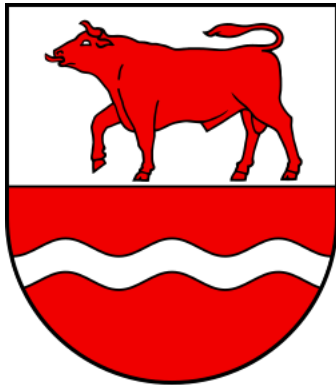
L'Autriche et la Hongrie se sont séparées à la fin de la Première Guerre mondiale. Cette séparation marque la disparition de l'empire d'Autriche-Hongrie, la double monarchie créée en 1867. Franz - François-Joseph - époux de Sissi n'a pas été le dernier empereur d'Autriche-Hongrie. Le dernier souverain est Charles 1^{er} d'Autriche, aussi roi de Hongrie. Il a succédé à son grand-oncle François-Joseph 1^{er} décédé le 21 novembre 1916 en pleine Première Guerre mondiale, après 68 ans de règne ! L'authentique héritier de l'Empire austro-hongrois l'archiduc François-Ferdinand, qui devait succéder à son oncle François-Joseph, avait été assassiné ainsi que son épouse par le nationaliste serbe de Bosnie Gavrilo Princip le 28 juin 1914 à Sarajevo. Cet événement est présenté comme l'élément déclencheur de la Première Guerre mondiale. L'Autriche-Hongrie a été dissoute en 1918 après sa défaite lors de la Première Guerre mondiale, et son territoire a été divisé pour former de nouveaux pays comme **l'Autriche, la Hongrie et la Tchécoslovaquie**.

https://fr.wikipedia.org/wiki/François-Joseph_Ier

Des symboles récents

On prête volontiers aux armoiries des origines très anciennes. Rien n'est plus faux. La grande majorité des drapeaux fribourgeois ont été créés entre 1912 et 1943. Certes, quelques

communes possèdent des blasons plus historiques, comme les chefs-lieux et les cités d'origine médiévale. Mais en 1939, lorsque la Confédération réclame aux cantons la bannière de toutes leurs communes pour l'Exposition nationale, Fribourg se trouve bien embarrassé. Quelque 120 des 284 communes du moment étaient encore sans armoiries. Le Gouvernement confie alors à Hubert de Vevey la création de ces emblèmes, qui sont rassemblés dans l' « Armorial des communes et des districts du canton de Fribourg », publié en 1943. Le mouvement avait commencé peu avant la Première Guerre, lorsque Frédéric-Théodore Dubois, bibliothécaire de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, inaugure la publication des armoiries communales sous forme de cartes postales. Plusieurs drapeaux sont créés de toutes pièces à



ce moment-là. Mais il fallut attendre la Seconde Guerre pour achever le travail. Officialisant l'armorial en 1943, le conseiller d'État Aloïs Baeriswyl disait la fierté que devaient susciter ces nouveaux blasons. « *La Gruyère* » 2 août 2001

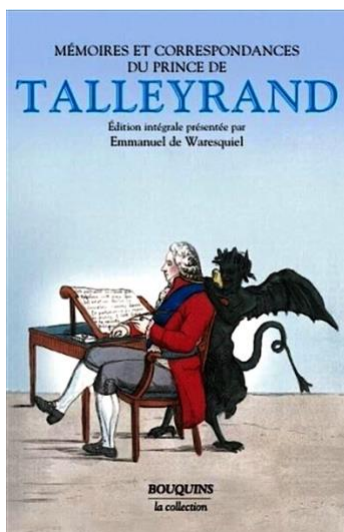
Le taureau sur les **armoiries de Bulle** est dû au rapprochement entre le terme patois « bolè » - jeune taureau - et le nom de la cité. La présence du taureau a des origines historiques médiévales. La Tour-de-Trême annexée à Bulle dès 2006 a modifié l'armoirie de Bulle. Le flot représente la Trême.

Talleyrand, le Diable boiteux, 1754-1838

Charles-Maurice de Talleyrand Périgord, communément appelé Talleyrand, est né en 1754 à Paris où il est mort en 1838. Il a traîné longtemps derrière lui une image sulfureuse... « *On dit toujours de moi ou trop de mal ou trop de bien ; je jouis des honneurs de l'exagération* », disait celui que l'on a surnommé longtemps « le Diable boiteux ». Pourquoi boiteux ? Il avait un pied bot...

Dans l'histoire de France, peu d'hommes d'État ont en effet été aussi controversés que Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord. Les royalistes le considéraient comme un traître à sa classe. Les catholiques comme un traître à sa religion. Les jacobins comme un traître à la Révolution. Les bonapartistes, enfin, comme un traître à Napoléon. En cause, son incroyable faculté de métamorphose politique : entre le règne de Louis XVI et celui de Louis-Philippe, celui qui a commencé sa carrière comme évêque a servi neuf régimes, traversant presque sans encombre la Révolution, l'Empire, la Restauration et la monarchie de Juillet. Il a exercé à deux reprises la charge d'ambassadeur de France au Royaume-Uni : en 1792-1793 pendant la Révolution, puis de 1830 à 1834 sous la monarchie de Juillet. Il a assisté aux couronnements de Louis XVI en 1775, de Napoléon I^{er} en 1804 et de Charles X en 1825... Napoléon disait que Talleyrand était comme les chats, qu'il se débrouillait toujours pour retomber sur ses pattes.

Dans « Talleyrand, la puissance de l'équilibre » (Perrin / BNF), Charles-Éloi Vial analyse, sources à l'appui, le rôle important joué par ce diplomate de haut niveau à la légende noire. Si on devait résumer la légende noire de Talleyrand, il faudrait citer Victor Hugo, dans « Choses vues ».



« C'était un personnage étrange, redouté et considérable ; il était noble comme Machiavel, prêtre comme Gondi, défroqué comme Fouché, spirituel comme Voltaire et boiteux comme le diable. On pourrait dire que tout en lui boitait comme lui : la noblesse, qu'il avait faite servante de la république, la prêtrise, qu'il avait traînée au Champ de Mars, puis jetée au ruisseau, le mariage, qu'il avait rompu par vingt scandales et par une séparation volontaire, l'esprit, qu'il déshonorait par la bassesse. Cet homme avait pourtant sa grandeur. Les splendeurs des deux régimes se confondaient en lui ; il était prince du vieux royaume de France, et prince de l'empire français. Ce diplomate de génie continue de fasciner et d'intriguer. Pendant trente ans, du fond de son palais, du fond de sa pensée, il avait à peu près mené

l'Europe. Il s'était laissé tutoyer par la Révolution, et lui avait souri, ironiquement, il est vrai, mais elle ne s'en était pas aperçue. Il avait approché, connu, observé, pénétré, remué, retourné, approfondi, raillé, fécondé tous les hommes de son temps, toutes les idées de son siècle. » (...)

Deux pensées de Talleyrand

Tout ce qui est excessif est insignifiant.

Si les gens savaient par quels petits hommes ils sont gouvernés, ils se révolteraient vite.

https://www.herodote.net/Un_eveque_au_service_de_la_Revolution-synthese-240.php

Cologne (Köln), son histoire et ses caractéristiques

Évolution de Cologne

Une histoire chargée, contrastée avec ses appartenances diversifiées bien présentées dans le site mentionné ci-après. Un passage où Cologne devient française...

https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_Cologne

« Le 8 octobre 1794, le général Jean-Baptiste Jourdan, vainqueur à la bataille de Fleurus (1794), rentre dans la ville. Dès 1794, les troupes révolutionnaires érigent un arbre de la liberté sur la place Neumarkt, et mettent en place le paiement par assignats, ainsi que le calendrier républicain. En 1798, Cologne est intégrée au département de la Roer et l'université de Cologne est fermée. En 1801, tous les habitants de la ville reçoivent la nationalité française. Napoléon visite la ville en 1804, puis à nouveau en 1811 en compagnie de l'impératrice Marie-Louise, fille aînée de François 1^{er}, empereur d'Autriche-Hongrie ».

Après le congrès de Vienne, les troupes prussiennes occupent Cologne en 1815 et la ville revient à la Prusse.

La Cathédrale

Cologne est une ville âgée de 2 000 ans. Emblème de l'architecture gothique classique édifée au sein d'une vieille ville reconstruite, la cathédrale de Cologne, avec ses deux flèches, est également connue pour son reliquaire médiéval en or et la vue spectaculaire qu'elle offre sur le fleuve. En 1945, la cathédrale est un des seuls édifices restés debout après les bombardements incessants qu'a vécus la ville de Cologne. La raison serait que son architecture atypique lui permettait d'être reconnue facilement par les pilotes alliés, servant donc de point de repère. Elle n'est cependant pas épargnée par les dégâts : sa voûte a été détruite, mais l'ensemble a été restauré en 1950.



1 Carte Allemagne 2 Ville de Cologne 3 et 4 cathédrale de Cologne. Photos envoyées par notre petit-fils Gabriel Ayet



Il a fallu plus de 600 ans pour construire cet édifice exceptionnel. La cathédrale de Cologne doit son existence à un trésor : les reliques des Rois mages et leur somptueux reliquaire en or. Les plans de ce sanctuaire à cinq nefs se caractérisent par une recherche inédite de gigantisme

et de perfection géométrique. Le chantier débute en 1248. Si la cathédrale est consacrée en 1322, les travaux avancent ensuite lentement, jusqu'à s'interrompre au XVI^e siècle à cause de la Réforme et de la Renaissance. Après l'occupation napoléonienne de la ville de 1794 à 1814, dont l'édifice sort relativement épargné, un marchand d'art de Cologne, soutenu par Goethe et le futur roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, projette de relancer les travaux pour faire de l'ouvrage un symbole de l'unité allemande. En 1880, neuf ans après la proclamation de l'Empire allemand qui s'est déroulée au château de Versailles le 18 janvier 1871, ses deux tours tutoient enfin le ciel, culminant à 157 mètres du sol. Mais la Seconde Guerre mondiale apporte son lot de destructions : neuf des voûtes principales s'effondrent sous les bombardements. Depuis, la cathédrale a bénéficié d'importantes restaurations avec des apports modernes, qui se poursuivent aujourd'hui.

L'eau de Cologne

Jean-Marie Farine, parfumeur italien, s'installa à Cologne au début du 18^e siècle. Il se mit à produire, dès 1708, une « eau admirable », ou *Aqua mirabilis*. Allant à contre-courant des parfums capiteux, l'eau de Farina était produite à l'aide d'un mélange d'huiles essentielles et d'alcool quasi pur.

Verdun, « Le pique-nique en enfer »

Dans « La Gruyère », Gérard Glasson relate une visite exceptionnelle... Merci G.G. dr nous rappeler un moment inoubliable de l'Histoire !

Verdun !... Il y a quarante-cinq ans (l'article date de 1961), un million et demi d'hommes s'entretuaient sur ce champ de bataille historique. Affreuse boucherie ! Bilan : huit cent mille morts. Et pourquoi ? Je me posais la question, l'autre jour. Avec trois amis gruériens, je visitais le charnier de 1916. L'auto gravissait allègrement ces verdoyantes collines dominant la Meuse qui furent le calvaire de tant de soldats. Elle suivait ce que l'on appelait, naguère, la voie sacrée. C'est, aujourd'hui, une route asphaltée qui court dans un décor champêtre. Des terrains labourés par les obus, plus de trace ! Les forêts dévastées ont repoussé. La végétation est d'une abondance digne de cette Argonne aux richesses sylvestres si nombreuses.

La paix dominicale régnait sur les lieux. Le ciel était bleu, l'air pur. Oh ! bien sûr, les touristes ne se contenteraient point de cette nature tranquille et accueillante. Les cimetières militaires ne sont pas seuls à leur rappeler l'atroce tuerie. On a multiplié les monuments commémoratifs. On a construit l'énorme ossuaire de Douaumont avec son phare qui perce la nuit. On a conservé la fameuse tranchée des baïonnettes, dans laquelle une section de poilus furent enterrés vivants par une explosion.

Contre une taxe modeste, chacun peut descendre dans les galeries humides et obscures des forts que se disputèrent, mètre par mètre, les troupiers de Pétain et ceux du Kronprinz (Le Kronprinz à Verdun désigne le prince héritier allemand Guillaume de Prusse, commandant de la V^e armée allemande qui a dirigé l'offensive de 1916.) Le guide est même un ancien combattant de Verdun. Au revers de son veston, il arbore toute une brochette de décorations. Il a vécu le drame sanglant. Et il le raconte. Mais il semble débiter un boniment. Il a quelque

chose du camelot de foire ou du vieil acteur cabotin. Ça, un héros ? Ça, un brave entré dans la légende. Eh ! oui. Le temps a raison des plus formidables tragédies.

À Verdun, la France et l'Allemagne se sont mesurées dans un duel épique. Que reste-t-il de cette lutte spectaculaire ? Dans la cathédrale de Reims, j'ai vu de jeunes recrues allemandes, stationnées en Champagne, qui admiraient les vitraux lumineux du Moyen Âge. Non loin des uniformes gris et des casquettes plates, les calots d'un groupe d'artilleurs français. Et dire que les grands-pères de ces gosses se sont peut-être, mutuellement, étripés à Verdun ! Il est, sans doute, possible de lire leur nom sur quelques-unes de ces milliers de croix blanches qui s'alignent, comme pour une macabre parade, dans la molle ondulation du coteau.



Verdun ! Terre d'héroïsme, arrosée par des flots de sang. Enfer géant du sacrifice, du patriotisme et de la souffrance humaine. En ce clair dimanche, des dizaines de voitures étaient arrêtées au bord de la chaussée. Des groupes de pique-niqueurs étaient dispersés sur les talus, à l'orée des bois et dans les prés. On buvait gaîment et l'on saucissonnait à l'endroit où des héros étaient morts. On s'ébattait joyeusement sur les sentes ombreuses d'où partaient, autrefois, les attaques meurtrières. Une atmosphère de kermesse familiale, avec ses rires de femmes et ses cris d'enfants, avait remplacé le grondement sinistre des canons, l'aboiement des mitrailleuses, le crépitement des grenades.

Alors, j'ai pensé à l'absurdité de la guerre. J'ai songé à son inutilité. Où sont, maintenant, les vainqueurs et les vaincus de Verdun ? A quoi servent-ils ? Dommage que l'on ne s'avise de cela que quarante-cinq ans après.

G. G. « La Gruyère » 23 septembre 1961

Le Kronprinz, Guillaume de Prusse (1882-1951)

Friedrich Wilhelm Victor August Ernst von Preußen, est souvent désigné par son titre de *Kronprinz*. Fils aîné de l'empereur allemand Guillaume II, qui est dernier empereur d'Allemagne. Il a abdiqué en 1918 à la suite de la défaite allemande (guerre de 14-18). Le Kronprinz a dû se contenter d'être héritier du trône et de ne jamais régner.

À Verdun, il commandait la 5^e armée allemande, Le *Kronprinz* est encadré par ses chefs d'état-major successifs, Konstantin Schmidt von Knobelsdorf jusqu'au 21 août 1916 puis Walther von Lüttwitz, des professionnels expérimentés. Une lettre de Guillaume II à son fils, au début du conflit, résume bien la position du jeune prince : « Je t'ai confié le commandement de la 5^e armée. Tu auras le Generalleutnant Schmidt von Knobelsdorf comme chef d'état-major. Ce qu'il te conseille, tu dois le faire » Le Kronprinz commande pendant le conflit depuis son quartier général à Charleville dans les Ardennes. Au même moment, il entretient une liaison adultérine avec une veuve française.

Le Kronprinz se caractérise par sa frivolité personnelle et les maîtresses allemandes ou françaises qu'il collectionne. Dans les années 1930, Guillaume de Prusse se montre proche des nazis. Le *Kronprinz*, âgé de 63 ans en 1945, réside dans un de ses châteaux en Allemagne, entretenant de multiples liaisons. Son épouse vient de temps en temps lui rendre visite pour lui donner de quoi subvenir à ses besoins.

Lors de l'occupation de l'Allemagne en 1945, après la Seconde Guerre mondiale, il se présente au général de Lattre de Tassigny pour lui demander de subvenir à ses besoins en matière de confort pour lui et sa maîtresse et d'agir pour que ses propriétés situées en Prusse ne soient pas détruites par les Soviétiques. Lui faisant remarquer qu'au même moment l'Allemagne se trouve en ruine, que des millions d'Allemands souffrent de la faim, meurent au combat dans des conditions atroces, de Lattre lui dit : « Vous êtes lamentable, monsieur. Lamentable ! » Il est enterré au château de Hohenzollern, son dernier refuge, dans le Land de Bade-Wurtemberg.

Église catholique de Gland (Vd)

La paroisse catholique de Gland, dans le canton de Vaud, dispose depuis peu d'un sanctuaire ultramoderne ! Il a été consacré par Mgr Charles Morerod le 13 février 2022. Un ancien élève de l'école de Cheiry dans les années 50 début 60, Georgy Grandjean, est passé chez moi avec son frère Léonard le 4 août 2026. Georgy, actuellement retraité des CFF, s'est beaucoup investi dans la paroisse de Gland où il est domicilié. Il a rédigé 100 PV en rapport avec la construction de l'église... Le bureau Coretra SA basé à Nyon a conçu la nouvelle église catholique Saint-Jean-Baptiste à Gland. Lauréat d'un concours d'architecture avec le projet « Entre les mains de St-Benoît », le bureau Coretra a remplacé l'ancienne chapelle par un édifice moderne de 250 places.



Superstitions résultant d'hallucinations : scepticisme du recteur J.J. Jaccoud...

Patrice Borcard, dans « La Liberté » du 22 et 23 janvier 1994, commente les souvenirs de Jean-Baptiste Jaccoud, curé de Siviriez de 1872 à 1878, avant sa carrière de professeur de philosophie au Collège St-Michel de 1878 à 1888 et de recteur du Collège de 1888 à 1924. Patrice Borcard se réfère au mémoire de licence de Jean-Pierre Gottrau, « Les paroisses d'Assens et de Siviriez durant le dernier tiers du XIX^e siècle », Fribourg, 1992.

Jean-Baptiste Jaccoud est né et décédé à Fiaugères (Veveyse) 1847-1927. Fils de paysan, il a effectué ses études aux collèges de Saint-Maurice et Saint-Michel, puis au Collegium germanicum de Rome. Il était docteur en théologie et en philosophie. Camérier secret de Léon XIII en 1898, il est devenu Mgr Jaccoud.

Article de « La Liberté », avec de légères modifications

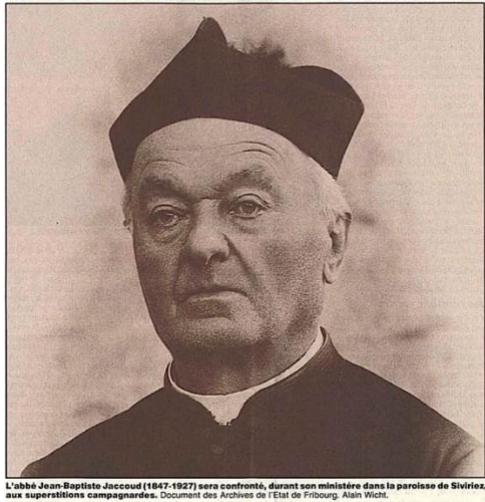
Le « Narrateur fribourgeois » notait, le 23 décembre 1853 : « Les somnambules, devineresses, tables tournantes : tout cela existe aujourd'hui dans notre ville de Fribourg. »

Mais ces croyances populaires ne sont pas l'apanage du milieu urbain. Le mémoire de licence de l'historien Jean-Pierre Gottrau en apporte la preuve. En dressant le tableau de la vie quotidienne d'un curé de la campagne glânoise - celui de Siviriez de 1872 à 1878 - Jean-Pierre Gottrau décrit cette religion populaire, imprégnée de magie et de superstitions. Il dessine ainsi le contexte dans lequel a vécu Marguerite Bays (1815- 1879), une paroissienne du curé Jaccoud.

En analysant l'attitude de ce curé face à la « culture magique des campagnes », Jean-Pierre Gottrau se place au centre des mentalités fribourgeoises. La population glânoise de la deuxième moitié du XIX^e siècle est particulièrement crédule. Hantés par le souci et la quête de la fertilité de la terre, les fidèles de Jean-Baptiste Jaccoud tentent d'attirer sur eux les grâces du « Bon Dieu ». Des processions autour de l'église, des croix élevées à saint Magnus¹ sont autant de gestes de protection contre la peste, les insectes nuisibles ou les maladies contagieuses.

Un penchant pour tout ce qui est surnaturel

Mais il y a davantage. « Dans la paroisse de Siviriez, vers 1870, il existe bel et bien un penchant irrésistible pour tout ce qui est surnaturel », écrit Jean-Pierre Gottrau. Ses manifestations ? Les histoires de revenants, les prophéties, l'intérêt pour la sorcellerie, la pratique des tables tournantes, la croyance dans les maisons hantées. Les ruraux ont soif de sensationnel et de merveilleux.



L'abbé Jean-Baptiste Jaccoud (1847-1927) sera confronté, durant son ministère dans la paroisse de Siviriez, aux superstitions campagnardes. Document des Archives de l'Etat de Fribourg. Alain Wicht.

Dans ses souvenirs, Jaccoud note : « À la fin de 1872 et au commencement de 1873, un étrange mysticisme venant de France se répandait de plus en plus. » L'historien français Claude Langlois parle d'un ensemble de « conjonctures miraculeuses ». Les apparitions de la Salette (1846) et de Lourdes (1858) excitaient les imaginations des campagnes helvétiques. À Chapelle, une voyante aurait reçu de la Vierge Marie le cordon de chasteté de saint Joseph. À Saint-Martin et Siviriez, on parle d'apparitions. Et de toute « la région de Sales qu'on appelle parfois la Vendée fribourgeoise, proviennent des récits de revenants et de sorcellerie », commente le curé Jaccoud. « Il y a là de véritables superstitions résultant

d'hallucinations », écrit-il, lui qui s'efforce de tourner cette « sacralité naturelle » en une « véritable religion populaire ».

Les assassinats commis par deux frères Equey de Saint-Martin avaient surexcité les esprits. (Lire le « Confédéré » du 15 mars 1851) :

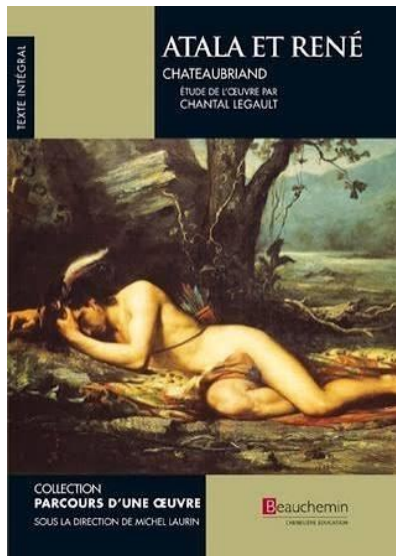
<https://www.e-newspaperarchives.ch/?a=d&d=LCG18510315-01.2.1&e=-----fr-20--1--img-txIN-----0----->)

Les domestiques et les colporteurs sont présentés comme les principaux relais de transmission de ces « niaiseries nuisibles à la religion ». Et les malheurs qui frappent les hommes et les bêtes - les porcs de Siviriez sont atteints de rouget - sont, dans leur esprit, le fruit de sorts ou de maléfices. À Siviriez, l'aubergiste recourt aux exorcistes officiels, les capucins de Romont.

Difficile pour le curé Jaccoud de placer la frontière entre les superstitions locales et le « vrai surnaturel ». Dans cette catégorie, Jean-Pierre Gottrau évoque le cas de Marguerite Bays (1815-1879), une paroissienne du curé Jaccoud. S'il évoque dans ses souvenirs cette femme « honnête, modeste et sincère »; s'il évoque ses stigmates et ses moments d'extase, le prêtre demeure prudent à propos de « Goton de la Pierraz ». Mais Jean-Pierre Gottrau, par la fine analyse qu'il propose de ces croyances populaires, fait avancer la compréhension du milieu dans lequel vécut celle qui va devenir sainte. *D'après Patrice Borcard*

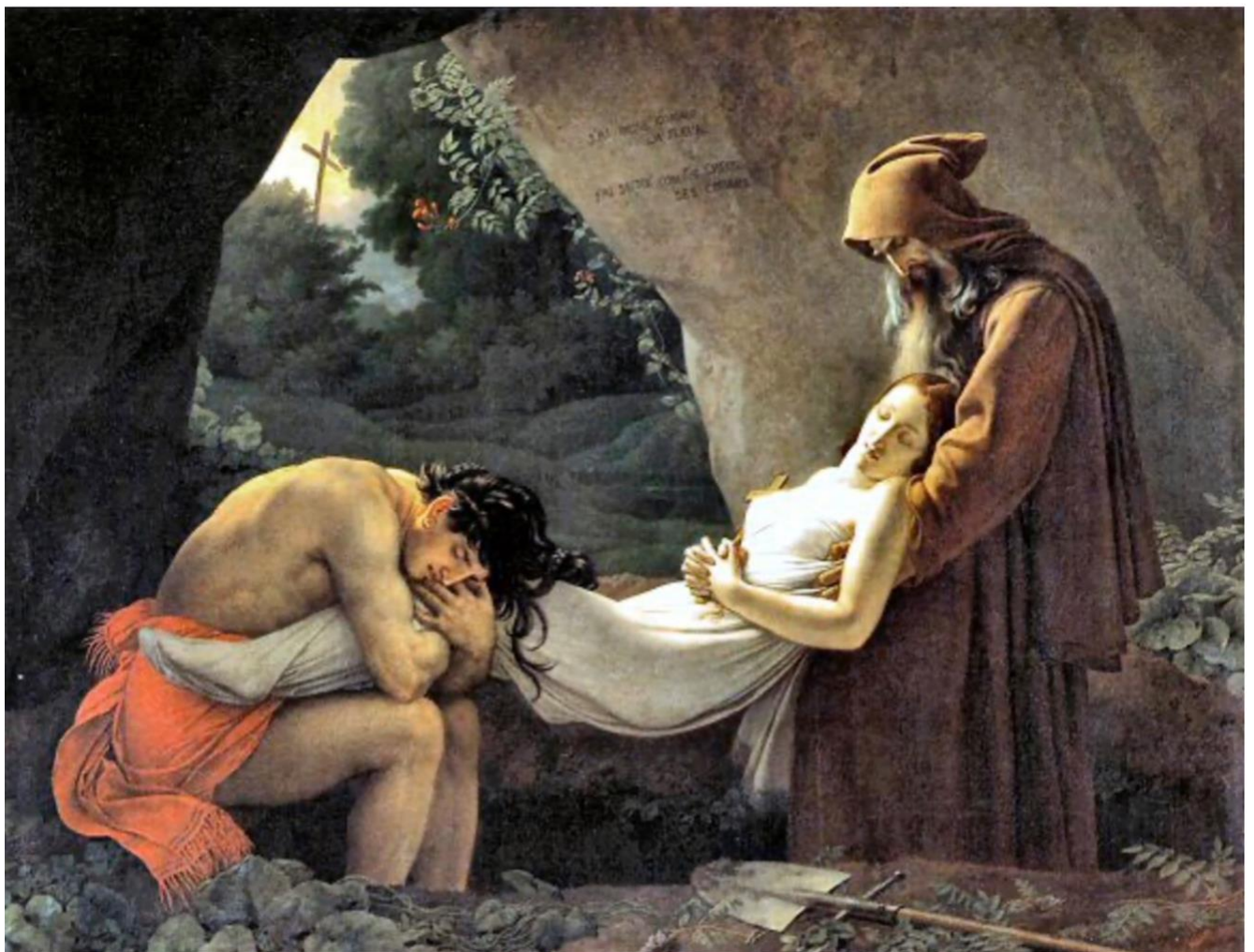
¹ **Saint Magne de Füssen** (en latin : *Magnus*, en allemand : *Magnus von Füssen*), est un saint catholique ermite, thaumaturge et missionnaire du VIII^e siècle en Allemagne, à l'origine de l'abbaye de Füssen (Bavière), probablement originaire d'Irlande. Il est mort en 756 ou 772 à Füssen. Considéré comme l'un des apôtres de l'Allgäu avec saint Colomban et saint Gall, il est fêté le 6 septembre. Il est invoqué comme protecteur des cultures et pour la lutte contre les ravageurs.

Atala et René, de Chateaubriand, bref aperçu



René, jeune Français exilé dans les forêts de la colonie après une vie douloureuse, est accueilli en Louisiane chez les Natchez par le vieux Chactas. Celui-ci raconte sa jeunesse à René : Il est aimé d'une jeune fille chrétienne, Atala. Elle l'aide à s'évader, car Chactas est prisonnier et condamné par la tribu d'Atala. Par une nuit d'orage, Chactas et Atala arrivent dans un village isolé, où ils sont secourus par le père Aubry, un missionnaire français qui dirige une petite communauté d'Indiens convertis au christianisme. Chactas, convaincu par le prêtre, promet de se convertir pour épouser Atala et couler avec elle des jours heureux dans ce petit village. Mais son bonheur n'est que de courte durée : Atala a secrètement avalé du poison. Elle avoue au père Aubry que, vouée depuis l'enfance à la religion par sa mère, elle a fait vœu de chasteté

et de célibat. Tourmentée par son amour pour Chactas, elle a préféré se suicider plutôt que de manquer à sa promesse.



Atala au tombeau (Funérailles d'Atala), par Girodet (1808).

Mai 1940 – mai 1945

Il y a dans la vie de l'humanité de singulières coïncidences. En mai 45, le monde en délire célèbre la paix. Voilà cinq ans, jour pour jour, il faisait connaissance avec la guerre, la « vraie ». Jusque-là, il n'avait vécu que la drôle de guerre. L'arme au pied, les belligérants jouaient au chat et à la souris. Abrités derrière des fortifications impressionnantes, ils se guettaient. Et la lutte se limitait à quelques rencontres de patrouilles dans le « no man's land ». À peine parfois un épisode plus dramatique : l'invasion de la Pologne, le naufrage du cuirassé allemand « Graf von Spee », le débarquement allemand au Danemark et en Norvège. Mais tout cela n'était, au fond, qu'amusements de gens qui fourbissaient leur épée pour de plus grandes choses.

Enfin, survint ce 10 mai 1940. Le printemps éclatait dans toute sa splendeur. Partout des fleurs. Il n'y avait - semblait-il - plus qu'à attendre le temps des fruits et à ignorer ces hommes qui prétendaient se battre en restant dans leurs trous. Mais soudain, le cataclysme se déchaîna. En quelques instants, toute l'Europe occidentale fut embrasée. Une jeunesse blonde et musclée déferla sur les routes de Hollande, de Belgique et de France. Avec ses « Panzer » meurtriers, ses « Stukas » et ses lance-flammes, elle réduisit en poudre tout ce qui s'opposait à son avance.

Une à une, les armées qui tentaient de l'arrêter succombèrent. D'abord les Hollandais que des nuées de parachutistes et d'espions avaient ligotés avant même qu'ils puissent se défendre. Puis le roi Léopold avec ses troupes. Enfin les Français à Dunkerque, sur la Somme, sur l'Aisne, partout. Et lorsqu'il n'y eut plus de soldats, les « feldgrau », de leurs avions et de leurs autos blindées, mitraillèrent les civils en chantant « Erika ». C'était bien cela la guerre fraîche et joyeuse que le « Führer » avait promise aux siens. Un moment de rude bagarre où il fallait en mettre un coup.

Puis l'offensive-éclair. Le « Blitz », comme l'appelaient les stratèges à monocle d'Outre-Rhin. Alors, les machines à croix gammée se ruaient à la conquête des villes et des campagnes. Rien ne les arrêta. Pas même les longues colonnes de réfugiés qui fuyaient devant elles. Ces milliers de vieillards, de femmes et d'enfants que les jeunes dieux en uniforme de « l'Ordre nouveau » ne songeaient pas à épargner. C'était ainsi qu'Adolf Hitler forgeait le destin de l'univers pour un millénaire.

Cinq ans ont passé. Le Führer est mort, comme un héros de légende ou peut-être simplement comme un financier véreux en faillite. Son œuvre ne lui a pas survécu. De l'Europe occidentale, ses fidèles sont allés batailler en Europe orientale. Ils ont essayé de mettre le grappin sur l'Afrique. Ils ont fini par se casser les dents sur ce gros morceau qu'était la Russie. Après avoir rêvé de croisades lointaines et d'un empire mondial, ils ont dû défendre contre l'envahisseur leur propre lopin de terre. C'est là qu'ils ont mordu la poussière. Terrible retour des choses !

Les conquérants farouches qui, le 10 mai 1940, franchissaient la Meuse pour écraser là France - l'« Erbfeind », l'ennemi héréditaire, comme ils la nommaient - et pour gouverner le monde, doivent faire aujourd'hui de salutaires réflexions. Mais combien sont-ils encore, en Allemagne, les témoins de ce printemps tragique ? Tant de croix ont été plantées, durant ces cinq ans, aux bords des chemins d'Europe, dans les sables africains et dans les steppes de l'Asie. Il y a aussi

tant de tombes sans croix et sans nom. Tant de morts... Et ce ne serait rien si ce grand massacre avait servi à quelque chose. *Civis « La Gruyère » 9 mai 1945*



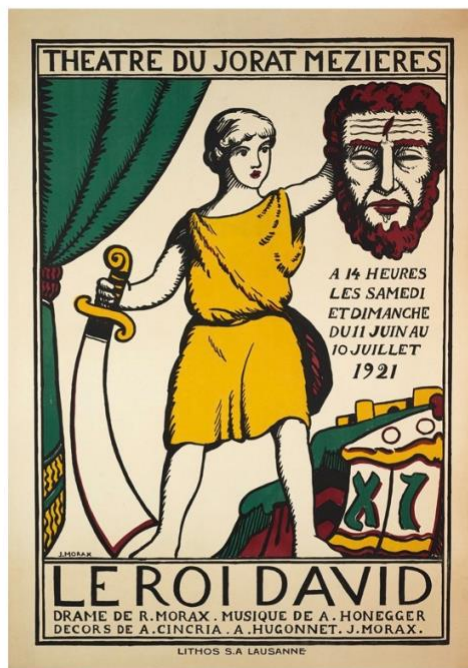
Lausanne fête l'armistice

Mézières - Jorat, La « Grange Sublime »

Mois de juin 1914. Le théâtre du Jorat, créé en 1908, a donc 6 ans. Son fondateur, René Morax (1873-1963), célèbre dramaturge et metteur en scène né à Morges, est considéré comme « le père du théâtre romand ». Il est l'auteur de ce célèbre « Tell » produit en 1914, doté d'une musique de Gustave Doret. Les mises en scène se succèdent, parmi lesquelles « Aliénor » qui a précédé « Tell » en 1910, « Le Roi David » en 1921, avec la musique d'un compositeur encore inconnu, Arthur Honegger et le remarquable « Davel » en 1923. Il est aussi l'auteur de petites

pièces et de farces, dont « Les Quatre Doigts et le Pouce » en 1915, popularisée par le Théâtre des Faux-Nez en 1955.

Morax est un auteur intelligent. Il sait que, pour plaire au public, il faut orienter la réflexion vers des thèmes populaires. Revenons par exemple à « Tell » : en cette veille de Première Guerre mondiale, son héros Guillaume Tell est le symbole helvétique de la résistance contre l'oppression. « Tell » impressionne un public émerveillé, dont le roi des Belges Albert 1^{er}, par son sens du devoir et du patriotisme. Ce qui séduit également le monarque, c'est la situation du théâtre. Il s'intègre parfaitement dans l'environnement naturel de Mézières et dans le paysage collinaire du Jorat. La construction n'est pas en pierre, faute de moyens dont ne disposait pas Morax. Elle a été édifée avec du bois et des tuiles et sera qualifiée de « Grange sublime » par le conseiller fédéral Hans Peter Tschudi en 1965, lors d'une représentation d'« Aliénor ». Ce spectacle, évoquant les croisades et un amour médiéval, a connu un immense succès populaire et de nombreuses reprises.



En 2025, après 19 mois de travaux, le Théâtre dévoile ses espaces rénovés, modernisés et agrandis. Plus de 2000 personnes ont profité des spectacles, visites guidées et diverses animations lors du week-end d'inauguration des 6 et 7 septembre. La manifestation officielle a rassemblé autour de Madame Elisabeth Baume-Schneider, conseillère fédérale, de nombreuses personnalités culturelles et politiques.

Photo de René Morax



Gilbert Rappo (1921-2017), au service des jeunes

Le chalet du Hohberg lui tenait spécialement à cœur. *Le Club alpin section Moléson a tenu à rendre hommage à Gilbert Rappo, de Pensier. Maître maréchal-forgeron, professeur puis directeur de l'École professionnelle, artisanale et industrielle, membre de la Commission d'apprentissage pour la profession de maréchal-forgeron, il ne s'est pas contenté d'être à l'avant-garde dans sa profession. Passionné de montagne, il a fait bénéficier le Club alpin suisse (CAS) section Moléson de ses talents d'alpiniste et d'entraîneur de la jeunesse. Gilbert Rappo, à sa retraite, était membre d'honneur du CAS. Son épouse, admirable, était Jeanne, née Page, d'Avry-sur-Matran, cousine germaine de JMB. L'entreprise Rappo de Pensier a conservé sa vitalité.*

L'hommage du CAS est reporté dans « Épisodes de la vie fribourgeoise XII », 2019. Extraits :

Gilbert a 5 ans en 1926 lorsque son père le prend en montagne. De Planfayon, ils montent au Schwyberg, la petite sœur dans le sac à dos du papa. Plus tard, il fait des randonnées dans les Préalpes fribourgeoises avec des amis de son père, de très bons alpinistes, dit-il. Cocollet Marguet, en 1945, l'incite à devenir membre du CAS. Ce qu'il accepte avec enthousiasme.

Le CAS a adressé un hommage à Gilbert Rappo :

Merci Gilbert pour l'immense travail que tu as fait pour le Club, pour toutes ces années de bénévolat et pour tous ces jeunes, enfants et adolescents, à qui tu as fait apprécier la montagne et la camaraderie. Aujourd'hui, ils se rappellent avec joie le beau temps passé dans les camps du Hohberg.

Tes engagements au sein du comité de 1952 à 1980 - de 1972 à 1977 en tant que président - t'ont amené à écrire une page capitale de l'histoire du CAS et certainement de celle du Hohberg et du Wildhorn.

Une assemblée de la section Moléson du CAS en 1975

À droite, Gilbert Rappo lors de cette assemblée



A droite, Gilbert Rappo lors de cette assemblée

Après les souhaits de bienvenue adressés par le président Gilbert Rappo, la séance fut déclarée ouverte. Tout de suite, les 70 participants ont été entraînés dans le tourbillon de la vie de la

section. Le rapport des activités hivernales a permis de constater l'énorme travail effectué au sein de la section. Ce ne sont pas moins de 36 courses mises sur pied en hiver.(...)

Alpiniste et chef de camp

Avec beaucoup de modestie - un des traits de son caractère - Gilbert parle de ses 4000. Bien sûr, il a gravi le Mont Blanc et le Mont Rose. Il mentionne aussi, en passant, le couloir Marinelli sur la face est du mont Rose, appelée face himalayenne des Alpes, et l'Arête Young au Breithorn. Comme si ces courses combien exigeantes étaient des promenades du dimanche !

Pendant 12 ans, il est d'abord chef des courses d'hiver. Il organise des camps au Hohberg. Il y participe du 25 au 31 décembre pour les Ojiens (de OJ, organisation de jeunesse) et du 1^{er} au 6 janvier pour les enfants à partir de 7 ans. Il assure ces séjours pendant 20 ans. Bien des chefs de camp ont bénéficié de ses services. Tel ce Père de Torry qui est devenu plus tard directeur de la bibliothèque du Vatican. Gilbert dit avoir rencontré des personnalités très intéressantes lors de ces multiples camps d'hiver.

Le Hohberg lui tenait particulièrement à cœur. Pendant 30 ans, Gilbert a consacré beaucoup de temps, de travail et de passion dans ce chalet et ses environs. Il a lutté pour le conserver à l'époque où il était question de le vendre car les comptes étaient déficitaires. Il s'y est opposé avec force. Il a cherché et il a trouvé les moyens de se sortir de ce mauvais pas. Le CAS, reconnaissant pour sa fidélité et sa rigueur, lui a conféré l'honorariat.

Et le Hohberg a conservé par la suite une enviable animation qui se poursuit de nos jours.

Pétain et Sigmaringen

Sigmaringen est une petite ville de 5000 habitants située dans le sud de l'Allemagne, dans le land du Bade-Wurtemberg. La famille princière de Sigmaringen appartient à la Maison de Hohenzollern-Sigmaringen, une branche souveraine de la dynastie allemande des Hohenzollern. Après la libération de Paris du 19 au 25 août 1944, Ribbentrop, ministre allemand des affaires étrangères, a donné l'ordre de déplacer le gouvernement de collaboration français de Vichy à Sigmaringen. La famille princière a dû quitter le château en toute hâte. L'irruption du gouvernement de Vichy et de ses adeptes, de septembre 1944 à avril 1945, a fortement agrandi la population de la ville. En tant qu'ancienne ville de résidence princière, Sigmaringen disposait d'un grand château et de bâtiments adaptés. Philippe Pétain et ses ministres furent logés au château. Une partie du gouvernement, dont Pétain, a refusé d'exercer le moindre pouvoir ou de participer aux activités de la Commission gouvernementale pro-nazie de Fernand de Brinon. Se considérant comme prisonnier des Allemands et cloîtré dans ses appartements, Pétain a rejeté toute collaboration active. La veille de l'entrée des troupes du général de Lattre de Tassigny dans Sigmaringen, les collabos et membres du gouvernement ont fui la ville. Sigmaringen a passé sous occupation des troupes françaises. Après la Seconde Guerre mondiale, Philippe Pétain a été jugé pour haute trahison en juillet 1945 par la Haute Cour de justice. Reconnu coupable, il a été condamné à mort. Mais sa peine a été commuée en prison à perpétuité par de Gaulle en raison de son grand âge. Il est mort en captivité sur l'île d'Yeu en 1951.



Photo du château de Sigmaringen

Philipp(e) Albert Stapfer (1766-1840), un ministre clairvoyant

Le texte publié ci-après est dû à Philippe-Albert Stapfer, un Argovien né à Berne dont la carrière s'est déroulée principalement en France. Il fut le seul ministre de l'éducation nationale qu'ait eu la Suisse. C'était au temps de la République helvétique (1798 - 1803). Sa mère était Louise Sophie Burnand, née à Moudon en 1737. Stapfer, avec qui ont collaboré des pédagogues dont le Père Grégoire Girard et Pestalozzi, avait des idées sur les buts de l'École, idées vraiment novatrices à l'époque ! Important de lire sur Wikipédia « Philipp Albert Stapfer ». C'est une présentation de cet avant-gardiste visionnaire... Consulter aussi le DHS.



M^{me} Chénodame - pins

Hollog & Kappelerdruck Kunstanstalt H. Feh. Zürich

Stapfer

Stapfer : (...) *Quand nos concitoyens verront que notre but n'est pas uniquement d'en faire des sujets tranquilles, soumis et propres à servir d'instruments au gouvernement, mais que nous voudrions les mettre en état de pouvoir exister, penser, juger, agir par eux-mêmes, de pouvoir*

jouir de l'estime d'eux-mêmes et de tous les avantages que procurent une indépendance réelle, une sage liberté et le sentiment réfléchi de leur dignité. Ce n'est qu'alors qu'ils se persuaderont que la Révolution n'est pas simplement un déplacement d'anciens maîtres auxquels le caprice du sort en a substitué d'autres, mais qu'elle est une véritable régénération de l'État, un changement qui a le respect de l'homme pour base et le bien public pour but. (...)

Plus grave que certains châtiments corporels ?

La cruauté mentale concerne toutes les attitudes et toutes les paroles des éducateurs qui humilient, dévalorisent et blessent, et qui peuvent parfois marquer pour la vie. Les parents sont autant et même davantage concernés que les enseignants puisqu'ils occupent le premier rang parmi les responsables de l'éducation. Connaît-on les effets néfastes de leurs sarcasmes, ou de leur indifférence, voire de leurs humeurs ? Les écoliers et les étudiants - parfois inconsciemment - peuvent, eux aussi, manifester une cruauté mentale qui poignarde la foi du professeur en son métier. Pensons aux chahuts, aux farces douteuses, à la mauvaise foi. Le célèbre film « Les risques du métier » demeure un témoignage éloquent !

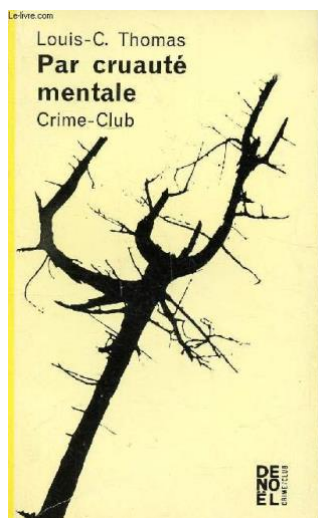
Dans un article intitulé « Enfants victimes, la fin du silence », le Dr Mounoud¹ énumère divers mauvais traitements, qu'ils soient physiques, psychiques ou sexuels. Il donne les exemples suivants de mauvais traitements psychiques ou cruauté mentale :

- le rejet, par lequel l'éducateur refuse de reconnaître les capacités d'un enfant ou qui ne tient aucun compte de ses désirs
- l'isolement, qui consiste en une privation de sortie, ou de jeux, ou en un enfermement
- l'appréhension, qui est une menace de mauvais traitements ou d'abandon
- l'indifférence, qui est la privation d'attention, d'affection, d'amour, de tendresse ou de câlins
- la perversion, par laquelle les parents ignorent les valeurs morales ou sociales et donnent une "éducation" différente de celle de la société dans laquelle vit l'enfant
- l'adultification qui exige des enfants des comportements d'adultes : faire le ménage, s'occuper des frères et sœurs sans leur laisser le temps de vivre leur enfance, c'est-à-dire de se développer en jouant et en ayant des contacts avec les autres enfants.

Les conséquences ? Elles peuvent revêtir diverses formes. Le Dr Mounoud parle de comportements antisociaux, de troubles du sommeil, de retards du développement, de peurs non justifiées, de comportements extrêmes comme trop de passivité et trop d'agressivité. À long terme, ces enfants devenus parents ne pourront que très difficilement donner ce qu'ils n'ont pas reçu...

Quelles attitudes à avoir face à des enfants victimes de cruauté mentale, ou entraînés à la violence, ceci provenant peut-être de cela ?

Écoutons la psychologue Hélène Monneret : Le rôle de l'enseignant est essentiel. Il doit être à l'écoute, ne rien laisser passer sans explication. L'autorité est nécessaire, de même qu'une certaine dureté. Il doit être le modèle, la référence, S'il est faible, les enfants ne laisseront rien passer et n'admettront ni punition ni critique de sa part. Comment agir en classe avec des enfants sur lesquels rien ne semble avoir prise ? Hélène Monneret a raison de parler de la nécessité d'une certaine dureté. La mièvrerie et la parlotte sont totalement inefficaces. Mais il faut que, derrière cette "certaine dureté", les enfants sentent une ligne de conduite constante, comme aussi la justice et l'amour.



Augustin Berset, auteur de « Le maître éveillé », Paidoguides 1978, par une enquête effectuée dans notre canton, a démontré combien des paroles encourageantes et des attitudes chargées d'affection pouvaient entraîner d'effets heureux et à long terme pour le développement personnel d'un individu. Et combien des propos malveillants pouvaient entraîner des conséquences déplorables.

¹Le Dr Roger-Louis Mounoud est un médecin et pédiatre principalement connu pour son engagement pionnier à Genève dans la protection des enfants victimes de maltraitance et d'abus sexuels.

Edmond-Henri Crisinel, écrivain romand surdoué, marginal, malheureux

Ses écrits, que ce soit la prose poétique d'« Alectone » ou des souvenirs de l'univers ordinaire, soulignent le drame de cet homme discret, un journaliste, aux prises avec ses démons qui engendra une œuvre poétique que certains comparèrent à Gérard de Nerval. Avec « Alectone », écrit sur plusieurs années, drame et symboles se mélangent pour souligner la douleur et l'horreur de l'« univers inhumain » de l'hôpital psychiatrique. « Alectone », nom donné à une patiente dont les cris le tenaient éveillé la nuit, femme réelle et mythique, fille de colère et de compassion, résume bien la teneur de cette œuvre déroutante d'une vérité masquée et pourtant universelle. Hommage à son compagnon décédé, souvenirs d'enfance, des textes pleins d'humour et de nostalgie, complètent ce recueil de textes en prose.



Crisinel
Veiller au seuil du néant
Éric Bulliard

inroulo Presto

« Edmond-Henri Crisinel, né à Faoug près de Morat le 2 janvier 1897 et mort à Nyon le 25 septembre 1948, poète, écrivain et journaliste vaudois. Il étudie à Lausanne, où il se signale par sa culture littéraire, musicale et artistique. Après une année de préceptorat à Zurich (1919), il est atteint d'une grave dépression qui nécessite une hospitalisation. Après son rétablissement, il

détruit ses poésies de jeunesse et commence une carrière de journaliste à « La Revue de Lausanne ». Il exerce ce métier pendant vingt-sept ans, même si de longues périodes de maladie entravent sa carrière. À trente-neuf ans, il retrouve l'inspiration et écrit « Le Veilleur » (1939), « Alectone » (1944), « Nuit de juin » (1945), « Feuillet du Sagittaire » et « Le bandeau noir » (1949). Il se donne la mort à Nyon le 25 septembre 1948. Crisinel laisse une œuvre poétique peu abondante mais de grande densité. » (Wikipédia.)

Dans les rues de Lausanne, on croisait sa silhouette fuyante, son allure élégante. Modeste journaliste, Edmond-Henri Crisinel cachait sous le sourire fragile du bon camarade des tourments intimes qui n'ont cessé de le supplicier. À trois reprises, ces souffrances que lui-même qualifiait d'inhumaines l'ont conduit en hôpital psychiatrique. Le 25 septembre 1948, à Nyon, il s'en est échappé pour se jeter dans le lac. Cette expérience de la maladie mentale, Crisinel l'a regardée en face. Il en a tiré une poésie intense, déchirante. Au cœur de cette oeuvre brève, mais d'une densité exceptionnelle, brille « Alectone », prose cristalline, douloureuse, qui offre le témoignage de ce que d'aucuns appelaient encore, en ce milieu de XX^e siècle troublé, la folie.

Voir Bibliothèque numérique romande, sous C, allez sur Crisinel :

<https://ebooks-bnr.com/nuage-des-auteurs-es/>

À Onnens, la grange qui devient appartements

La grange du « château d'en bas », imposant bâtiment que j'appelais autrefois « La grange à l'oncle Michel » faisait partie du domaine de Michel Chatagny. Celui-ci était le frère de ma maman et le fils d'Isidore Chatagny. En 1876, le fermier Lucien Guisolan, originaire de Noréaz, est acquéreur de la maison et du domaine. Sa fille Eugénie Guisolan épouse Isidore Chatagny, de Corserey, en 1896. C'est ainsi que le château d'en bas et son domaine sont devenus propriété des Chatagny.

Charles, décédé en 2017, est le dernier représentant masculin propriétaire du domaine. Le « château d'en bas » appartient actuellement à sa fille Fabienne, épouse de Romain Angéloz. Comme la grange, avec la diversité de ses locaux – étable pour les vaches, écuries pour les génisses et les chevaux, grange, dépôts à l'étage où étaient amassés le foin, le regain, la moisson, monte-charge, local des outils, fontaine et abreuvoir, etc. – n'étaient plus utilisés, elle fut vendue.

L'acheteur est M. David Steffen, responsable à Onnens de l'entreprise Retrogaz. Chez retrogaz, lit-on sur le site <https://retrogaz.ch/fr/retrogaz-ch-francais/> « nous nous consacrons avec passion à l'art de la restauration et de l'entretien des motos anciennes. »



Pour des raisons de conservation du site et respect du passé, la grange a été transformée en respectant le plus possible son aspect extérieur. Place au bois ! L'intérieur abritera cinq appartements, dont quatre sont déjà vendus ! M. Steffen souhaite que tous les travaux soient terminés à la fin du mois d'octobre 2026.

Photo de gauche, l'ancienne grange avec mon frère Rémy qui, avec son frère Raphaël, a passé bien souvent ses vacances d'étudiant à travailler chez son oncle Michel Chatagny. Photo de droite, prise par Christine le 25 août 2026.

Un livre célèbre, « Marie-Claire » de Marguerite Audoux

Ce roman à succès a directement inspiré le nom du magazine féminin « Marie-Claire », lors de sa création en 1937.

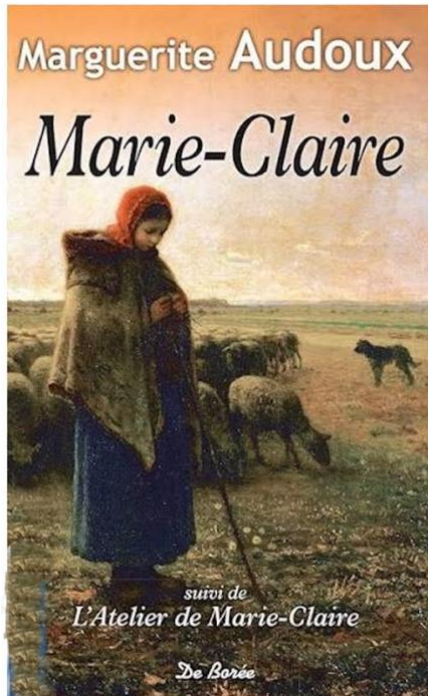
Présentation de cet ouvrage inoubliable par Octave Mirbeau (1848-1917). Mirbeau est un écrivain, journaliste pamphlétaire français, qui règne en maître dans la « République des Lettres. » Dans son « Journal d'une femme de chambre », Mirbeau fait découvrir les détestables dessous du « beau monde ».

Octave Mirbeau écrit :

« Marie-Claire » de Marguerite Audoux, est une œuvre d'un grand goût. Sa simplicité, sa vérité, son élégance d'esprit, sa profondeur, sa nouveauté sont impressionnantes. Tout y est à sa place, les choses, les paysages, les gens. Ils sont marqués, dessinés d'un trait, du trait qu'il faut pour les rendre vivants et inoubliables. On ne souhaite jamais un autre trait, tant celui-ci est juste, pittoresque, coloré. Ce qui nous étonne surtout, ce qui nous subjugue, c'est la force de l'action intérieure, et c'est toute la lumière douce et chantante qui se lève sur ce livre, comme le soleil sur un beau matin d'été.

Marguerite Audoux (1863-1937)

Née dans le Cher à Sancoins, elle est abandonnée par son père à la mort de sa mère. Elle n'a alors que trois ans. Elle grandit dans un orphelinat religieux à Bourges. Elle devient ensuite bergère en Sologne. À 18 ans, elle s'installe à Paris. Elle y travaille comme couturière dans la



pauvreté tout en écrivant la nuit, malgré de graves problèmes de vue. Marguerite Audoux écrivait sur des cahiers d'écolier, et dont la légende raconte qu'ils furent découverts dans un tiroir de sa machine à coudre par un ami qui la poussa à les publier. « Marie-Claire », son premier livre connaît alors un véritable triomphe et reçoit le prix Femina en décembre 1910. D'inspiration autobiographique, l'ouvrage s'enracine dans les souvenirs de son auteure. Le roman déroule la vie très modeste voire miséreuse de Marie-Claire, petite orpheline de Sologne, de son placement dans un orphelinat, suivi d'une vie de bergère, jusqu'à son départ pour Paris où elle devient couturière. « Marie-Claire » connaît un tel succès qu'il reçoit le prix Femina en décembre 1910.

Un passage de « Marie-Claire »

JMB : J'ai relu tout le livre le 30 août 2026. La bergère a 18 ans lorsqu'elle abandonne ses agneaux et ses moutons.

Elle s'enfuit à Paris...

– Les voyageurs pour Paris, traversez !

Dans l'instant même, je vis Paris avec ses hautes maisons toutes semblables à des palais, et dont les toits étaient si hauts qu'ils se perdaient dans les nuages.

Un jeune employé me heurta ; il s'arrêta devant moi en disant :

– Est-ce que vous allez à Paris, mademoiselle ?

J'hésitai à peine pour répondre :

– Oui, mais je n'ai pas mon billet.

Il tendit la main.

– Donnez, dit-il, je vais aller vous le chercher.

Je lui remis une de mes deux pièces, et il partit en courant. Je mis pêle-mêle dans ma poche le billet et les quelques sous de monnaie qu'il me rapportait et, conduite par lui, je traversai la voie, montai vivement dans le train. Le jeune employé resta un moment devant la portière, puis il s'éloigna en se retournant. Il avait, comme Henri Deslois apprécié au temps de mes moutons, des yeux pleins de douceur, et un air grave. Le train siffla un premier coup, comme s'il me donnait un avertissement ; et quand il m'emporta, son deuxième coup se prolongea comme un grand cri.

Flash sur un Prix Nobel original !

Annie Ernaux est née le 1^{er} septembre 1940 à Lillebonne (Seine-Maritime). Née dans un milieu très modeste, elle passe son enfance et son adolescence à Yvetot, en Haute-Normandie, avant de faire ses études à l'université de Rouen, puis à celle de Bordeaux. Elle devient

successivement professeure certifiée, puis agrégée de lettres modernes en 1971. Elle enseigne jusqu'à la retraite, qu'elle prend en 2000. Son œuvre littéraire, essentiellement autobiographique, définit différents milieux sociaux. Elle est traduite dans une cinquantaine de langues. Prenant des engagements sociaux et politiques à gauche, elle soutient régulièrement Jean-Luc Mélenchon.

Brefs extraits d'Annie Ernaux

<https://www.fr.fnac.ch/Annie-Ernaux/ia44869/bio#fulldescriptio>

- Faire paysan signifiait jadis qu'on était toujours en retard sur ce qui se fait, en vêtements, langage, allure. Anecdote qui plaisait beaucoup : un paysan, en visite chez son fils à la ville, s'assoit devant la machine à laver qui tourne, et reste là pensif, à fixer le linge brassé derrière le hublot. À la fin, il se lève, et dit à sa belle-fille : « On dira ce qu'on voudra, la télévision c'est pas au point. »
- Un jour, mon père m'a dit : « Les livres, la musique, c'est bon pour toi. Moi je n'en ai pas besoin pour vivre. »
- Allez, rentre à la maison ! L'homme dit cela au chien, tête basse, rasant le sol, coupable. La phrase millénaire pour les enfants, les femmes et les chiens.
- Le Président de la République a parlé à la télévision. Plusieurs fois, il a dit « beaucoup de petites gens » pensent ceci, souffrent de cela, etc. Comme si ces gens qu'il qualifie ainsi ne l'écoutaient ni le regardaient, puisqu'il est inouï de laisser entendre à une catégorie de citoyens qu'ils sont des inférieurs, encore plus inouï qu'ils acceptent d'être traités ainsi. Cela signifiait aussi qu'il appartenait, lui, « aux grandes gens ».
- Le restau universitaire fermait l'été. Midi et soir je suis seule devant les casseroles. Je ne savais pas plus que lui préparer un repas, juste les escalopes panées, la mousse au chocolat, de l'extra, pas du courant. Aucun passé d'aide-culinaire dans les jupes de maman, ni l'un ni l'autre. Pourquoi de nous deux suis-je la seule à me plonger dans un livre de cuisine, à éplucher des carottes, laver la vaisselle, pendant qu'il bossera son droit constitutionnel. Au nom de quelle supériorité ? Je revoyais mon père dans la cuisine. Mon mari se marre : « Non mais tu m'imagines avec un tablier peut-être ! Le genre de ton père, pas le mien ! » Je suis humiliée. Non je n'en ai pas vu beaucoup d'hommes peler des patates. Mon modèle à moi n'est pas le bon, il me le fait sentir. Je n'ai pas regimbé, hurlé ou annoncé froidement, aujourd'hui c'est ton tour, je travaille La Bruyère. Seulement des allusions, des remarques acides, l'écume d'un ressentiment mal éclairci. Et plus rien, je ne veux pas être une emmerdeuse, est-ce que c'est vraiment important, tout faire capoter, le rire, l'entente, pour des histoires de patates à éplucher ? Ces bagatelles relèvent-elles du problème de la liberté, je me suis mise à en douter.

Ouvrages d'Annie Ernaux

La Place -- court et puissant, sur le père ouvrier devenu petit commerçant.

Une femme -- contre-pied, sur la mère et l'Alzheimer.

L'Événement -- avortement clandestin, témoignage.

Mémoire de fille -- l'été 1958, la honte de la jeune fille.

Les Années -- magnum opus, 70 ans de France.

Passion simple -- la passion amoureuse, cliniquement décrite.

La Honte, L'Autre fille, Le Jeune homme, au gré de l'envie...

« La Place » a valu à Annie Ernaux le prestigieux Prix Renaudot en 1984. Ce livre est souvent considéré comme une œuvre clé dans sa bibliographie, marquant un tournant dans son style et sa démarche littéraire. Des décennies plus tard, en 2022, Annie Ernaux a reçu le Prix Nobel de Littérature pour l'ensemble de son œuvre, saluant « le courage et l'acuité clinique avec laquelle elle découvre les racines, les éloignements et les contraintes collectives de la mémoire personnelle »

Josué

Josué, successeur de Moïse, et un poème merveilleux d'Hugo

Josué est le successeur de Moïse dans la conduite du peuple hébreu vers la Terre promise. Il mène la conquête du pays de Canaan puis y installe les tribus d'Israël. Le personnage biblique de Josué a vécu approximativement entre 1250 et 1200 avant J.-C., tandis que sa fête chrétienne - Saint Josué - est célébrée le 1er septembre. Quand Moïse lui eut imposé les mains, Josué fut rempli de l'esprit de sagesse. Après la mort de Moïse, il fit passer le peuple d'Israël à travers le lit du Jourdain et l'introduisit, d'une manière merveilleuse, dans la terre de la promesse.

Carlo Maratta ou Carlo Maratti, né à Camerano dans les Marches en 1625 et mort à Rome en 1713 est un peintre et graveur italien. La région des Marches, à l'est de l'Italie, se situe entre les Apennins et la mer Adriatique.



Josué arrête la course du soleil,
Carlo Maratta.

Sonnez, sonnez toujours,
clairons de la pensée

Jersey, septembre 1853, Victor Hugo

Quand Josué rêveur, la tête aux cieux dressée,
Suivi des siens, marchait, et, prophète irrité,
Sonnait de la trompette autour de la cité,
Au premier tour qu'il fit le roi se mit à rire ;
Au second tour, riant toujours, il lui fit dire :
– Crois-tu donc renverser ma ville avec du vent ?

À la troisième fois, l'arche allait en avant,
Puis les trompettes, puis toute l'armée en marche,
Et les petits enfants venaient cracher sur l'arche,
Et, soufflant dans leur trompe, imitaient le clairon ;

Au quatrième tour, bravant les fils d'Aaron,
Entre les vieux créneaux tout brunis par la rouille,
Les femmes s'asseyaient en filant leur quenouille,
Et se moquaient, jetant des pierres aux Hébreux ;
À la cinquième fois, sur ces murs ténébreux,
Aveugles et boiteux vinrent, et leurs huées
Raillaient le noir clairon sonnait sous les nuées ;

À la sixième fois, sur sa tour de granit
Si haute qu'au sommet l'aigle faisait son nid,
Si dure que l'éclair l'eût en vain foudroyée,
Le roi revint, riant à gorge déployée,
Et cria : « Ces Hébreux sont bons musiciens ! »
Autour du roi joyeux, riaient tous les anciens
Qui le soir sont assis au temple et délibèrent.

À la septième fois, les murailles tombèrent.

Guerres de Bourgogne, triste fin de Charles le Téméraire

Il ne faut pas oublier que Fribourg, alliée de Berne durant les guerres de Bourgogne, ne comprenait que les Anciennes Terres qui entourent la ville, avec une majorité d'Alémaniques. Fribourg est devenu canton suisse après les guerres de Bourgogne, en 1481.

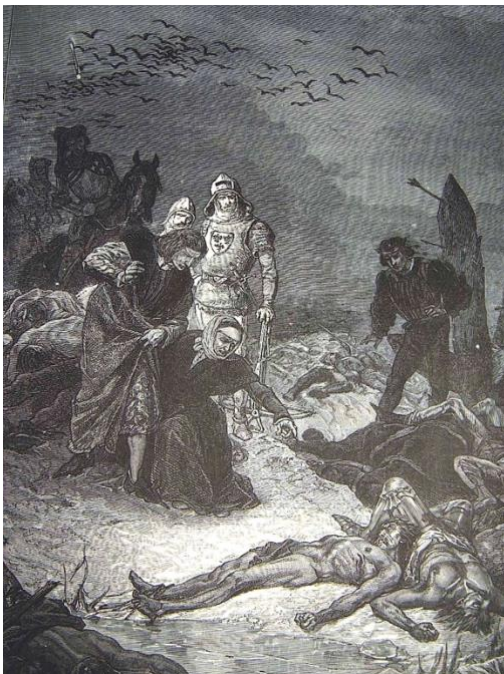
Quant à la mort de Charles le Téméraire, les livres d'histoire se contentaient de dire qu'à Grandson, Charles avait perdu ses biens, à Morat, son armée, à Nancy, sa vie. Rien sur les loups qui lui avaient labouré la face...

Nancy

Défait à Grandson puis à Morat par les Confédérés, Charles le Téméraire s'était retourné contre le jeune duc de Lorraine René II (27 ans), qui lui a repris la ville de Nancy. Le 5 janvier 1477, par une matinée glaciale, n'ayant plus avec lui qu'une poignée de soldats, deux mille environ, il livre bataille à son ennemi qui bénéficie d'un effectif beaucoup plus nombreux, essentiellement composé de mercenaires suisses. Ses troupes sont défaites. Lui-même disparaît dans la mêlée. Le lendemain, à Nancy où René célèbre son triomphe, un jeune page révèle au duc avoir vu Charles le Téméraire tomber de cheval. René se rend en escorte sur le lieu indiqué par le page. Parmi plusieurs corps en partie dévorés par les loups et que les pillards ont déjà dépouillés de leurs vêtements, on croit reconnaître celui du Téméraire. Son médecin se penche sur le cadavre et l'identifie formellement d'après une cicatrice à la gorge et une bague restée au doigt. Il est décédé le 5 janvier 1477, âgé de 43 ans.

Défiguré, puis inhumé

Son corps ne fut trouvé que deux jours après la bataille, couvert de boue, pris dans la glace, et tellement défiguré par les crocs des loups qu'on ne le reconnut qu'à la longueur de sa barbe et de ses ongles, qu'il avait laissé croître depuis la bataille de Morat, et à une cicatrice qu'il avait au visage. Le dimanche suivant, 12 janvier, la dépouille de Charles le Téméraire est solennellement inhumée dans la collégiale Saint-Georges de Nancy. Elle sera plus tard transférée à Bruges, près de sa fille unique Marie, sur ordre de son petit fils Charles-Quint.



Les guerres de Bourgogne ont valu aux Confédérés des richesses considérables, une renommée militaire européenne, mais peu de territoires. Fribourg a obtenu son indépendance complète. Le duc de Savoie, souverain de la ville a dû renoncer à ses droits et il a dû ajouter à Fribourg les seigneuries d'Everdes (sur le territoire d'Echarlens), d'Illens et de Montagny en 1475. Berne a disposé des régions d'Aigle et de

Cerlier (Erlach). Fribourg et Berne ont gardé en commun les contrées de Morat, de Grandson, d'Orbe et d'Échallens. Les Hauts-Valaisans ont obtenu le Bas-Valais jusqu'à Saint-Maurice.

Charles-Quint

Charles Quint est né en 1500. Il est le petit-fils de Marie de Bourgogne, fille unique du Téméraire, et l'arrière-petit-fils de Charles le Téméraire. Charles Quint considérait la Bourgogne comme sa véritable patrie. Il est à la tête d'un immense empire, sur lequel « le soleil ne se couchait jamais ». Il a hérité de territoires immenses par ses parents, l'Espagne, les Pays-Bas, la Franche-Comté, l'Autriche et l'Empire colonial américain. Il est devenu empereur du Saint Empire romain germanique en 1519 sous le nom de Charles V. Il a lutté toute sa vie contre ses grands rivaux, notamment le roi de France François I^{er} et l'Empire ottoman. Il a fait face aux débuts de la Réforme protestante menée par Luther en Allemagne. Fatigué par les guerres et la maladie - la goutte -, il a choisi d'abandonner volontairement le pouvoir en 1555-1556. Il a partagé son empire entre son fils Philippe II - Espagne et Pays-Bas - et son frère Ferdinand - Empire germanique- avant de se retirer dans un monastère en Espagne.

Sources : internet, sites présentant les Guerres de Bourgogne, passages de l'IA

L'héroïque Dr André-Charles Marsault, 1888-1970

Le Dr Marsault a pris sa retraite de médecin chef de service honoraire de la Maison Départementale de Nanterre en juin 1954 et meurt en août 1970. Grand-Officier de la Légion d'Honneur et titulaire des Croix de guerre 14-18 et 39-45. Il est comparable au pédagogue polonais exemplaire Janusz Korczak, volontaire lui aussi dans un camp de la mort pour accompagner des enfants. Je reviendrai sur l'exemple admirable de Korczak.

Arrêté aux premières heures de la Résistance, en 1941, Marsault a créé l'infirmierie du centre de tri de Villeneuve Saint Georges (16 km au sud-ouest de Paris), après avoir refusé de s'évader pour ne pas nuire à son fils, arrêté lui aussi par la Gestapo. À Compiègne, son dévouement est sans bornes, et il arracha de nombreux détenus aux convois en partance pour l'Allemagne. En avril 1944, une violente altercation l'oppose à un commandant SS, parce qu'il refuse de laisser embarquer quatre détenus pour l'Allemagne. - Ils sont malades, intransportables. - Alors vous pouvez partir à leur place, hurle l'officier SS. - D'accord, je le fais. Le docteur André Marsault deviendra ainsi, à 57 ans, le seul déporté volontaire du camp de Dachau où son courage



obstiné donne souvent des frissons à ses camarades. À la libération du camp, pour s'occuper des derniers malades, le Dr Marsault refuse, cette fois, de partir, bien qu'il soit au bout de ses forces. Ses deux fils, médecins eux aussi, devront venir le remplacer pour qu'il accepte de quitter son poste. Il s'est éteint, le 22 août 1970, à l'âge de 82 ans. Il avait exercé modestement pendant toute sa carrière à La Garenne-Colombes (Hauts de Seine). Cf. Jean-Louis

Cornuz, « La Sentinelle », 22 septembre 1970

Janusz Korczak, un visionnaire décédé dans une chambre à gaz



Le Dr Janusz Korczak - pseudonyme de Henryk Goldszmit - est né le 22 juillet 1878 à Varsovie et il est décédé le 6 août 1942 au Camp d'extermination de Treblinka. C'est un pédiatre, éducateur, pédagogue et écrivain polonais. Avant la Seconde Guerre mondiale, il est l'une des figures de la pédagogie de l'enfance des plus réputées. Il laisse son nom à la postérité pour son œuvre de pédagogie, sa littérature enfantine, et son engagement en faveur des droits de l'enfant. Il est reconnu comme le précurseur et l'inspirateur de la Convention des droits de l'enfant. Grand témoin de son temps, il s'est battu toute sa vie pour défendre et faire respecter l'enfant, jusqu'à avoir choisi délibérément d'être déporté vers Treblinka avec les enfants juifs de son orphelinat.

Korczak n'était ni un doctrinaire, ni un idéologue, mais un homme qui répond à ce qu'exige le moment. Le milieu créé dans son orphelinat est structuré, bien plus que les milieux libertaires que diverses pédagogies contemporaines proposent. Un milieu structuré est celui où la distinction du bien et du mal est constante, et où l'on n'a pas du tout le souci premier et essentiel de déculpabiliser qui que ce soit. Chez Korczak, les enfants aimaient avoir une hiérarchie, une société construite, une constitution qu'ils avaient établie eux-mêmes, un tribunal avec des articles de loi. Tout cela montre une volonté d'apprendre aux enfants à façonner eux-mêmes le monde, mais à le façonner de façon consistante, avec l'aide des adultes.

« En résumé, Korczak c'était l'exigence sans répit de l'engagement, la fermeté dans la bonté, la valeur de l'exemple. Si les savants ne manquent pas, ni les hommes bons ou moins bons, les éducateurs ou les hommes tout court qui peuvent prêcher par l'exemple sont peut-être les plus rares. » Ces deux dernières phrases sont de Vladimir Halpérin, président de l'Association suisse des amis du Dr Korczak. B.

Quelques propos de Korczak

Permettre à l'enfant de faire tout ce qu'il veut ? Jamais de la vie ! Nous risquerions de transformer un esclave qui s'ennuyait, en un tyran ! En lui interdisant certaines choses, nous permettons à sa volonté de s'exercer, nous encourageons son esprit d'invention, nous éveillons son esprit critique et la faculté d'échapper à un contrôle abusif. [...]. Alors qu'une tolérance excessive où « tout est permis », où la moindre envie est satisfaite, risque au contraire d'étouffer sa volonté.

J. Korczak, Comment aimer un enfant (Éd. R. Laffont, pp. 182-183).

Plus le niveau spirituel de l'éducateur est pauvre, plus sa morale est incolore, plus grand sera le nombre des injonctions et interdictions qu'il imposera aux enfants, non pas par souci de leur bien, mais pour sa propre tranquillité et son propre confort.

J. Korczak, Comment aimer un enfant.

A force d'être gavés de paroles édifiantes, de nombreux enfants finissent par prendre en aversion la vertu ; laissons-les découvrir eux-mêmes, graduellement, les bienfaits et les douceurs de l'altruisme.

J. Korczak Comment aimer un enfant

Seuls quelques enfants exceptionnels peuvent se développer normalement en dépit du relâchement des règles et des défaillances de l'organisation. La grande majorité souffrira d'abandon.

J. Korczak, Comment aimer un enfant

Quelques-unes des nombreuses études sur Korczak

- Janusz Korczak, L'homme, le médecin, l'éducateur, le poète, Actes du colloque de Genève, À la Baconnière, 1982
- L'enfant différent, témoin de notre société, Korczak aujourd'hui, Actes du colloque de Neuchâtel, Delval, 1985
- Lili Berger, Korczak, un homme, un symbole, Magnard, 1989

- Betty Jean Lifton, Janusz Korczak, le roi des enfants, Presses Pocket, Robert Laffont, 1991
- Janusz Korczak, Comment aimer un enfant, préface de B.Bettelheim, Robert Laffont, 1978

Sources : Associations française et suisse des amis de Korczak ; Wikipédia ; journal « LaSentinelle »

https://fr.wikipedia.org/wiki/Janusz_Korczak

Les massacres de Jully (France). Auteurs deux jeunes Fribourgeois de 16 et 14 ans

Le 10 décembre 1909 à 30 km de Tonnerre, dans une ferme de la commune de Jully, (département de l'Yonne, région de Bourgogne-Franche Comté) cinq personnes massacrées dans d'horribles circonstances sont découvertes.

Cette ferme était exploitée par la famille Verrières qui y pratiquait culture et élevage. Les affaires étaient prospères et Auguste Verrières avait dû s'adjoindre un personnel nombreux pour le seconder dans les travaux de la ferme : une servante Marie Goguet, un valet de ferme, Rusconi, un garçon de culture, Henri Bonny, un jeune berger, Louis Imbert et depuis novembre 1909, deux vachers adolescents d'origine suisse, Joseph Jacquiard, seize ans, et Joseph Vienny, quatorze ans. Le soir du 10 décembre, Louis Imbert fait irruption dans la ferme voisine de celle des Verrières, hors d'haleine et blessé. Il raconte aux fermiers qu'un drame venait de se produire chez ses patrons. Les fermiers se précipitent sur les lieux : cinq cadavres gisent dans la ferme.

Les massacres

M. et Mme Verrières avaient été tués à coups de revolver par Jacquiard, et les deux domestiques, Bonny et Rusconi, massacrés à la hache par le même. Marie Goguet, la bonne, flottait dans le puits où l'avaient jeté les deux complices après que Vienny lui ait tiré un coup de revolver dans la nuque et qu'ensuite Jacquiard lui ait tranché la gorge avec son couteau. Imbert, blessé par une hache, a fait le mort et a profité de la première occasion pour courir chez les voisins, sauvant du même coup les quatre enfants de la famille, qui avaient failli être tués.

Arrestations et condamnations

Les assassins, constatant qu'Imbert a pu s'enfuir, prennent peur et s'évadent dans la campagne. Un signalement a été établi par les gendarmes dès le constat des crimes. Les deux assassins ont été reconnus le lendemain par un chasseur - le Tyrolien - qui les a mis en joue. Jacquiard et Vienny se sont rendus. Leur procès s'ouvre aux assises d'Auxerre en juin 1910. Le verdict est tombé le 5 juin, confirmé par la Cour d'appel de Paris. Robert-Joseph Jacquiard a été condamné à la peine capitale pour quintuple meurtre, suivi de vol, et Joseph Vienny, à 20 ans de détention dans une colonie pénitentiaire (le maximum pour son âge). Lors de leur procès, les deux adolescents ont affirmé avoir été poussés au crime par leurs lectures. Grands dévoreurs de romans policiers, de récits de fiction et d'aventures comme les « illustrés » à

sensation, ils ont avoué que ces récits leur étaient « montés à la tête » et inspiré ce carnage pour financer une vie d'aventure...

L'Appel ayant été interjeté, la cour d'appel de Paris a confirmé le jugement des Assises d'Auxerre. Le 29 Juillet, le président de la République Armand Fallières graciait Joseph Jacquiard dont la peine fut commuée en travaux forcés à perpétuité. Bagnard, il a été détenu en Guyane.

Le berger Imbert s'est vu décoré d'une médaille d'honneur de première classe pour son acte courageux. Source : Musée du Barreau de Paris



« *La Gruyère* » du 18 décembre 1909 ; brefs extraits :

Jacquiard est né le 10 mai 1893. Il écrit : « J'ai commencé l'école à Orsonnens le 2 mai 1900 et je l'ai quittée le 18 mars 1909. La dernière visite a eu lieu le 8 mars 1909. J'ai obtenu la moyenne 1, la meilleure note. »

Parmi les papiers que possédait Jacquiard se trouvait son cahier de devoirs d'école, d'une quarantaine de feuillets, portant la date de sa dernière leçon scolaire le 17 mars 1909. Ce cahier contient aussi les actes principaux de sa vie et des notes biographiques de sa famille. Sur chacun de ses parents, père, mère, frères, sœurs, oncles, tantes, aïeul et aïeule, il donne des détails circonstanciés : dates de la naissance, dates du mariage, dates et causes des décès, appréciation des qualités d'esprit et de cœur.

On reste confondu, en songeant que ce travail de biographe minutieux est l'œuvre d'un adolescent de seize ans... qui va « mal tourner ».

Edmond Lateltin, défenseur efficace du patrimoine

Edmond Lateltin - 1887-1952 - ancien architecte cantonal fribourgeois, est décédé à l'âge de 65 ans le 7 octobre 1952, après plus de quarante ans d'activité au service des Administrations de la Commune et de l'État de Fribourg.

Né à Fribourg en 1887, après les classes primaires, il fréquente le Collège Saint-Michel. Orienté dès son jeune âge vers l'architecture, il prend contact avec son futur métier dans les bureaux de Frédéric Broillet et Charles-Albert Wulffleff, architectes. Il a suivi ensuite les cours de l'École des Beaux-Arts de Munich. Puis il a accompli des stages auprès des architectes connus Laverrière, Taillens et Dubois, à Lausanne.

Edmond Lateltin fut appelé dès 1912 au service de l'Édilité de Fribourg où il s'est occupé des bâtiments communaux et particulièrement de la construction de l'école du Bourg. En 1914, il entra comme architecte au Département des bâtiments de l'État pour devenir, en 1921, adjoint de l'architecte cantonal. En 1925, il succédait à M. Léon Jungo, appelé au poste de directeur des Constructions fédérales à Berne. C'est durant plus de vingt-cinq années qu'il a dirigé tous les travaux que l'État devait entreprendre.

La nouvelle École d'agriculture de Grangeneuve, les bâtiments du pénitencier de Bellechasse et particulièrement l'église de cet établissement, les arsenaux de Fribourg et de Bulle, les immeubles de l'Institut de Drogens et enfin les nouvelles casernes de la Poya furent les œuvres principales dont il a dirigé l'exécution. Ajoutons l'aménagement du sanatorium fribourgeois de Vermont, à Leysin.

Restaurations

Mais c'est dans le domaine des restaurations des bâtiments anciens qu'il a montré tout son talent et un goût sûr qui lui ont permis de nombreuses réussites. C'est ainsi que l'Hôpital cantonal, le Collège Saint-Michel, les châteaux de Bulle, de Romont, de Morat et d'Estavayer-le-Lac, sièges des préfectures de district, ainsi que les églises d'Estavayer et de Saint-Aubin, l'église et le cloître du couvent d'Hauterive furent aménagés sous sa direction. N'oublions pas dans cette énumération le château de Gruyères et sa chapelle seigneuriale, le château d'Attalens, les vestiges de Pont-en-Ogoz, de Obbermaggenberg ainsi que de nombreuses bâtisses moins importantes auxquelles Edmond Lateltin vouait un culte profond et le respect du passé. Nous citerons encore la restauration des remparts de Fribourg et tout particulièrement l'heureux aménagement du passage de la Porte de Morat, nécessité par les exigences de la circulation.

L'œuvre principale a certainement été la restauration de la cathédrale de Saint-Nicolas, considérable entreprise dès 1930 et poursuivie avec zèle. Ces travaux furent réellement une rénovation : la tour imposante et la magnifique rosace de Manessier comptent parmi ses éléments architecturaux et artistiques de la cathédrale les plus remarquables, avec la chapelle du Saint-Sépulcre. De quoi susciter l'admiration de tous les visiteurs.

Sur le plan fédéral

Le Département fédéral de l'intérieur n'hésita pas à appeler Edmond Lateltin, vers 1930 déjà, à la Commission fédérale des monuments historiques. Il fut ainsi un collaborateur dévoué du

professeur Josef Zemp, figure majeure de la conservation des monuments historiques en Suisse, puis du professeur Dr Linus Birchler, professeur d'histoire de l'architecture et d'histoire de l'art à l'École polytechnique fédérale de Zurich, directeur de la commission fédérale des monuments historiques de 1942 à 1963. Lateltin fut ainsi intéressé aux restaurations de nombreuses œuvres anciennes et particulièrement de l'Abbatiale de Saint-Maurice et de l'église d'Einsiedlen.

Il a fait partie de nombreuses sociétés d'art et professionnelles : Commission cantonale fribourgeoise des monuments et édifices publics, inspecteur cantonal du feu et des constructions, Société suisse des ingénieurs et des architectes, Fédération des architectes suisses et de nombreuses autres sociétés.

Son fils Jean-Claude Lateltin, architecte diplômé de l'EPFZ, a fondé son cabinet à Fribourg en 1964 après avoir remporté le concours pour l'église et le centre paroissial de Sainte-Thérèse.

La carrière d'Edmond Lateltin est notamment décrite dans le Bulletin technique de la Suisse romande, vol.78 1952, article signé L.D.

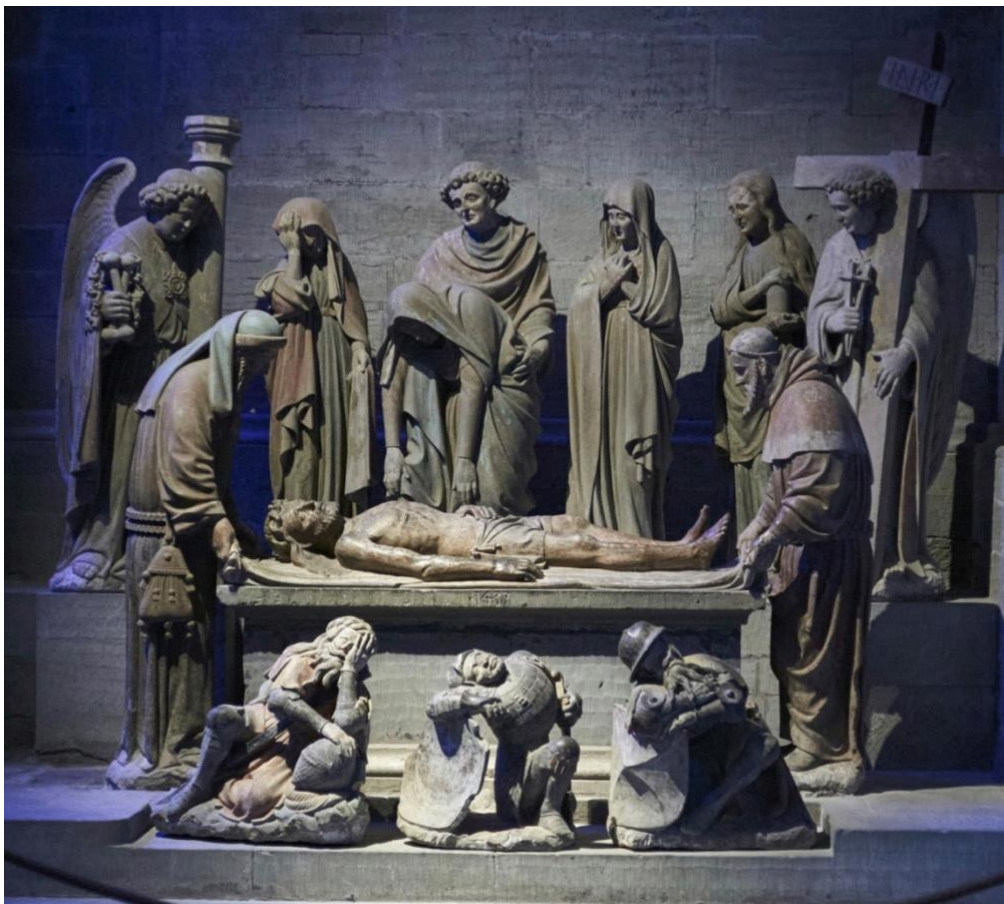


Photo cathédrale de Fribourg, Saint-Sépulchre

Eugénie et Jean-Marie

Une dame âgée, dans mon enfance à Onnens, m'appelait « Génie de la pinte ». Jusqu'en 1910, le château d'en bas abritait une pinte tenue par Pauline. Celle-ci, née Peiry, est la maman d'Eugénie Chatagny-Guisolan. L'époux de Pauline est Lucien Guisolan, acheteur du château d'en bas et de son domaine. Sur les photos, à gauche, grand-maman Eugénie ; je suis à droite, canonnier d'infanterie. Est-ce que l'on a une certaine ressemblance ?

Eugénie et Jean-Marie



Parabole du toit et des fondations, Dr Léon Barbey

septembre 1937, Bulletin pédagogique

Le conseiller d'État Joseph Piller, directeur de l'Instruction publique, a été furieux en découvrant cette publication qu'il a estimée critique envers l'Université. Il a « dégruppé » l'abbé Barbey, un pédagogue d'avant-garde...

La parabole

On nous a montré, à l'exposition scolaire de Bulle, cinq ou six types de maison campagnarde. Mais, que vous la bâtissiez en rectangle ou en T, que vous y juchiez un toit à la Mansard ou une énorme couverture de chaume, toujours il y aura à votre maison des fondations, un toit, et quelque chose entre deux. Cette inéluctable nécessité a frappé l'un des orateurs du 9 juin, M. le chanoine Dévaud, devenu dans l'intervalle Monseigneur Dévaud. Elle lui a fait dire que dans l'école fribourgeoise où se prépare la vie de notre peuple, s'il y a tout en haut l'Université, tel un toit magnifique sur une large maison à « Bogoz », il y faut aussi, nécessairement, un fondement. En l'espèce, ce fondement, c'est notre école primaire.

Or, de même que l'Université, oserons-nous ajouter, bien qu'elle émerge au budget de l'État, est appuyée et développée chez nous par l'action des Amis de l'Université, il est opportun que la Société d'éducation prenne à tâche d'appuyer et de développer l'école primaire de chez nous. Un jour viendra peut-être où cet appui devra et pourra être financé, mais en tout état de cause, il doit consister d'abord dans la sympathie efficace du public. Le maître a besoin de cette sympathie pour se sentir encouragé à donner son dévouement avec largesse. On se dévoue mieux dans une atmosphère de sereine compréhension et de mutuel soutien. Dans les colonnes du budget de l'État et des communes qui les paient, les maîtres sont des fonctionnaires salariés ; aux yeux de notre peuple, nous voulons qu'ils soient connus et appréciés intégralement pour ce qu'ils sont avant tout : des amis de nos familles, des bienfaiteurs de nos enfants qu'aucun traitement en argent ou en nature ne saurait équitablement rétribuer.

Il y a trente ans environ, notre canton a compris leur rôle et a vu la nécessité de relever le niveau de ses écoles populaires. Aujourd'hui, le vent souffle dans une autre direction, ce n'est plus tant l'école primaire qui est à la mode. On ne dédouble plus partout les classes de 60 et 70 élèves ; on supprime d'autres classes sans trop d'hésitation, et l'argent pour l'école est le premier qu'on économise. Nous devons travailler à faire comprendre aux autorités locales de bien réfléchir avant de solliciter des simplifications de cette sorte. Nous demandons à la Direction de l'Instruction publique de n'y pas céder trop aisément. Évitions d'embellir le toit en laissant se désagréger les fondations !

En temps de crise, le ménage ne commence pas par économiser sur le pain et le lait, mais plutôt sur le dessert et les cigarettes. Dans notre peuple, la majorité ne goûtera jamais au dessert universitaire, mais tous ont besoin du pain et du lait de l'école primaire. Si nous souhaitons la prospérité et le progrès de l'école primaire, ce n'est point que nous estimions l'orthographe et la règle de trois nécessaires au bonheur d'un chacun. Nous croyons l'instruction utile à tous, à notre époque surtout, mais bien plus nécessaire encore, cette éducation chrétienne dont l'école primaire est chez nous le véhicule. Et c'est pourquoi nous concluons en citant ces paroles réconfortantes pour notre cause que S. S. Pie XI a prononcées, le mois dernier, devant un pèlerinage d'élèves appartenant à diverses écoles paroissiales des États-Unis : « Faites savoir partout que le Saint-Père désire vivement que chaque paroisse ait, à côté de son église, une école paroissiale. Nous donnons à l'école autant d'importance qu'à l'église. Et c'est tellement vrai que si Nous avions à choisir entre une église et une école paroissiale - une bonne école s'entend, telle que la désire le Vicaire de Jésus-Christ - Nous Nous trouverions très embarrassé. Sans doute, on devrait dire : d'abord l'église ; mais il y a aussi d'autres considérations, qui feraient préférer l'école, parce que c'est l'école qui enseigne le chemin de l'église, c'est l'école qui enseigne ce qu'est l'Église ! »

Léon Barbey

Démissions forcées et voies de garage...

Cet article déplâit souverainement à Joseph Piller. Le 25 septembre 1937, l'abbé Barbey, professeur à l'École normale et chargé d'importantes fonctions pédagogiques dans le canton de Fribourg, est mis en congé par le Conseil d'État ! Sa démission de la présidence de la Société fribourgeoise d'éducation et de sa fonction de rédacteur du *Bulletin pédagogique* est annoncée dans le *Bulletin* du 15 octobre 1937. L'abbé Barbey est nommé directeur du Technicum en 1939, puis aumônier du pensionnat d'Orsonnens en 1944. Des voies de garage, une mise à l'écart

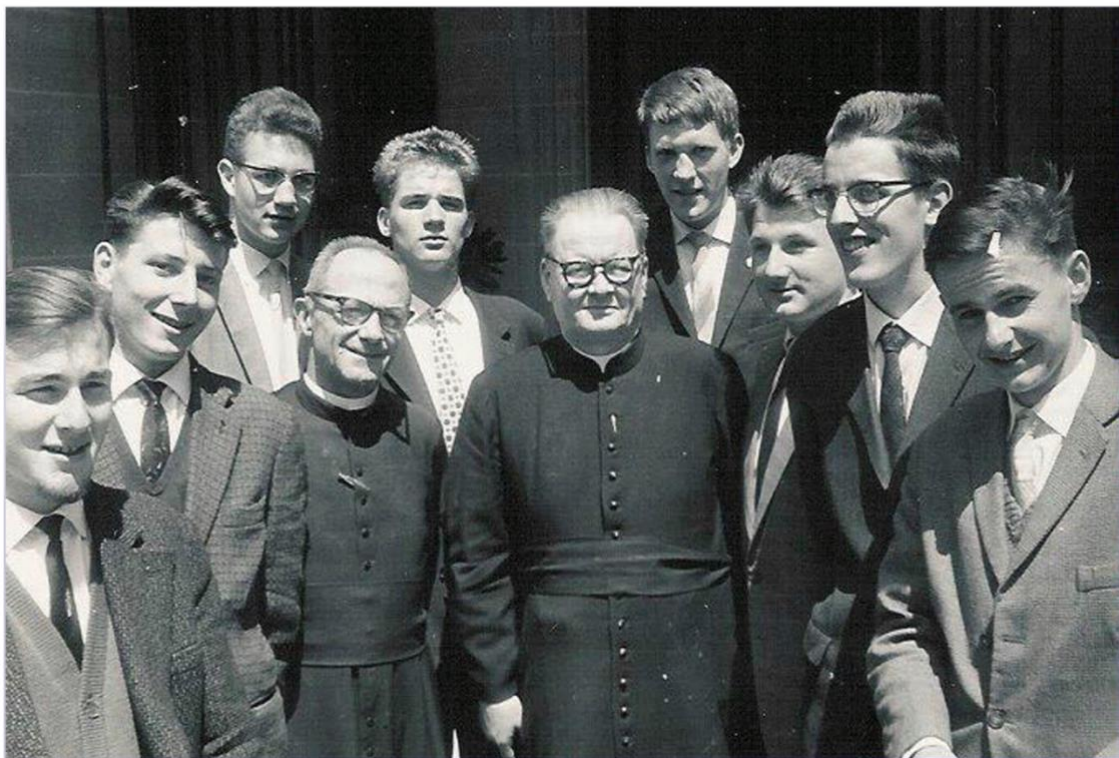
déguisée...

Aux Facultés catholiques de Lyon

En 1947, il est appelé à une fonction digne de son envergure intellectuelle : il devient professeur aux Facultés catholiques de Lyon. Divers articles de journaux sont publiés qui relèvent cette splendide revanche pour cette intelligence supérieure, pour ce pédagogue dans la lignée du Père Grégoire Girard, du chanoine Raphaël Horner, de Mgr Eugène Dévaud.

La classe 1964 avec l'abbé Joseph Gachet, directeur de 1955 à 1963 et l'abbé Léon Barbey, à droite ; de 1958 à 1963, il assume la direction des études de l'École normale et de 1963 à 1965 - date de sa nomination à l'Université - il est également directeur administratif.

Les étudiants de g. à dr. : Georges Maillard, Charly Morand, Frédéric Oberson, Raphaël Chollet, Nicolas Ayer, Bernard Jaquier, Roland Goumaz, Jean-Marie Gachet



De retour à Fribourg

Plus tard, José Python, directeur de l'Instruction publique, souhaite son retour à Fribourg. Le pédagogue exilé accepte cette proposition en 1957. De 1958 à 1965, il assume la direction de l'École normale, soit pendant 5 ans en qualité de directeur des études et pendant deux ans comme directeur administratif et pédagogique. De 1965 à 1975, il est titulaire de la chaire de pédagogie de l'Université. Professeur très méthodique, il exige de ses étudiants beaucoup de rigueur dans leurs travaux. Durant sa retraite, il consacre une grande partie de son temps à l'écriture. Il est décédé le 4 juin 1992.

Étonnant tout de même que ce pédagogue aux écrits aussi intelligents que chaleureux ait été d'un

abord que ses étudiants de l'École normale jugeaient glacial. L'un d'eux me disait : « En sortant de son bureau "à la reculette", je me suis essuyé les pieds comme en entrant... tellement j'avais la trouille. »

Abbé Gilbert Perritaz et son ami Denis Clerc, conseiller d'État

L'abbé Gilbert Perritaz est décédé le 31 mars 2020 dans sa 90^e année. Prédicateur apprécié, écrivain et chroniqueur à succès, il est toujours resté extrêmement proche de ses racines paysannes et des « petites gens ». Ses billets dans « La Gruyère », adressés à « Mimile », étaient signés « Ta Louise du perchoir ». Ses homélies, comme ses billets et ses deux livres, restent des exemples de non-conformisme et de lucidité.

Denis Clerc, l'homme de la vérité « La Gruyère » 8 mai 2012

Mon Cher Mimile,

Tu es radical, je vote PDC. Pour tous deux, Denis reste un grand bonhomme. De la ferme du Chêne, à Rossens, à celle de Champin, à Villarlod, il n'y a que quelques kilomètres à vol d'oiseau. Nous y sommes nés, Denis et moi, dans les années 1930. Notre terroir est identique : famille paysanne, catholique, conservatrice. Quinze enfants d'un côté, douze de l'autre. Numéro douze de la fratrie, Denis est « l'enfant du confessionnal », me disait-il. C'est dans ce meuble devenu poussiéreux que s'exerçait alors le contrôle ecclésiastique des naissances. Curés, capucins inquisiteurs et curieux - passons - questionnaient les femmes sur la date de leur dernier accouchement : « Comment, une année, deux ans, et encore rien ? » Cela pouvait aller jusqu'au refus d'absolution. Ma mère, très croyante, en savait quelque chose. C'est qu'il fallait des bras pour tenir le domaine et fournir à l'Église et à la société une piétaille abondante et docile. L'envoi d'une fille au couvent et d'un garçon aux études était le prélude à une ascension autant sociale que spirituelle. À table, on se taisait et le soir, après le souper, on récitait le chapelet et les litanies de la Vierge, avec crainte et ferveur.

Au pensionnat St-Charles

C'est ainsi que nous nous sommes découverts, Denis et moi, dans la salle d'étude de Saint-Charles, à Romont, ce pensionnat qui servait de petit séminaire et d'embryon à la future école secondaire. Lui, discret, brillant, moi taciturne, bûcheur. Peu portés sur le ballon rond, nous devisions dans la cour, guettant le retour du chanoine Vermot qui revenait de sa messe à la collégiale avec « la Tribune de Lausanne » sous le bras. Fallait le faire pour l'époque !

Gilbert défend Denis

Le bac passé, nous nous sommes peu revus. Lui avait suivi sa vocation, celle de l'enseignement et de la politique, moi la voie du grand séminaire. Je lisais « Le Travail » où sa plume se révélait l'une des plus acides et des plus belles du canton. À Châtel-Saint-Denis, où j'étais vicaire, Denis était voué aux gémonies. Le syndic Henri Liaudat réclamait sa tête. Le sujet de mécontentement était l'hôpital qui dépassait les besoins et les moyens du petit district de 8000 habitants. « Si l'on m'avait écouté jusqu'au bout, me rappelait Denis il n'y a pas si

longtemps, on aurait deux hôpitaux modernes dans le canton, à la hauteur de Fribourg et de Vaulruz. On me disait : "Tu as raison, mais c'est vingt ans trop tôt". »



Ma classe de St-Charles à Romont en 1946. Tout à droite, en habits foncés, Gilbert Perritaz. Je suis le troisième depuis la droite.

Un samedi soir, je pérorais à l'église Saint-Pierre-aux-Liens, à Bulle. J'avais cité un article de Denis paru dans « Le Giblotin », l'organe d'information du home de Farvagny. Il y parlait de ce bon vieux temps où la morale rigide et dure cédait rarement la place à la miséricorde et au pardon, où les seules couleurs connues étaient celles des vitraux d'église. Ce texte avait tellement touché l'assistance qu'après l'office, une dizaine de fidèles s'étaient rapprochés de l'autel pour m'en demander la copie. Je leur ai dit la vérité : « Ces lignes ne sont pas de moi, l'auteur en est le conseiller d'État de Rossens. » Un inconnu fit alors cette remarque : « Celui-là, il aurait mieux fait sur une chaire qu'à la tête de la Santé ! »

Et voilà que Denis se rend compte que les siens mangent leur soupe sans lui. C'est vrai que son langage épicé ne pouvait pas plaire à tous les estomacs. C'est bien clair : il avait oublié de demander au Seigneur de s'occuper de ses amis pendant qu'il se chargeait de ses adversaires. Et comme il l'a écrit si savoureusement dans ses Mémoires après quinze ans de gouvernement : « J'ai libéré la basse-cour de ma présence funeste. » Et les siens, avec qui il avait rompu, lui offraient une gerbe de fleurs comme on fait à mémé le jour de ses 80 ans.

Nous nous sommes retrouvés à l'apéro de la bénichon, un dimanche matin au café de Villarlod. On s'est remémoré le passé ; il me parlait de ses amis fidèles, du clergé ou de ce qu'il en reste, Arsène Jorand, Jean-Marie Pasquier, du chrétien qu'il était, attendant beaucoup d'explications dans l'au-delà. Sa foi n'était pas niaise. Et il ajoutait : « Quel drôle de destin que les deux. Toi tu écris quelques papiers dans « La Gruyère », journal radical d'origine et moi, chroniqueur à « La Liberté », qui fut naguère la voix de l'évêché et du Parti conservateur. Et je lui rappelais ce que me disait l'abbé André Bise, ancien recteur du Collège Saint-

Michel : « Denis Clerc à la tête de l'Instruction publique, ça aurait eu de la gueule. » Il en était tout remué.

C'est avec tellement de tendresse dans la voix qu'il me parlait de son épouse Geneviève, admirable compagne, de ses enfants Alexandre et Valérie, dont il était fier. Valérie l'historienne qui lui a rendu un poignant témoignage devant l'assemblée présente à ses funérailles. Denis, devant ta tombe encore fraîche, Mimile et moi ne pouvons oublier ta devise préférée : « Quand on ne sait plus que dire au peuple, il faut lui dire la vérité. »

Parmi les souvenirs de Corpataux, par Denis din Bou

Le gendarme de Farvagny, un vieux grincheux, était arrivé au village à l'improviste et avait demandé à la vieille commère où elle avait séché le chanvre qu'elle était en train d'empaqueter. Les tisons fumaient encore au « chètse ». La réponse fut brève: « Dejo mon kotiyon » - sous mon jupon -, avait répondu la commère. Elle avait méchante langue la vieille ! Son vieux curé lui avait reproché un jour de trop lever le coude, de trop boire de « penatsè » (mauvais vin). La réplique fut cinglante : - Vous osez faire des reproches, « Moncheu l'inkourao », vous qui buvez tous les matins du vin à jeun.

« Vieux souvenirs du village, vieux souvenirs du bon vieux temps, mauvais ou bons souvenirs. Souvent, quand on est vieux, ces derniers illuminent la vie. »



Photos : Denis Pittet et sa maison à Magnedens

Denis Pittet (1884–1960) était un entrepreneur, historien local et écrivain originaire de Corpataux-Magnedens. Ardent défenseur du terroir fribourgeois, il est reconnu pour son engagement en faveur de la sauvegarde des coutumes locales et du patois de sa région. Il a écrit de nombreux récits historiques et chroniques en patois, publiant régulièrement dans journaux dont « La Liberté ». Ses textes relèvent avec précision et humour la vie quotidienne et les traditions

de sa région. Orateur, il prenait régulièrement la parole lors d'événements villageois et de rassemblements culturels, comme les céciliennes ou les giron des fanfares. Il s'est illustré par des réalisations architecturales originales dans sa région.

Tirelugnû

Un des nombreux contes de Denis Pittet, poète patoisant ami de mon papa. Tous deux habitaient Corpataux-Magnedens. Ils avaient 7 ans de différence. Mon papa était de 1891 et Denis Pittet de 1884. Mon papa m'a présenté à Denis Pittet en 1951, lors d'une fête à Autigny.

LE CONTEUR ROMAND



Texte de Dèni d'in Bou

Tirelugnû, cordonnier dans un village de la plaine, avait un ouvrier d'une habileté extraordinaire.

C'est compréhensible, vu que c'était le diable avec lequel le cordonnier avait fait un pacte, en lui promettant l'âme de sa femme Katyô, une vraie mégère laide comme les sept péchés capitaux. Un samedi d'hiver, le diable était arrivé chez Tirelugnû

Page fribourgeoise

pour y travailler. Le cordonnier faisait des souliers pour son curé. Le peu de foi qui lui restait lui interdisait de laisser toucher par le diable les souliers qui devaient chauffer les saints pieds de Dom Tsathagny, curé-doyen de Tsamachu. Tirelugnû avait dit à son ouvrier d'aller s'asseoir sur le gros fourneau de molasse, pendant qu'il terminait son travail. « L'è kouèjin, va djuchtou por tè. » Il est cuisant, ça va juste pour toi, avait dit Tirelugnû. Le diable s'était assis sur la « plyèra » le banc supérieur, en cherchant les places les plus chaudes. Au bout d'un petit quart-d'heure il voulut absolument aider Tirelugnû à terminer son travail et les souliers touchés par le roi des enfers furent maudits. Il était pourtant urgent de terminer ces malheureux souliers, Chublyèta, la servante de cure, devait venir les chercher pour être portés le lendemain par Dom Tsathagny.

Le lendemain, dimanche, le saint prêtre était tout heureux d'avoir de beaux souliers neufs. Il ne se doutait guère de ce qui allait arriver. À la messe, au moment de l'aspersion déjà, quand le prêtre jetait l'eau bénite, quelques gouttes tombèrent sur les souliers maudits qui partirent en fumée noirâtre en faisant une « époufaoye », petite explosion. Les ouailles de Dom Tsathagny ne furent nullement surprises ; elles crurent tout simplement à un miracle qui devait prouver que leur saint curé, malgré son grand âge, pouvait rester sans souliers sur les dalles froides de l'église, même en hiver...

Je tiens l'aventure de Tapacholin, petit-fils de Tirelugnû, qui affirmait que son grand-père était un brave homme n'ayant jamais menti. Il disait même que le brave cordonnier avait su jouer un tour de roublard au diable quand il avait voulu lui prendre sa Katyô. Au lieu de recevoir son gage, le diable avait même dû rendre à leur propriétaire les souliers brûlés.

D. P.

Tirelugnû : cordonnier
 Katyô : Catherine
 Tsathagny : Chatagny
 Chubyè : sifflet; chublyèta: petit sifflet
 Époufaoye : grosse fumée
 Tapacholin : cordonnier (comme tirelugnû)

Inauguration de l'école des Neigles, octobre 1932

« LaLiberté » du 3 octobre 1932, jour de ma naissance

L'article de « La Liberté » qui a paru le jour de ma naissance le 3 octobre 1932 est trop dithyrambique pour être reproduit. Tout y est décrit avec des superlatifs : « l'école où le soleil a une proie facile dans cette large façade aux ouvertures nombreuses et avides d'air et de lumière », les propos remarquables du curé de la paroisse de St-Maurice Fridolin

Schoenenberger, futur Prévôt de St-Nicolas, le discours du syndic Pierre Aeby, conseiller national et professeur à l'Université - vivement applaudi -, discours aussi du conseiller d'État et national Ernest Perrier qui, en ce mois d'octobre 1932, allait démissionner pour devenir Dom Nicolas Perrier, du monastère français de La Pierre-qui-Vire... La bénédiction fut donnée par le chanoine Gustave Brasey, doyen du chapitre de Saint-Nicolas, qui fut curé du Cerneux-Péquignot, tandis que la Concordia jouait « Les bords de la libre Sarine » et que le

Cecilienverein chantait « O mein Heimeitland »... **La photo avec Pierre Aeby, à droite et Ernest Perrier, tout à gauche**



Phrases grandiloquentes : Le Cecilienverein a exécuté à la perfection les chants liturgiques sous la direction de M. le professeur Haas ; le curé Schoenenberger a émis le vœu que, dans la nouvelle école, les générations d'écoliers eussent, comme ce fut toujours la splendide tradition, l'amour de leur canton, et qu'ils devinssent des citoyens ayant au cœur l'attachement à nos institutions fribourgeoises...

Le bâtiment

La conception de la maison d'école des Neigles est due aux architectes Augustin Genoud et Albert Cuony. Les travaux ont commencé le 16 août 1931 et ils furent achevés le 1^{er} octobre

1932. Quarante-deux maîtres d'état, occupant 450 ouvriers, ont collaboré à la construction. Le terrain a une surface de 5000 m². Le bâtiment comprend 870 m² et présente au sous-sol une grande cuisine pour les soupes scolaires avec un spacieux réfectoire et une salle de projections, une salle de bain et de douche pour les filles et des locaux pareils pour les garçons, des locaux de service, de chauffage... Le rez-de-chaussée abrite douze classes françaises et la conciergerie et le premier étage est destiné à douze classes allemandes, à un local pour les travaux manuels et la salle des maîtres. Note : Le nom de Neigle est supposé avoir pour origine un nom de famille.

Le coût s'élève à 400 000 fr. L'immeuble est prévu pour 450 élèves. Le terrain de récréation a une surface de 4000 m² environ, dont les deux tiers seront plantés d'arbres et pourvus d'engins de gymnastique et de jeux pour garçons et filles.



Le redécouvrir : Alexis Peiry !

Célèbre dans les années 1970 - et même plus tard ! - grâce à son roman autobiographique « L'Or du pauvre », modèle par son contenu, écrit dans un style exemplaire. Alexis Peiry est né à Gruyères en 1905 et décédé à Pully en 1968. Originaire de Treyvaux comme mon arrière-grand-mère Pauline Guisolan née Peiry. Ordonné prêtre en 1930, devenu chanoine de Saint-Maurice, il fut maître de français, latin, allemand et religion au collège de l'abbaye de 1930 à 1939. Ayant quitté les Ordres, il s'est établi à Vers-chez-les-Blanc et fut professeur à l'école Lémania. Gérard Glasson ne tarit pas d'éloges envers le conteur Alexis Peiry...

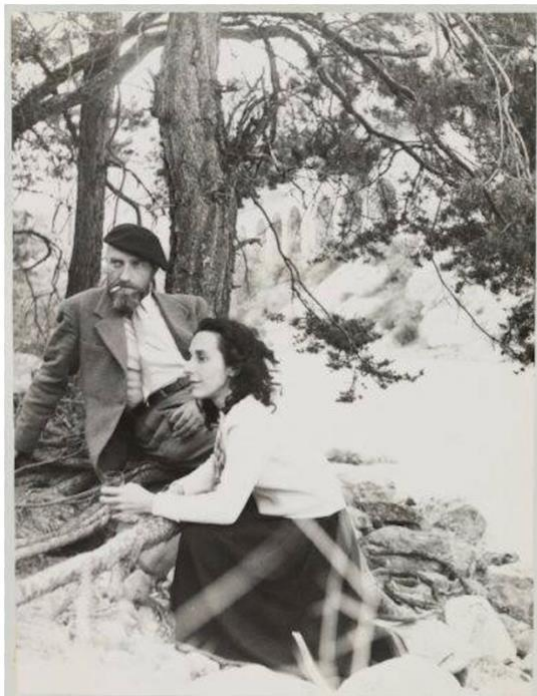
Alexis Peiry, conteur gruérien, par G. G. « La Gruyère » 6 décembre 1952

Les livres d'enfants ne manquent pas. Mais sont-ils toujours à la mesure de leurs lecteurs ? Ne sont-ils pas souvent pensés par de trop grandes personnes qui ont perdu le sens du merveilleux ? On ne retourne pas par une simple culbute de l'imagination et de la plume au « paradis vert des amours enfantines ». Il faut avoir l'âme et les yeux naturellement ouverts sur toute une féerie. Il faut savoir d'instinct conter « Peau d'Âne » et tant de belles histoires qui font rêver les marmots. Et le talent du narrateur ne suffit pas. Il faut l'intuition de l'inventeur.

La Gruyère a-t-elle engendré celui qui sera peut-être son Perrault ou son Andersen ? Il se nomme Alexis Peiry. Il est originaire d'un de ces villages qui se serrent au pied du bourg comtal. Et ses jeunes années ont été peut-être baignées par de vieilles légendes. Depuis lors, M. Peiry a roulé sa bosse. Il est devenu barbu comme un Christ et occupe une chaire de grave professeur de lycée lausannois. Mais il a gardé en son cœur un jardin secret pour les petits. C'est vers eux qu'il se penche dans un sourire studieux. Et il leur redonne dans des lignes où la fiction poétique se mêle à un réalisme très moderne, les enchantements qu'ils lui procurent.

L'an passé, Alexis Peiry a écrit « L'Opinel ». Ce sont les aventures d'un bambin, le petit Amadou, et de son couteau, l'opinel. L'auteur a dédié ce chef-d'œuvre en miniature à son fils. « À toi, Jean-Marie, cette histoire entre mille autres, que je t'ai racontée un soir où tu disais que dormir était du temps perdu. Je voudrais que tu devines par elle tout ce que tu apprenais à ton père en l'écoutant... »

Cette année, M. Peiry donne une suite à « L'Opinel ». C'est « Le Radeau ». Sa prose est de la même veine. Elle reste illustrée par des photos évocatrices dues à une authentique artiste, Suzi Pilet. Et ce livre d'images s'anime de façon presque magique. On suit l'odyssée d'Amadou qui, après avoir été transporté sur des rives lointaines par une grappe de ballons de foire, s'en



revient par les chemins. Il rencontre un paysan qui lui confie son âne et sa charrette. Il entend le signalement de sa disparition à la radio. Il traverse une forêt mystérieuse, puis bâtit une maisonnette. Il sauve une fillette qui se noie et lui fait franchir la rivière sur un radeau de sa construction. Son chien « Copain » lui tient compagnie tout au long de son périple. C'est son confident. C'est son ami à quatre pattes qui l'escorte dans sa découverte du monde. Amadou - a dit un critique - c'est le Petit Poucet 1952. Je songe plutôt au Petit Prince, de Saint-Exupéry. Le nom d'Alexis Peiry, c'est la même rime. C'est la même incantation merveilleuse et la même tendresse. Merci à celui qui fut mon ancien maître d'avoir préféré à d'autres gloires littéraires l'art et le privilège de faire briller de ferveur et d'enthousiasme les yeux de mon

jeune ami Jean-Jacques. G. G.

Collection des Histoires d'Amadou : 1. « L'Opinel » ; 2. « Le Radeau ». Editions du CerfVolant, Lausanne

Photo : Alexis Peiry et Suzi Pilet

1555 : La fin d'une glorieuse histoire

La Gruyère reste très consciente de sa glorieuse histoire. Jusqu'au XVI^e siècle, elle fut un comté totalement indépendant et ne fut jamais soumise à la Savoie. Le comté comprenait non seulement l'actuelle Gruyère fribourgeoise, mais aussi le Pays-d'Enhaut aujourd'hui vaudois et le Pays de Gessenay devenu bernois. Toutes les communes de ces trois régions portent encore dans leurs armoiries la grue, oiseau emblème des anciens comtes. Il fallut un effondrement financier pour amener la disparition du comté en 1555. Le dernier comte, Michel, dépensait sans compter. Il est resté célèbre pour ses innombrables aventures galantes avec les jeunes bergères de sa vallée. Il alla, un jour, jusqu'à organiser une folle farandole, dont les danses s'étendirent du château de Gruyères à Château-d'Oex. Ruiné, il s'est exilé. Fribourg et Berne se sont partagé son pays.

Extrait d'un article de Charles Montandon, « La Gruyère » du 30 novembre 1967.



Le tournant de 1555 marque en effet le démembrement du comté, la réalisation de la prophétie du bouffon Chalamala : « Un jour l'ours de Berne mangera la grue dans le chaudron de Fribourg ! » La Gruyère à Fribourg et le Pays-d'Enhaut et le Gessenay à Berne. En passant à Rougemont, vous êtes à l'époque du bailli qui siégeait dans le château, pour le compte de

Berne. Fribourg récupère le bas du comté, incluant la totalité de la vallée de l'Intyamou. La région reste catholique. Berne s'empare de la Haute-Gruyère, c'est-à-dire du Pays-d'Enhaut et du Gessenay. Berne y impose la Réforme protestante. Le Gessenay devient un bailliage bernois, tandis que le Pays-d'Enhaut adopte également la foi réformée.

La création des frontières modernes (1798 - 1803)

L'invasion française et la chute de l'Ancien Régime en 1798 redessinent définitivement les cartes :

- Le Gessenay (Saanenland) choisit de rester rattaché au canton de Berne lors de l'Acte de Médiation en 1803.
- Le Pays-d'Enhaut est séparé de Berne et intègre le nouveau canton du Léman (qui deviendra le canton de Vaud). Bien que francophone comme l'Intyamou, il reste protestant, ce qui le distingue de ses voisins fribourgeois.
- L'Intyamou demeure solidement ancré dans le canton de Fribourg (district de la Gruyère).

Consulter aussi « La Gruyère » du 8 juillet 2003

Le chanoine Schorderet provoquait autant de haine que d'admiration !

Extraits d'une page de « La Liberté » 24/25 avril 1993, par Patrice Borcard

(...) Le 20 avril 1893, au terme d'une pénible « descente vers le crépuscule », mourait le chanoine Joseph Schorderet. Il était âgé de 53 ans. Rarement, dans l'histoire cantonale, une personnalité n'avait suscité autant d'admiration et autant de haine. Véritable penseur de cette citadelle catholique que fut Fribourg durant plus d'un demi-siècle, Joseph Schorderet fut l'architecte de la République chrétienne (1882-1914), ce régime qui voulait « construire le ciel sur la terre ». Régime dont les instruments ont persisté tout en changeant de fonction : une université, un parti (démocrate-chrétien), un journal « *La Liberté* ». Sans oublier l'Œuvre de Saint-Paul, port d'attache du prêtre et le phare dont il ne s'éloigna jamais.

(...) Éveillé à la sensualité par un prêtre « infâme » qui réveille chez le jeune homme des tendances homophiles, Schorderet se battra jusqu'à la fin de son séminaire contre ces penchants. Dans l'esprit doloriste du siècle dernier, il en viendra même à se flageller. Mais ces tendances ne le laissent pas indemne : un comportement étrange, des gestes qui surprennent le feront passer pour un déséquilibré. En réaction, il se réfugie dans une attitude d'ascèse qui entraîne des moqueries et l'enferme dans une profonde solitude.

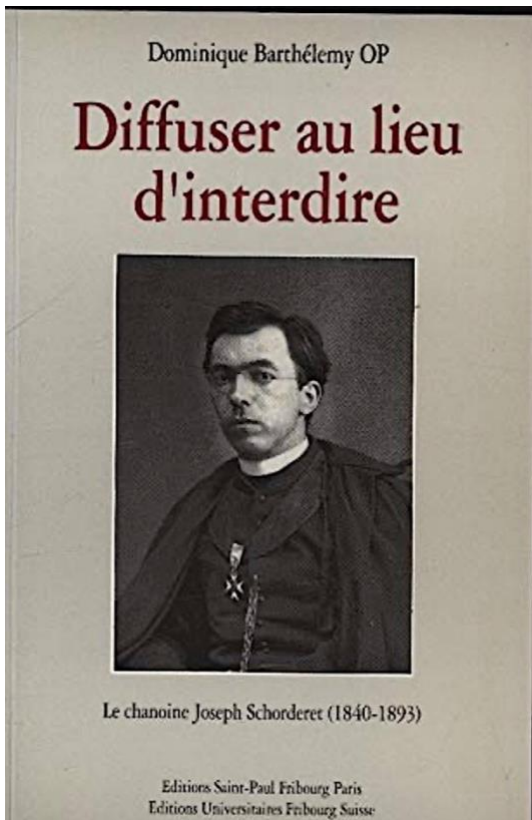
Note de JMB, le « prêtre infâme » est l'abbé Pierre Joye, de Prez-vers-Noréaz, curé d'Ecuvillens de 1845 à 1850, astreint à quitter la Suisse pour « affaires de mœurs ».

Quand le chanoine Schorderet « politicaille »...

« Le Confédéré » du 12 décembre 1886 ; extrait ; « *Le Confédéré* » était un journal politique radical publié dans le canton de Fribourg de 1848 à 1907.

(...) Donc à la dernière heure, dans la nuit de samedi à dimanche passé, notre Rochefort ensoutané a lancé contre quelques membres de l'opposition fribourgeoise un appel furibond, un appel insensé aux électeurs de la campagne. Dans cette prose échevelée, cet ecclésiastique égaré ne se gêne pas de prodiguer à des hommes de cœur l'insulte et la calomnie. Et, c'est au nom de la religion de Jésus-Christ, au nom de celui qui a personnifié sur la terre la paix, la charité et le pardon que le chanoine Schorderet entreprend d'allumer les haines, les passions,

les rancunes politiques et religieuses. Et, pour accomplir cette œuvre satanique, il ose s'abriter de l'autorité du grand Pontife Léon XIII dont on ne saurait assez admirer les vues sages et élevées, l'esprit de douceur, de modération et de charité.



Père Barthélemy : Joseph Schorderet

L'énorme travail de recherche, de synthèse et d'analyse du Père Barthélemy jette sur la personnalité exceptionnelle du fondateur de «La Liberté» un regard perspicace et sans complaisance. L'auteur a le mérite de lever le voile sur des zones de lumière et d'ombre de « la planète Schorderet ».

(José Ribeaud)